CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

10-25 SEPTEMBRE 1942

CHRONIQUES

LES LIVRES

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE

N° 38

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 39, rue de Sèze, Lyon-6e

Téléphone : Lalande 30.29

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

M. Lucien KELLER, Maison Saint-Bernard

ISSOUDUN (Indre) - Téléphone 4.52

Chèque Postal Lyon 904.40

AVIS TRÈS IMPORTANT

A nos abonnés dont le service se termine avec le présent numéro :

Pour éviter tout retard dans la réception de la Revue, nous vous prions de faire parvenir votre réabonnement *avant le* 15 *octobre,* à l'administration : *Editions « Pays de France », Issoudun,* Ch. P. L. Keller, 904-40, à Lyon.

Sauf refus du numéro du 10 octobre, nous vous considérons réabonnés d'office pour un an et vous ferons présenter à partir du 20 octobre, une traite postale augmentée de 10 francs de frais, soit 160 francs, sauf versement à cette date.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement d'essai (non renouvelable) 3 mois	France . . . . . **40** francs Pays 1/2 tarif. . **48** francs Tarif postal plein **60** francs
France . . . le Numéro : **10** francs	6 mois : **80** francs Un an : **150** —

ÉTRANGER

Pays à 1/2 tarif, le Numéro : **11** francs	6 mois : **96** francs Un an : **180** —
Tarif postal plein, le numéro : **12** francs	6 mois : **120** francs Un an : **225** —

Comme l'année passée, il ne paraîtra en Août et Septembre qu'un seul numéro de Cité Nouvelle, qui portera les dates du 10-25.

POUCHKINE ET LE RÊVE RUSSE

Un homme en qui se reconnaît un peuple

L'heure se recommande-t-elle d'offrir ici au lecteur quelques aperçus sur Pouchkine, l'homme et son œuvre ? Pouchkine s'inscrit dans une génération que les bouleversements survenus reculent loin de nous ; le centenaire de sa mort est dépassé depuis plus de cinq ans ; aucune traduction nouvelle de ses ouvrages ne figure à l'étalage des libraires ; pourquoi cette aventure de le sortir de l'oubli ou plutôt de l'ignorance où on le tient en France ? Mais ce poète reste en ce moment, et plus que jamais, universellement admiré en Russie. Tout haut commerce de l'esprit n'est jamais hors de saison. Et puis, Pouchkine, tant l'homme que l'artiste, est, de l'aveu unanime et constant des Russes, typiquement représentatif du caractère et de l'âme de sa nation. Il est reçu là-bas qu'il a mieux que personne exprimé l'un et l'autre dans le riche et parfois déconcertant complexe de leurs sautes de vie, de leurs affaissements, de leurs reprises, de leurs rêves surtout. « Celui qui méconnaît Pouchkine, a dit Dostoïevsky, n'a pas le droit de se dire Russe ». Le connaître, c'est à travers lui connaître son pays dans ce qu'il a de plus foncier, de plus substantiellement permanent. Le devenir obscur de celui-ci pourra s'en trouver quelque peu éclairci. Les pages qui suivent voudraient s'y employer.



« Le soleil de la poésie russe s'est éteint. Pouchkine est mort ». Cette phrase pathétique qu'en mars 1837 on pouvait lire sur une page encadrée de noir d'une revue littéraire, n'était pas une pieuse exagération. La mort du poète, victime d'une cabale mondaine, tombé en duel sous la balle sacrilège

d'un étranger, fut bien un deuil national (1). Pendant deux jours une foule consternée défila devant sa dépouille mortelle. Les vers passionnés de Lermontoff, appelant la vengeance sur les assassins du poète, circulaient de main en main, recopiés à des milliers d'exemplaires. L'émotion dans la capitale fut telle que le Gouvernement, ombrageux, coupa court aux manifestations qu'il jugea intempestives et suspectes. On escamota l'enterrement. Le corps de Pouchkine fut enlevé nuitamment de l'église où il reposait et une troïka rapide l'emporta au triple galop dans la province de Pskov où il fut enseveli à la hâte devant quelques témoins ahuris.

Célèbre dès sa première jeunesse, entré de son vivant dans la légende, Pouchkine jouit du rare privilège d'avoir conquis sans lutte et à tout jamais l'admiration enthousiaste de l'élite russe. Les plus grands de ses concitoyens lui rendirent hommage. Gogol, qui lui devait l'idée de ses chefs-d'œuvre, lui dédia des pages vibrantes de vénération. Tourguénieff exprima le désir d'être enterré à ses pieds. Dostoïevsky l'estimait plus grand que tous « les géants de la littérature mondiale ». Tchaikovsky et Moussorsky s'inspirèrent de ses œuvres. Il fut le maître incontesté du symbolisme et de l'akméisme (2), et la renaissance poétique du vingtième siècle s'épanouit sous le signe de son génie.

Le temps n'a pas eu de prise sur cette gloire pure ; elle a grandi avec les années. Dès le règne « éclairé » d'Alexandre II, les honneurs officiels furent rendus à sa mémoire. Il

---

(1) Qu'on nous permette de redresser ici, au sujet de Pouchkine, un passage d'un précédent article (*Cité Nouvelle*, 10 mai 1942, p. 867) qu'une lecture fautive du texte de l'auteur avait déformé. On lirait donc :

« Là, sotto un giorno nebuloso et breve,
Viva una gente a cui l'morir non duole ».

« Ce n'est pas en vain que Pouchkine, avec cette douce ironie qui lui est coutumière, avait choisi pour épigraphe à un chant de son poème « Eugène Oniéguine » ces vers de Pétrarque, lointaine réminiscence homérique. Le jeune poète dont il chante la mort, le romantique qui tombe sous la balle d'un ami cruel, n'est sûrement pas un primitif durci, glacé par un climat sévère. Son cas d'ailleurs ne fait pas exception ».

(2) L'Akméisme est un mouvement poétique qui se forma vers 1913 autour de Nicolas Gouniloff (fusillé par les Bolcheviques en 1920). Il visait, en réaction contre le vague et l'imprécis de l'école symboliste russe de cette époque, à restaurer la perfection formelle du vers. D'où son nom tiré du grec : akmé : « perfection ». C'est la clarté qu'il admirait avant tout chez Pouchkine et non la musique mélodieuse de ses vers, comme les Symbolistes.

occupa une place de choix dans les anthologies et manuels scolaires. Il eut ses rues et ses monuments. Dès lors, le culte pouchkinien put se développer sans entraves, en dehors de toute considération de classe ou de parti. Il compta parmi ses fidèles des grands-ducs et des conspirateurs. Nicolas II fit élever une statue à Pouchkine dans les jardins de sa résidence favorite et Lénine avoua préférer les vers mélodieux de ce poète « bourgeois » aux rythmes syncopés de l'avant-garde révolutionnaire.

Aussi bien, la révolution qui éteignit tant de prestiges et brisa tant de traditions, ne portera-t-elle pas atteinte à la gloire de Pouchkine. L'immense bouleversement qui réveilla les masses somnolentes apportera au poète des hommages nouveaux. « Dès que la lumière parviendra au peuple, Pouchkine acquerra aussitôt toute sa signification nationale », avait écrit Dostoïevsky ; cette prédiction se réalisera comme tant d'autres de ses paroles prophétiques. Lorsque, dédaignant les mornes traités marxistes, une jeunesse naïve et ardente s'élancera « à la conquête de la civilisation », Pouchkine lui servira de phare. Quand seront élaborés les plans quinquennaux, son nom, symbole du génie russe, sera dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. On s'arrachera ses poèmes dans les bibliothèques de villes et de villages. De nouveaux tirages de ses œuvres complètes seront lancés à une cadence sans cesse accrue et ne suffiront pas à une demande toujours croissante. Des cercles Pouchkine s'organiseront dans les écoles et les casernes. Des « foyers Pouchkine » et des « musées Pouchkine » rivaliseront avec les « foyers rouges » et les « musées de la Révolution ». Enfin, presque à la veille de la guerre mondiale, la Russie tout entière célébrera avec ferveur et recueillement le centenaire du duel tragique.



« Je me suis érigé mon propre monument
Qui n'est pas l'œuvre d'une main humaine
Et jamais le sentier qui y mène le peuple
Ne sera envahi par les ronces... »

Quel était donc cet homme qui osait s'exprimer ainsi et dont le temps venu n'a pas démenti la fière espérance ?

Pouchkine était issu d'une vieille lignée de gentilshommes. Au cours de plusieurs siècles, les Pouchkine avaient détenu des charges importantes et s'étaient illustrés par des actions d'éclat. Mais à l'époque où naissait le poète (1799), sa famille, mal en cour, et plus qu'à demi-ruinée, n'occupait plus qu'un rang effacé. La campagne russe avec ses vieilles demeures seigneuriales, ses mœurs patriarcales, sa vie à la fois fruste et large ; la maison de Moscou, à la fois pimpante et délabrée, où le père du poète, criblé de dettes, menait, au milieu de ses volumes français et de ses bibelots français, la vie légère d'un petit-maître russe, tel fut le cadre très dix-huitième siècle où se passa la jeunesse de Pouchkine.

Il naîtra avec le siècle, marqué par l'esprit inquiet des temps nouveaux. Il héritera de ses aïeux paternels leurs allures de grands seigneurs, leur orgueil nobiliaire, leurs penchants voluptueux, leur prodigalité insouciante. Mais un sang plus frais et plus vif s'était mêlé dans ses veines à ce sang alourdi. Par sa mère il descend du fameux Hannibal — le « nègre de Pierre le Grand » — ce filleul éthopien du grand Empereur, que la faveur impériale et sa propre valeur avaient élevé à un rang important dans l'armée russe. Cette ascendance exotique conférera au poète des sens ardents, une santé de fer dans un corps frêle, des lèvres charnues, des dents étincelantes et ce teint légèrement basané qui contrastera si étrangement avec la clarté de son regard bleu et le reflet roussâtre de ses cheveux.

A douze ans le futur poète fait ses classes au lycée de Tsarkoïe-Celo. Etrange établissement que cette pépinière aristocratique que l'Empereur lui-même est censé contrôler et où, sous le nom bien-sonnant de M. de Boudry, le propre frère de Marat enseigne les lettres françaises. La férule y est légère, la vie douce. On y travaille peu, on s'y amuse copieusement. La Cour est très proche, avec toutes ses tentations. Les hussards de la garde, casernés à proximité, fraternisent avec les lycéens, ravis de cet honneur. Des amourettes faciles avec

les actrices-serves, des escapades nocturnes, des ripailles clandestines, il y a là de quoi faire tourner une jeune tête.

Pouchkine est le premier à participer à ces folies. Mais d'autres appels, déjà, le sollicitent. Dans le décor enchanteur de Tsarkoïe-Celo, dans l'ombre des allées silencieuses, parmi les lacs calmes où nagent les cygnes majestueux, tout respire une poésie noble et mélancolique. C'est l'époque d'une première floraison des lettres russes qui se libèrent timidement de leur gangue archaïque. Le jeune Pouchkine se plonge avidement dans ces courants nouveaux. N'avait-il pas, enfant étonnamment précoce, dévoré, à l'âge de neuf ans, la bibliothèque française de son père ? Ne nomme-t-il pas Voltaire et Molière, ses maîtres ? Au lycée où tout le monde compose et rime, ses premiers essais poétiques provoquent enthousiasme et envie. Qu'il s'agisse de motifs érotiques, imités de Chénier ou de Parny, ou de ses odes patriotiques, que l'on récite à l'examen public, il y apparaît déjà cette sûreté de touche, premier signe de cette pénétrante et sobre harmonie qui bientôt caractérisera son style. Il voit ses jeunes rivaux s'incliner devant lui. Le vieux Derjavine, ému, le bénit comme son héritier. Il n'aura plus désormais qu'à déployer ses ailes.

Et le voilà, à dix-huit ans, libre, indépendant, ne tenant plus en place. Que va-t-il faire maintenant ? Une carrière de fonctionnaire honnête dans quelque vague département où il est censé servir ? Lui, un rond de cuir ? Allons donc, comment y penserait-il ? C'est la grande vie qui l'attire, cette vie de dandy étincelant qu'il décrira un jour dans « *Eugène Oniéguine* ». Mais l'accueil qu'il reçoit dans le monde est réservé. Le jeune homme turbulent au blason dédoré, aux prétentions excessives déplaît aux seigneurs opulents et guindés. Son orgueil saignera. S'il ne peut briller par la fortune, il brillera par son audace et son esprit. A l'heure où un vent de fronde se lève dans la capitale, le disciple de Voltaire trouvera sa place naturelle parmi les libéraux exaltés. Dans le cercle de la « Lampe Verte » où, pittoresquement mêlés, fraternisent artistes et esthètes, viveurs et frondeurs, il suren-

chérit sur les prouesses de ses amis. Exploits amoureux. Duels insensés. Discours enflammés. Satires incendiaires. Ses épigrammes cinglantes éclatent d'un radicalisme inouï.

Tout cela serait assez inoffensif. Mais, autour de lui, on conspire pour de bon. Les autorités s'apprêtent donc à sévir contre le poète « jacobin ». Des amis puissants interviennent. Il sera sauvé du bannissement dans un cloître lointain. On l'enverra en Bessarabie, en qualité d'attaché à l'administration locale.

L'exil vient à temps, car la santé du poète se ressent de ses excès de tout genre. A peine débarqué dans le Midi, il tombe gravement malade. Un long voyage de convalescence va le remettre. Accueilli par des amis fidèles, il visite le Caucase et la Crimée. Puis, il reprend son service ou plutôt sa sinécure. Il est gâté par son chef, choyé par la belle société, entouré de l'admiration et de la curiosité universelles. Et c'est l'essor de son génie. Avec *Rousslan et Ludmila* il s'est délivré de Parny et de l'Arioste. La poésie lascive ne le tente plus. Une nature sauvage et pittoresque s'est révélée à lui au cours de ses voyages. Il a découvert Byron et Walter Scott. Maintenant, il paie son tribut au romantisme. Trois grands poèmes de lui, d'inspiration byronienne, font date dans l'histoire des lettres russes.

Cependant son démon ne le lâche pas. A Kichineff, c'est la même vie insouciante, les mêmes escapades folles. Il est à la fois Manfred et Don Juan. Transféré à Odessa auprès du Gouverneur général, il courtise la femme de son chef et crible celui-ci d'épigrammes acerbes. Des lettres interceptées, une plainte au Ministère, et de nouveau la foudre tombe. Cette fois-ci le poète est exilé dans la province de Pskov, sur les terres de sa mère. Il s'y morfondra dans la solitude quatre longues années.

Mais une fois de plus l'épreuve lui est salutaire. Finie, la vie de dissipation. L'air pur, les paysages sobres et mélancoliques de Mikhailovskoie disposent au recueillement et au travail. Dans la demeure vétuste de ses ancêtres, au cours de tristes veillées hivernales où le bercent les traditionnelles chansons de sa vieille « niania » (nourrice), dans les longues

randonnées à travers la campagne balayée par le vent, le poète réapprend la vertu du sol natal, communie avec l'âme profonde de son pays. Des notes plus graves et plus pures percent bientôt à travers le ton badin de ses lettres et l'ardeur de ses transports lyriques. Il s'est mûri. Il songe à l'avenir. Son horizon s'élargit. Dans des missives pressantes il réclame à ses amis du bordeaux et des foies gras, mais surtout des livres, des livres, des livres. Il se plongera dans Shakespeare, Homère et Dante. Il étudiera les Chroniques russes. Désormais la période d'incubation, d'imitation est achevée ; le byronisme est surmonté. Les chefs-d'œuvre de cette époque : « *Boris Godounov* », les premiers chapitres d' « *Eugène Oniéguine* », démontrent un génie sûr de lui-même, conscient de ses dons personnels.

Cet exil béni a épargné à Pouchkine une catastrophe majeure. A la mort d'Alexandre Ier, l'émeute sanglante des « décembristes » met aux prises les libéraux romantiques et les partisans de l'autocratie. « Qu'auriez-vous fait, si vous aviez été à Pétersbourg le 14 décembre ? » demandera au poète Nicolas Ier. « Sire, j'aurais été auprès de mes amis », répondra Pouchkine. En effet, ces enthousiastes que l'on envoie au bagne ou à l'échafaud, étaient bien les compagnons de sa jeunesse orageuse, ses amis intimes, ses admirateurs zélés. Se joindre à leur entreprise téméraire aurait été pour lui une question d'honneur.

Une question d'honneur, rien de plus. Car leurs illusions, il ne les partage plus. Avec tous les emprunts hâtifs qu'il fit jadis à l'étranger, il a abandonné le romantisme politique. La violence, d'ailleurs, l'avait toujours dégoûté. Il est artiste. Il n'est pas révolutionnaire. A travers ses études du passé, l'édifice impérial lui apparaît sous un jour nouveau. Historien, il admet ses raisons d'être. Poète, il admira sa sombre beauté. Le rêve héroïque de ses ancêtres devient son rêve à lui.

C'est donc en toute sincérité qu'il adresse son hommage au nouvel Empereur. Le courage calme que Nicolas Ier déploie aux moments tragiques de la révolte conquiert le cœur du poète. Il voit dans ce jeune souverain intrépide le digne héri-

tier de Pierre le Grand. L'Empereur averti le convoque, le confesse, lui accorde pardon et protection. Le poète jure loyauté et obéissance. Et le voilà de nouveau en liberté, débordant d'espoir et de reconnaissance.

Son apparition à Moscou est un triomphe. Depuis longtemps déjà son génie à conquis le public. Joukovsky, le maître de jadis, salue « l'élève victorieux ». Mickiewicz lui rend hommage. Mais le bonheur est bref et des épines ne tardent pas à se mêler à ces lauriers. Si l'Empereur a pardonné, sa méfiance persiste ; s'il dispense les œuvres du poète de la censure habituelle, c'est pour lui imposer sa censure à lui. Cette censure impériale a beau constituer un honneur insigne, elle n'en est pas moins sévère et ses arrêts sont sans appel. Au reste, les mesures de contrôle se multiplient. Défense de lire des vers sans censure préalable. Défense de changer de résidence sans autorisation. Le poète se sent suspecté et surveillé. Il voudrait partir à l'étranger et se heurte à un refus courtois. Désorienté, il reprend la vie dissipée d'autrefois. Il se plonge dans le tourbillon des fêtes. Aventures sentimentales, nuits blanches passées à la table de jeu, tout est revécu, mais sans l'entrain insouciant du passé. Ses pièces lyriques, d'une grâce exquise, reflètent maintenant une profonde amertume. A trente ans, il se sent écœuré, dégrisé, vieilli. Il a gâché sa jeunesse, gâchera-t-il maintenant le restant de sa vie ? « Le bonheur est dans les voies communes », écrit-il à un ami. Régler ses affaires de plus en plus embrouillées, rompre les chaînes dorées qui l'attachent à la Cour, travailler en silence loin de toute vanité, tels sont les rêves qui le hantent. Cependant, il ne se décide pas. Il attend un signe du destin.

La fatalité se présente à lui sous les traits charmants de Nathalie Gontcharoff, la « madone aux yeux bridés », la plus belle fiancée de Moscou. Eperdument amoureux, il demande sa main. La jeune fille hésite. Elle ne l'aime pas ; elle ne le comprend pas, sa passion l'effraie, mais la gloire qui l'entoure la séduit. Un an se passe. Elle acquiesce enfin : à peine la décision est prise que le poète s'éloigne. Le voilà à Boldino, dans la province de Nijni-Novgorod, où il vient

recueillir l'héritage compromis de ses parents. C'est ici que se place la période la plus féconde de sa vie artistique. Momentanément apaisé, heureux de se retrouver seul, revigoré au contact de cette vieille terre russe, grisé par cet automne qui de tout temps exerça sur lui un effet stimulant, il achève « *Eugène Oniéguine* », il écrit ses pièces dramatiques — chefs-d'œuvre consommés de son art mûr — puis, prenant soudainement goût à la prose, il compose dans un style direct, sobre et réaliste les *Récits de Bielkine* qui contiendront en germe les plus grandes œuvres du siècle à venir.

Il sait au reste que ce n'est pas seulement de sa vie de célibataire qu'il prend congé. Avec cette lucidité qui ne l'abandonna guère, il pressent le sort qui l'attend. Connaîtra-t-il encore ces semaines de tension créatrice, cette fièvre sacrée qui l'arrache à tout souci mesquin, ce labeur acharné et savant qui succède à la griserie de l'inspiration ? Le mariage a lieu en 1832. Du coup, c'est la vie mondaine qui reprend ses droits. La jeune mariée, superficielle et orgueilleuse, ne rêve que parures et bals. Comment lui en vouloir au reste ? C'est l'époque de la plus grande magnificence à la Cour de Russie. La puissance russe est à son apogée. La crise intérieure semble conjurée. L'Empereur, superbe et chevaleresque, veut éblouir le monde par des splendeurs de féerie.

Pour complaire à sa femme, Pouchkine se laisse entraîner par le courant. Appartements spacieux, meubles, carrosses, livrées, toilettes, sa fortune délabrée y sera engloutie. Ses gains littéraires — énormes pour l'époque — y passeront aussi. Il demandera des avances. Il contractera des emprunts. Il se prend à créer même une revue pour augmenter ses ressources. Enfin, à bout de souffle, c'est à l'Empereur qu'il s'adressera. Gracieusement, le souverain lui accorde pension et subsides. C'est la liberté créatrice à jamais aliénée.

Mais ce n'est pas tout. Rendant hommage à la beauté de Nathalie, l'Empereur voudrait l'avoir à toutes ses fêtes. Cependant, le grade que porte Pouchkine dans la hiérarchie civile ne lui donne pas accès à la Cour. On imagine donc un expédient. Pouchkine sera nommé gentilhomme de la cham-

bre, rang aulique que l'on réserve d'habitude aux nobles débutants.

Le poète ressent comme un affront cette faveur ambiguë. Lui, le poète célèbre, « l'homme le plus intelligent de l'Empire », affubler cet habit ridicule ? Il se cabre. Il donne sa démission. Puis, devant les instances de ses amis effarés, il se résigne. On le verra, grisonnant, fiévreux, le teint jaune, le sourire amer, accompagner sa femme étincelante aux galas du palais. « Vulcain et Vénus », chuchotera-t-on à leur passage, et cette plaisanterie ne sera que la plus inoffensive de toutes celles qui circuleront à leur sujet. Car le grand monde, aussi indifférent aux gloires artistiques qu'aux quartiers de noblesse, reçoit le descendant des boyards guère mieux qu'un intrus.

Son orgueil tiendra tête aux insolents. Son irritabilité grandit. Il poursuit de ses railleries courtisans et ministres. Il rabroue les fâcheux. Il multiplie provocations et cartels. « Mon sang se change en bile », écrit-il, et dans son âme ravagée un immense désir d'évasion grandit de jour en jour. Il n'est plus jeune, il a des enfants, son œuvre presque délaissée le réclame. La crise douloureuse qu'il traverse aiguise son esprit. Les rares pièces lyriques qu'il compose alors dépassent en élévation celles de jadis. « Mon âme se dilate. Je sens que je pourrai créer », toute son angoisse se reflète dans ce cri pathétique.

Mais il est trop tard. Prisonnier de sa femme, prisonnier de l'Empereur, prisonnier des engagements qu'il a contractés, il est pris dans un engrenage. La sourde hostilité que suscitent d'abord ses allures indépendantes, déjà s'est muée en haine. Des intrigues se nouent. Des cabales se forment. Des complots se trament. Désormais, ce n'est plus son orgueil, c'est son honneur qu'il aura à défendre. Le duel fatal qui mettra fin à ses jours ne sera que le dénouement inévitable d'un drame sans issue.

***

L'héritage de cette vie si orageuse dans sa brièveté fut immense. Dans l'espace d'une quinzaine d'années, Pouchkine

eut le mérite insigne d'accomplir en Russie une œuvre qui, ailleurs, a demandé l'effort de générations. Il fut pour la littérature russe, à la fois son Chaucer et son Shakespeare, son Ronsard et son Racine. Il reçut de ses aînés une langue encore incertaine, alourdie par les archaïsmes et défigurée par les emprunts étrangers. Il lui donna la pureté, l'élégance, la précision, la transparence d'une langue classique et forgea pour les siècles à venir ses rythmes et ses formes. Il avait trouvé, en débutant dans la vie littéraire, une poésie malhabile, réduite à des essais timides, à des imitations studieuses ; il léguera à son pays des chefs-d'œuvre d'une puissance, d'une fraîcheur, d'une perfection, qui n'ont pas été surpassées depuis. Enfin, il créa presque de toutes pièces cette prose russe — réaliste et ennemie de la rhétorique — qui par les grands romanciers de l'époque suivante s'imposera à l'attention admirative de l'Europe (1).

Mais pour grande que soit la valeur esthétique de cette œuvre, pour uniques que soient les mérites du poète, ce n'est pas seulement l'homme de lettres, mais aussi l'homme tout court que ses concitoyens chérissent en Pouchkine.

S'il en est ainsi, si tout Russe, même du plus humble rang, se sent infiniment proche de cet artiste hautain, il faut bien que par de puissantes attaches le poète adhère à son sol natal, que des affinités profondes lient son âme au génie mystérieux de son pays. En effet, Pouchkine, « le Français », comme le surnommaient ses camarades de classe, Pouchkine qui déclarait que « la langue de l'Europe lui était plus fami-

(1) Nous ne chercherons pas à présenter ici cette œuvre parfaitement inclassable et qui semble se dérober aux commentaires savants de l'Occident. Pouchkine s'y place au-delà du romantisme et du classique, au-dessus de toutes les écoles cataloguées, puisant à toutes sources, amalgamant leurs éléments disparates en un ensemble absolument original et homogène. De tous les auteurs russes il reste et sans doute restera le moins pénétrable à l'Europe, car la perfection même de sa poésie la rend intraduisible. « Un poème lyrique est un être vivant d'une vie furtive. On ne transporte pas cette vie dans un corps étranger », écrivait, il y a plus d'un demi-siècle, Melchior de Voguë. « Certains vers de Pouchkine et de Lermontoff sont les plus beaux que je connaisse au monde. Il en reste une pensée banale dans le pâle chiffon de prose où l'on recueille leurs débris ». De nombreuses tentatives ont été faites depuis pour traduire Pouchkine en français. Cependant, de l'avis même de leurs auteurs, ces traductions sont impuissantes à rendre la magie de l'original.

lière » que celle de son pays, Pouchkine le byronien, Pouchkine le dandy, Pouchkine « l'homme de la Renaissance », a été profondément russe sous tous les déguisements qu'en vrai Russe il revêtait sans cesse.

Il partageait avec son peuple cette cordialité spontanée, cette fraîcheur de sentiments, cette jeunesse de caractère qui constituent sans doute le fond même du fameux « charme slave ». Cet homme de tous les raffinements a gardé jusqu'à sa mort un esprit prime-sautier, une candeur désarmante, une inconséquence touchante dans ses faits et gestes. « O grand Pouchkine ! O malheureux enfant ! » ce cri du cœur par qui débute une lettre que lui écrit l'honnête Delwig, son ami d'adolescence, en dit plus long que les plus subtiles biographies.

On reconnaît aussi les traits de sa race dans cette émotivité ardente qui le caractérisait, dans cette exubérance vitale qui se manifestait par à coups, dans ses élans généreux, dans ses enthousiasmes soudains, dans ses accès de gaieté entraînante et débordante qui, chez lui, succédaient brusquement à un morne abattement.

Russe, il l'était, lorsqu'en plein hiver il s'élançait nu de son lit pour étreindre dans ses bras un ami couvert de neige qui venait le relancer dans son exil. Russe, il l'était, lorsque, dans un mouvement passionné, il mordait, en plein opéra, l'épaule dévoilée d'une belle voisine. Russe, il l'était aussi, quand, poursuivi pour des écrits séditieux, il se rendait à la convocation du Gouverneur militaire, après avoir brûlé ses archives, et là, touché par son accueil courtois, réclamait papier et encre et reconstituait en quelques heures le dossier accablant.

Il connaissait le courage froid des Russes et aussi leurs terreurs superstitieuses. Au cours d'un de ces duels qui jalonnent sa jeunesse folle, on le vit manger des cerises sous le canon d'un pistolet. Au Caucase, témoin pacifique d'une bataille, il pique soudain de l'étrier et galope à la rencontre des Turcs, désarmé, en frac et chapeau rond. Mais lorsque, à la sortie de son domaine, un lièvre vient par trois fois croiser

son chemin, il se trouble et tourne bride, renonçant au voyage projeté.

Il aima son peuple, et, qui plus est, il aima tout ce que ce peuple aime. Il fut à la fois vagabond et casanier, artisan scrupuleux et noceur infatigable. Il chérissait les douces rêveries au coin du feu, et le tumulte des fêtes somptueuses, la solitude inspirée de ses retraites créatrices et l'angoisse du jeu aux mises démesurées. Dans sa province de Pskov, travesti en paysan, il se mêlait, les jours de foire, à la foule paysanne. En Bessarabie, s'attachant aux Tziganes, il les suivit dans leur vie nomade. Nul n'a chanté comme lui la tristesse du paysage russe, la mélancolie poignante de la grande route indéfinie, le morne ennui des relais, le grelot lointain qui annonce l'hôte longtemps attendu dans quelque manoir perdu, où la vie s'écoule hospitalière et large, noyée dans une somnolence séculaire. Mais nul, d'autre part, n'a su exprimer mieux que lui, l'horreur cosmique d'une tempête de neige, la puissance sinistre des éléments en apparence domptés, la fièvre latente des foules obscures attendant confusément l'heure du destin.

Né à un tournant décisif de l'histoire russe, au moment où un grand rêve de justice sociale venait déjà se heurter à la rude et résistante tradition d'un Empire autoritaire, lui se refuse à choisir. « Pour rien au monde » il ne voudrait « changer de patrie », avoir « une autre histoire que celle que Dieu donna à ses aïeux ». A ses yeux Empire et Nation ne font qu'un. L'histoire de la Russie est pour lui un drame grandiose où la volonté héroïque lutte contre la lâcheté humaine et la fureur aveugle des forces élémentaires. Pierre le Grand n'est pas seulement le réformateur de génie, mais l'incarnation même de l'effort prométhéen. Que l'égoïste qui ose maudire le Cavalier de bronze périsse broyé sous les sabots de son coursier !

Et cependant, la vieille pitié russe, il la connaîtra dès sa jeunesse, dès cette époque où, tête baissée, il se lancera dans la mêlée politique. Il sera le premier en Russie à chanter les êtres faibles, les tristes victimes d'une réalité trop brutale,

ouvrant la voie à Gogol et à Dostoïevsky. Et lorsque, prévoyant sa fin prématurée, il écrira comme Horace, son « *exegi monumentum* », c'est pour avoir « invoqué la miséricorde envers les déchus » et célébré « la liberté dans ce siècle cruel » qu'il se jugera digne de l'immortalité.

Mais c'est avant tout la contradiction majeure du cœur russe, le déchirement atroce entre le spirituel et le charnel, que Pouchkine incarne avec un extrême tragique. « Si tous les hommes avaient senti la musique ainsi que toi et moi, le monde ne saurait subsister ». Ces paroles qu'il met dans la bouche de Mozart jettent sur la vie douloureuse du poète une lumière révélatrice. Son ouïe affinée percevait, semble-t-il, d'autres sons, d'autres harmonies que le commun des mortels ; sa vue étrangement perçante découvrait, par delà les apparences matérielles, des au-delà impondérables. De quelles voluptés terrestres ne s'est-il pas abreuvé ? A quelles tentations n'a-t-il pas succombé ? Il y cherchait, toujours déçu, un oubli, une défense contre lui-même, comme un sursis à l'appel du divin. Mais dans cette lutte, celle-là même de Jacob avec l'Ange, l'issue était d'avance réglée ; ses moments successifs révèlent l'affranchissement graduel d'une âme qui se libère de la matière sournoise, une sublimation constante du « trop humain ». De la jeunesse de Pouchkine il nous reste quelques poèmes froidement blasphématoires. Peu avant sa mort il écrit la *Prière* — joyau quintessencié de la piété russe — et, saisi d'un pressentiment qui ne trompe pas, se prépare une sépulture au monastère de la Montagne Sainte où déjà repose sa mère.



Comment conjuguer la justice implacable avec la pitié pour les humiliés et les offensés ? Comment sauvegarder la liberté créatrice dans un monde de servitudes héroïques ? Comment concilier l'appel de l'Au-Delà avec nos humbles devoirs d'hommes ? Pouchkine succombe à ces conflits d'apparence insolubles. Sa vie — symbole d'une vie russe — est tissée de contradictions, de révoltes, d'élans et de renoncements.

Mais ce qu'il ne sut pas réaliser dans sa destinée humaine, son art le réalisa pleinement. Il suffit d'ouvrir un volume du poète pour que l'angoisse s'évanouisse et la paix descende. Car tout, dans cette œuvre, est harmonie et clarté, ordonnance, mesure et grâce. Tout ce qui était trouble y devient limpide ; tout ce qui était laborieux y paraît spontané. Tout ce qui était horrible et terrifiant y revêt une beauté sereine. Les passions les plus ardentes y sont épurées, l'inhumain s'y humanise, la matière abandonne sa pesanteur, les paroles les plus banales laissent entrevoir des profondeurs infinies, des échappées insoupçonnées vers l'Ineffable. Une douce ironie, une tristesse virile, une sagesse souriante, une tolérance éclairée — tout ce qui manque au Russe, tout ce qu'un Russe révère — s'y trouve merveilleusement inclu. Il y découvre non pas son univers réel, mais le monde de ses rêves, non pas son âme présente, mais l'entéléchie mystérieuse de cette âme, toutes ses aspirations, toutes ses nostalgies, accordées, harmonisées, transposées sur un autre plan, transfigurées par une lumière divine.

« Dire simplement des choses simples », sous cette formule modeste qu'affectionnait le poète, se cache plus qu'un art d'une noble sobriété. Le miracle de Pouchkine est un triomphe de l'esprit sur la matière, mais un triomphe chrétien, indulgent aux choses d'ici-bas. Etre à la fois humain et détaché du terrestre, heureux de vivre et résigné à mourir, conscient de l'Absolu et réconcilié avec le périssable, tel fut le message que Pouchkine légua à sa nation, ravagée par les conflits des forces « polaires ».

Que cet appel n'ait pas été vain, qu'à cette voix d'outre-tombe aient vibré les cordes les plus sensibles de l'âme populaire, toute la gloire posthume de Pouchkine en est un témoignage vivant. Entre les vérités soulevantes et les misères terrestres son génie a jeté un fragile pont d'or. Quelles que soient les détresses, quelles que soient les défaillances, quels que soient les doutes d'un Russe, c'est dans Pouchkine, si exaltant, si accessible, si grand, si fraternel, qu'il cherche encouragement et appui.

Mais, s'il en est ainsi, si, à travers son histoire, son œuvre

et sa légende, Pouchkine apparaît aux Russes comme un maître, un guide et un ami, comment ne pas pressentir dans le culte que lui voue une nation entière, la promesse d'un avenir meilleur ?

Car c'est l'Esprit qui mène, fait et refait le monde ; lui qui contrebalance de sa poussée montante la pesanteur des lois biologiques. Avec toutes ses hérédités, ses instincts, ses complexes morbides, c'est finalement par son rêve qu'un peuple domine et fixe son destin.

Jean Palois.

L'AME DU STALAG

Fidélité

De gigantesques lettres gothiques, que surplombe du haut d'un mirador le casque d'une sentinelle, se détachent rouges sur fond blanc. On lit : Stalag VIII C. La curiosité pousse le promeneur vers les barbelés que l'écriteau annonce. Non pas que cette présence soudaine d'un camp de prisonniers l'étonne : quel Allemand ne s'est rendu familier le peuple bariolé des Gefangen qui anime le visage de son pays ? Il le rencontre partout sur ses pas : au travail, dans la rue, voire même en promenade. Le prisonnier sarcle les pommes de terre, aménage les routes, conduit les voitures. Vous le reconnaissez debout sur le lourd camion qu'il a chargé, le calot en bataille, habillé de vert ou de bleu aussi souvent que de kaki, s'intéressant à ceux qui passent comme au paysage plus ou moins évocateur de sa terre natale. Le prisonnier français n'est plus sur le territoire du Reich 1941 un être inattendu, un objet de surprise.

L'enceinte des barbelés ne laisse pourtant personne indifférent. Une garde sévère en interdit l'approche : l'uniformité, je dirais ascétique, des longues baraques qu'empanache la fumée charbonneuse des poèles, le secret dont s'entourent ceux-là même qui en pénètrent l'accès, tout intrigue, provoque l'imagination. Quel est donc ce peuple en sabots pour qui surgit en pleine forêt silésienne cette cité de silence et de mystère ? Est-ce un troupeau d'humains ravalés aux préoccupations matérielles de quelque famélique bétail sans cœur et sans espérance ? Est-ce — monastère des temps modernes — le séjour choisi d'âmes désabusées d'un monde trépidant et rageur ?

La lettre hebdomadaire qui survient aux vieux parents, aux épouses, aux amis éplorés du sort de « leur prisonnier »

n'en apprend sans doute guère davantage sur la vie intime du Stalag. Ces lignes parcimonieuses ne s'offrent qu'à de rapides effusions mêlées des requêtes utilitaires : un chandail, quelques biscuits. Que peut bien penser, souffrir, espérer — hors la « classe » — le Français si loin des siens, souvent mal préparé aux travaux auxquels l'assujettit son nouveau destin ?

La lettre officielle, comme le barbelé, scelle une âme secrète dont bien peu, j'imagine, mesurent la qualité...

Plus encore que le climat et le travail n'ont trempé l'endurance des corps, le barbelé a forgé, en effet, une âme. Il la protège, la concentre, la purifie. Un mystère quasi divin de germination spirituelle donne à la réclusion d'hommes en pleine vigueur sa valeur et, sans doute, son sens providentiel. L'âme du Stalag — je veux dire l'idéal ou communient tous ceux qui le composent — où donc peut-on la découvrir ?

La presse française nous présente, en général, quelques côtés pittoresques de la vie au camp. Le prisonnier mangeant sa soupe, vautré au soleil, ou hilare devant les tréteaux, existe sans doute. Mais ce pittoresque ne manifeste que la physionomie extérieure du Stalag, n'atteint que le geste de surface du prisonnier. L'âme dont je parle n'est pas là. Sa pudeur se voile devant les regards du profane. Qui l'obligerait à se révéler ?

Et voici qu'une pensée d'artiste est éclose. Le fusain magique a campé un corps d'athlète — cheveux hirsutes, sabots aux pieds, manches retroussées sur des bras qui demandent de la besogne. Son regard frémit derrière la clôture hérissée qui l'arrête. A quoi songe ce colosse prêt à bondir ? Vers quels buts s'oriente sa décision ? « J'attends pour SERVIR », nous explique la légende signée par le dessinateur.

L'âme que nous cherchons ne s'inscrirait-elle pas dans ces mots de résolution et de soumission ? Il faudrait pour s'en assurer qu'elle consente à s'ouvrir dans un langage unanime, qu'elle cristallise dans une manifestation collective le secret qui réchauffe les cœurs en les rapprochant.

Alors l'idée a pris corps : on forcerait l'âme du Stalag à vaincre la pudeur de son mystère. Quelles volontés a-t-elle

amassées dans ces dix-huit mois de recueillement ? Où va sa confiance et de quel service est-elle capable ?

Et l'âme du stalag a répondu, claire, rayonnante comme une flamme.

Ce furent trois journées inoubliables, ces 24, 25, 26 octobre où s'est exprimé dans l'enthousiasme l'hommage des fils captifs envers la France et envers son Chef.

Les Autorités allemandes mirent à faciliter cet élan autant de largeur d'esprit que d'intelligente bienveillance. Quelle fièvre devait, durant 15 jours, exciter au labeur peintres, menuisiers, musiciens, conférenciers, tous ceux que le talent ou la compétence rendaient aptes à traduire la pensée commune de tous les esprits, l'affection de tous les cœurs.

Une exposition ouvrait ses portes le vendredi soir. Est-il croyable que tant d'art, tant de goût ait trouvé dans l'enceinte des barbelés le matériau suffisant pour transformer l'austère baraque de prisonnier en un petit Palais parisien ? Que d'ingénieuse habileté dans l'aménagement de ces stands instructifs à souhait et si émouvants.

Voici le buste du Maréchal. Il nous accueille, énergique et paternel. Tout va contribuer à renforcer en nous le prestige du Chef. Dès l'abord, sa présence évoquée par le sculpteur concentre notre émotion.

« Le travail du Stalag au service du Maréchal » ; telle est l'idée qui inspire l'ordonnance des travaux que chaque organisme du camp présente à sa façon. Cette exposition va donc nous offrir la prise de conscience loyale et virile non seulement de ce que nous voulons être, mais de ce que nous sommes déjà, rangés derrière notre Chef.

L'allée centrale nous conduit au portrait gigantesque du Maréchal. Deux sous-officiers, durant trois jours, monteront à ses côtés une garde d'honneur. Chaque visiteur s'arrête en passant et, dans une attitude impeccable, salue la glorieuse effigie.

Mais, arrêtons-nous d'abord au Stand de l'Homme de Confiance du Camp. L'importance — que trop ignorent encore — des services qui relient le plus petit des Kommandos

à Berlin et à Vichy, comme la famille du moindre prisonnier apparaît ici sur des diagrammes impressionnants. Renseignements de toutes espèces, vivres et secours de la Croix-Rouge, tout converge vers l'Homme de Confiance dont l'administration intelligente et dévouée se présente comme un ministère en miniature admirablement organisé.

Et les stands se succèdent, divers, révélateurs.

L'art professionnel provoque l'émerveillement : bottines de Lilliput, charmants complets masculins exécutés par de prestigieux artisans de la couture, tout un ameublement enfantin, petite merveille d'ébénisterie, escalier pour maison de poupée, rampe en fer forgé gracieuse et minuscule, rien ne manquerait pour ravir les regards extasiés des petits auxquels le Papa prisonnier pense irrésistiblement, sans cesse. Les coiffeurs, eux-mêmes n'ont-ils pas la fierté de leur travail ? Une coiffure de femme... en copeaux de bois frisés et vernis en témoigne.

Les peintres ont évoqué la France de nos amours : paysages du Nord et maisons ensoleillées du Midi alternent agréablement avec des types régionaux ou des portraits d'après nature.

Les corps et les âmes ont également leur part. Sports et chapelle fraternisent pour objectiver sous nos regards l'effort musculaire et la vie religieuse. Photos, diagrammes divers nous renseignent sur l'activité athlétique du Stalag. Une maquette reproduit, en raccourci, le terrain des sports.

La Chapelle a risqué l'aventure d'un vaste travail collectif. Des feuilles illustrées et rassemblées dessinent une francisque géante. L'album qu'elles composeront sera offert au Maréchal. Il a pour titre : « *Pèlerinage de chez nous. Hommage aux Saints de France* ». Que de conversations provoquées par cet album où chacun a voulu voir figurer les Gloires religieuses de son Pays comme un hommage à la Vierge ou aux Patrons dont il connait depuis l'enfance le sanctuaire ! Quel témoignage éloquent rendu au christianisme par ces souvenirs qui rapprochent les Français autant que le culte de leur Patrie !

Je n'ai garde d'omettre dans l'œuvre commune du Stalag la contribution des Postes, ni surtout celle du Service de Santé,

dont le dévouement se traduit par un progrès constant vers la spécialisation des traitements.

A cause de sa puissance de rayonnement, le *Soleil Saganais*, journal du Stalag, assume un rôle dont il s'acquitte avec autant d'art que d'à-propos. Grâce à lui, nos camarades de Kommandos se sentent davantage rattachés à une famille que la Providence a fait naître de l'exil. Articles de fond, conseils des sages, contes amusants, descriptions de nos Provinces — et je souligne la splendeur des illustrations comme de la présentation typographique — tout est pour une saine et instructive distraction des travailleurs.

Le théâtre a, lui aussi, son histoire, qu'il lui a plu de nous conter sur les panneaux de l'exposition. Des premières séances où chanteurs et violonistes montaient sur une table jusqu'à la féérie comique de « la Veuve Joyeuse », qui dira les pas de géants accomplis grâce aux initiatives des Administrateurs et à l'entrain des artistes. Suivons-le dans son local. Rien ne manque à ce théâtre de grand style ; les « *Fol's Sag's* » ont leur fosse d'orchestre, une machinerie perfectionnée, un éclairage prodigieusement animateur. La troupe se surpasse en cette soirée du 25 octobre où, sans modifier son programme en cours, elle renouvelle grâce à son orchestre l'émotion d'un de ses plus beau galas : celui de la Chanson française.

Le dimanche 26, une manifestation sportive que rehausse la prestation du serment des athlètes rappelle à chacun que la culture des muscles a sa place nécessaire — la jeunesse de France ne s'en montre-elle pas déjà convaincue ? — dans l'expansion vitale d'une Nation.

Ces trois journées nous ont ainsi révélé les ressources que les prisonniers étaient capables de mettre au service du pays. Elles nous ont révélé mieux encore l'esprit dans lequel ils entendaient agir. Mais, non contents de se rassurer sur leurs propres possibilités, ils ont senti palpiter plus près d'eux le visage de cette Patrie aimée indéfectiblement.

A l'Exposition, des documents choisis ont fait connaître à chacun l'esprit et les plus intéressantes réalisations de la Révolution Nationale, illustrant par les textes la devise qui flamboie sous les réflecteurs : Travail, Famille, Patrie.

Des émissions par haut-parleur font entendre les principaux messages du Maréchal ; des conférences complètent l'information jusque-là trop sommaire des prisonniers sur « ce qui se fait en France ». Et la France d'aujourd'hui, confrontée avec l'image attristante que nous laissent nos derniers moments passés sur son sol élève singulièrement le prestige de ses attraits ataviques et de sa jeunesse rénovée.

Son Chef surtout, le Maréchal, autour duquel ont convergé les manifestations extérieures, donne à tous les efforts comme à toutes les pensées une orientation suprême. Ne personnalise-t-il pas tout ce que notre pays possède de grandeur, de courage, de dignité ? Dans la vénération qu'il inspire s'exalte à un degré inconnu jusque-là, l'amour de la France. Car ils ne font désormais qu'une seule et même réalité, qu'un seul et même idéal : le Pays et son Chef.

Cette pensée devait trouver son illustration peut-être la plus émouvante, non pas dans l'exposition, ni dans les manifestations officielles, mais dans un élan spontané qui prit naissance, pendant ces trois années, au sein même des baraques du Stalag. Soudain, elles fleurirent, pavoisèrent et firent éclater dans le décor le plus improvisé une foi patriotique incomparable. On rivalise d'ardeur et d'ingéniosité pour entourer le portrait du Maréchal de tout l'honneur que chacun lui veut. Les plus naïves de ces inventions populaires ne sont pas les moins expressives et je revois encore fixé à une guirlande ce bout de carton rouge découpé en forme de cœur au centre duquel, tracée d'une plume sans prétention, se dessine l'image de Pétain et de la France.

L'âme du Stalag, vivante à travers toutes ces réalisations, réclamait enfin une consécration suprême, l'acte par lequel librement les consciences s'engageraient. A cet effet, un Livre d'Or ouvert dans le local de l'Exposition, recueillait les signatures de tous ceux qui voulaient se lier par un serment de fidélité au Maréchal « Je jure fidélité à la personne du Chef de l'Etat. Je jure et je promets de consacrer chaque minute de ma captivité à me préparer à servir et, dès mon retour, d'être l'artisan infatigable et impitoyable de la Révolution Nationale ». Formule dont chacun avait pu peser les termes. Elle

avait soulevé plus d'une discussion passionnée, mais ne trouvait-elle point sa justification la plus péremptoire dans le slogan des journées emprunté au Maréchal lui-même : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ». Des milliers de signatures devaient la souscrire, mais aucune statistique n'en a violé le secret.

Les Kommandos alertés ont répondu de leur côté magnifiquement. Que ne puis-je transcrire les commentaires touchants et enthousiastes qui accompagnent les signatures provenant ainsi des quatre coins de la Silésie, où sont répartis nos quelque 10.000 camarades.

« Nous proclamons avec ferveur notre foi dans l'avenir, dans l'organisation d'une France nouvelle en nous groupant tous derrière le Maréchal ».

« D'un Kommando de Basse-Silésie, nous voulons adresser à la France meurtrie, à son valeureux Chef, ce serment de fidélité pour que tout le monde sache que, s'il y a encore des hésitants, nous, Prisonniers, sommes décidés à le suivre jusqu'à l'extrême limite de nos forces ».

« A l'unanimité, les Prisonniers de ce Kommando remercient la Providence d'avoir donné à la France meurtrie un tel Chef ».

« France ! Te servir... »

Dans ces humbles déclarations, si vibrantes et si droites, l'âme du Stalag se livre à nu. Ce qui l'anime, c'est une confiance inébranlable, une foi irrésistible. Au Maréchal, comme à l'envoyé providentiel et comme à l'incarnation vivante des vertus françaises, vont tous ses élans spontanés. A lui, sa respectueuse soumission, son obéissance la plus clairvoyante et la plus loyale.

En vérité, au moment où ces journées de haute portée patriotique s'achevaient dans la chapelle du Stalag, l'aumônier pouvait exalter sans présomption la splendeur de cette cathédrale de l'avenir rêvée par tous ses camarades unis dans une prière fervente. Les assises en sont déjà posées en France, sans doute, mais sûrement aussi, en plein exil, dans cette âme du Stalag dont le souffle est pur, dont la volonté est durcie par la souffrance.

Et il me plaît de terminer ces notes par la louange des jeunes qui ont accompli ce beau rétablissement durant les dix-huit mois de leur captivité. Sans doute, il se trouve, mêlés à eux, quelques-uns de plus de quarante ans, mais ceux-là peuvent, plus objectivement que quiconque, rendre hommage à l'esprit d'entreprise, à l'audace comme à la maturité de leurs jeunes camarades, dont l'idéal les a eux-mêmes entraînés et dont la réflexion avertie affirme d'incontestables qualités de Chef. C'est à cette élite d'hommes de trente ans qu'il appartient de donner à la rénovation de la France une impulsion décisive. Le Maréchal peut compter sur elle.

M. Olphe-Galliard 13.858,
Aumônier du Stalag VIII C.

UN PENSEUR CHRÉTIEN

En cultivant les ceps de l'Ardèche

Trois volumes, parus coup sur coup (1), ont fait connaître au grand public le nom de M. Gustave Thibon. Le premier (1940) se penchait sur notre société française, l'auscultait, scrutait les battements désordonnés de son cœur, le jeu trouble de son cerveau, mesurait les lésions de ses centres nerveux, et diagnostiquait un état grave de déséquilibre mental et moral. Les deux autres, publiés après la défaite, groupent sous les titres les plus variés les réflexions les plus curieuses que de longtemps on ait rencontrées.

La première impression est surprise, séduction, malaise, irritation... Originalité, acuité de la pensée, noblesse et richesse du style étonnent, attirent ; mais cette pensée d'allure ésotérique, trop dense pour être toujours claire, et ce style à facettes, à antithèses, aristocratique et coupant, font que dans la fine pointe de l'âme on sent sourdre un sentiment d'agacement et de fatigue : alors on ferme ces livres... Et puis assez vite on les rouvre : parce qu'on est un peu honteux de cette réaction hâtive, qu'on la devine partiale, qu'on se sent tenu à plus d'équité..., au fond parce que, bon gré mal gré, on est « pris ».

Cette lecture « seconde » — et plus encore la troisième — accroît la séduction et tempère le malaise. Plus familiarisé avec la tournure d'esprit et les procédés de l'auteur, on prend le temps de contempler sa pensée, de mieux goûter les lumières, de plus interroger les clairs-obscurs ; certains « non » des premières résistances oscillent vers l'assentiment ; les

(1) *Diagnostics* (Essai de physiologie sociale), à la Librairie de Médicis, Paris 1940. — *Destin de l'homme* (Réflexions sur la situation présente de l'homme), chez Desclée, Paris 1941, — *L'Echelle de Jacob*, chez Lardanchet, Lyon 1942.

Nous prenons nos citations dans ces trois ouvrages. Donner à chacune sa référence serait fastidieux : que le lecteur veuille bien nous faire crédit.

réserves, sans disparaître entièrement, s'atténuent ; si l'on ne passe pas sous le joug, du moins se laisse-t-on captiver par le charme incontestable et du penseur et de l'écrivain.

Une œuvre pareille prête à de multiples études.

Avant de crayonner sous les yeux des lecteurs son attachant portrait, il ne sera pas inutile de montrer de quelle manière notre modèle manie lui-même les idées et les mots. Prenons, par exemple, le thème du « péché » : thème antique, ressassé d'âge en âge jusqu'à la monotonie. Voyons comment il est ici rajeuni et coloré.

L'idée maîtresse qui frappe M. Thibon, c'est la bassesse du péché. Son ingratitude d'abord : « Dieu, en nous faisant libres, nous confie ses mains. Et notre révolte les retourne contre lui, nous le frappons au visage avec ses mains volées ! » Et : « Les choses que nous profanons par le péché sont toutes vibrantes, toutes chaudes de l'amour infini qui nous les présente. La sainte ferveur de la main divine est en elles. Quand nous les détournons avarement de leur but, nous souillons, nous vouons au vide et au diable les miettes de Dieu ». Profanation et sottise : « Rien n'est plus banal que le mal : c'est surtout à force de sottise et d'étroitesse que le vice est répugnant. L'enfer est un pays plat ». Dans cette bassesse, oui, il y a des degrés : « Un homme agit bassement. Avant de le juger, il s'agit de savoir ce qui en lui se trouve au niveau de cette bassesse. Si ce sont les entrailles seulement, rien n'est perdu. Si c'est aussi le cœur, le cas est plus grave. Et si c'est la tête, tout est consommé ». Mais c'est bien en bas que se situe le pécheur qui s'autorise de la clémence divine pour ne pas se gêner : « Quant à l'âme basse, le spectacle de cette clémence achève de la familiariser avec le mal : elle confond pardon et encouragement ». Le comble est, à coup sûr, le raffinement du pharisien qui cultive l'art de pécher sans risques : « On pèche avec sang-froid, mesure et calcul ; on sait ce qu'on risque et comment se préserver. On garde le mal et on le savoure, mais on en rejette les conséquences pénibles. Cela se fait instinctivement et avec une sorte d'innocence pourrie... Rien de plus pervers que cette circonspection dans

le mal... La prudence dans le mal commence l'enfer ici-bas ».

Sans doute le péché a ses excuses : la « condition animale », la confusion pratique du bien et du mal. Faut-il donc dire l'homme irresponsable ? Oui et non. « La plupart des hommes sont innocents de leurs erreurs et de leurs bassesses, je le sais bien (*car ils ne savent ce qu'ils font...*). Mais c'est là précisément ce qu'ils ont de pire, car être innocent, cela signifie aussi être incurable ». D'autre part, « l'indulgence aussi est un verdict. Tu vois la nuit de cet homme. Mais tu ne vois pas quelle lumière il a peut-être un jour refusée. Son aveuglement que tu prends pour la cause de son péché n'en est peut-être que la conséquence ». En tout cas, le Christ est venu réparer, et magnifiquement : « Ce que l'homme répare est toujours plus pauvre et plus précaire qu'avant l'accident ou l'usure. Mais ce que Dieu répare est plus vierge et plus profond que dans son intégrité première. Et là seulement est la solution du problème du mal ». Alors que le monde, si dur théoriquement, « compose bassement avec le mal » parce qu'il est impuissant à le détruire, le Christ, lui, « sait tirer du mal les suprêmes fruits de l'amour. Et c'est pour la même raison qu'il repousse tout compromis avec le mal : il n'a pas besoin de composer avec la pourriture, celui qui peut ressusciter Lazare ».

Dieu répare et Dieu pardonne ! La morale chrétienne est dure : « La possibilité des voies détournées est exclue de sa perspective, et c'est justice... On énerve la loi en insistant sur la validité des exceptions. Les exceptions regardent surtout le Juge ». Mais les folies de la miséricorde divine suscitent en l'âme noble « un excès de justice envers elle-même ». C'est le salut dans les heures désespérées ; l'homme qui est brisé, « pour croire en la loi il faut qu'il sente, sous le juge, un père ». Et à l'imitation de Dieu, le vrai chrétien sanctifié, sans transiger avec le mal, s'afflige et ne se scandalise pas : « effort héroïque vers la pureté absolue et pitié sans limite à l'égard de l'impureté ».

Reste la sanction du péché. Je crois que M. Thibon est un peu hanté par le dogme de l'enfer. Il en parle souvent, il en parle avec une lucidité, une amertume qui font peur.

« L'enfer est né de la dernière faiblesse de l'amour : Dieu a consenti à l'existence de ce lieu dont les flammes réfutent Dieu. Il n'est pas de don plus vertigineux accordé à la créature que ce pouvoir illimité de négation. L'homme ravit l'éternité pour en faire l'esclave de sa révolte... L'enfer est le lieu où tout est *préféré* à Dieu, mais où rien ne peut plus être *confondu* avec Dieu. C'est à la fois l'épanouissement et la mort du mensonge »... « La damnation réside dans la pleine jouissance de ce qu'on a, *unie à la pleine conscience de ce qu'on n'a pas ;* dans ce déchirement entre la possession du bien choisi qui n'est rien et la vision du bien repoussé qui est tout ». Quelle société, cette assemblée d'êtres à la fois « séparés et groupés », « de créatures de fange, mais de fange durcie au feu éternel et où le statuaire divin ne peut plus faire la moindre retouche !... Le damné est l'être essentiellement *réfractaire* ».

On peut se rendre compte de la « personnalité » de la pensée, de la nouveauté des aperçus, et du mordant de l'expression. C'est ainsi quasi partout, sans être partout aussi lumineux.



Et maintenant, que notre effort soit de découvrir dans l'œuvre l'homme.

Ce ne sera pas sans quelque crainte. Cet inconnu, à demi caché derrière ses confidences, ses coups de boutoir et ses pitiés, comme l'ancien Croisé derrière son heaume, son écu et sa chevalerie, a pris soin de nous avertir qu' « il vaut mieux ne pas voir que de voir sans aimer ». Et renversant à sa manière la notion usuelle, il déclare que « ceux qui aiment vraiment jugent les paroles et les actes d'après l'âme dont ils ont je ne sais quelle connaissance obscure et immédiate ». Las ! malgré toute la sympathie qu'il m'inspire, comment pourrais-je avoir pareille intuition ? Force me sera, mais avec beaucoup de respect, de juger l'âme au moins d'après les paroles. Et lui-même conviendra, je pense, que je ne puis faire autrement.

Par ordre d'évidence, il est clair que nous avons affaire d'abord à un chrétien convaincu : « Il faut que la grâce et la nature se reconnaissent dans nos cœurs, il faut rendre place à Dieu qui est partout... Nous serons sauvés quand Dieu cessera d'être pour nous une digue ou un talisman pour devenir une *présence* mêlée à la trame intime de nos heures ». On ne peut être plus net, s'avouer plus nettement croyant et mystique. Pleinement perspicace, nous décélerions même dans la vigueur de la conviction ce je ne sais quoi d'un peu rude qui dénote le converti (mais cela, nous le savons par lui-même) (1).

Puis c'est le style qui donnera au portrait que nous ébauchons une autre ligne maîtresse ; et nul écrivain ne s'en étonnera. Le souci exigeant du mot propre, jusqu'au néologisme ; ces formules lapidaires qui foisonnent (2) (en notant que « les grands écrivains sont des guerriers, ils se servent pour frapper les autres du glaive qui perce leur propre cœur », M. Thibon, sans le vouloir, se dévoile) ; cette composition dense, volontairement serrée, pressée parfois jusqu'au paradoxe ; tout cela sort d'un tempérament précis, presque minutieux, ennemi de l'à peu près, plus difficile sans doute pour soi que pour les autres. Et les chocs d'antithèses, qui rebondissent sur ces pages comme les balles au mur, ces oppositions à la saint Augustin, alors même qu'elles jouent avec les mots ne révèlent-elles pas un esprit synthétique, dressé à rassembler dans le minimum de sons le maximum d'échos ? (3)

Quant aux images, si elles sont plus rares, trop rares peut-être (plus encore pour la lumière du texte que pour notre satisfaction esthétique), ne jaillissent-elles pas d'une

---

(1) *Figaro* du 9 juin 1942.

(2) Par exemple : « D'un bien dont on mésuse on perd même l'usage ». — « Toute ascension se nourrit d'une douleur dépassée ». — « La mort est le sobriquet donné au sommeil par le désespoir ». — « Qui ne risque rien n'est rien »...

(3) « Le mystère n'est pas un mur où l'intelligence se brise, c'est un océan où l'intelligence se perd ». — « L'homme n'échappe à l'autorité des choses d'en haut qui le nourrissent que pour choir dans la tyrannie des choses d'en bas qui le dévorent ». — « On est attiré par Dieu dans la mesure où on le possède déjà, on est attiré par les créatures dans la mesure où on ne les possède pas encore. Dieu déçoit celui qui ne le connaît pas assez, les créatures déçoivent celui qui les connaît trop ».

âme « poétique », observatrice des choses et visionnaire de leurs rapports avec l'idée ? (1)

Un troisième trait caractéristique : cet observateur de la nature est plus encore un connaisseur de l'homme.

L'art de styliser des réflexions morales, je crois bien qu'il est une spécialité du Français, favorisé par sa langue, son esprit, sa largeur de vues, sa générosité native... De Pascal et La Rochefoucauld à Rivarol et Joubert, et dans nos temps modernes de Rémy de Gourmont et Henri de Régnier à Jean Rostand (pour ne parler que des plus connus), combien d'écrins où les joyaux de tous styles et de toutes eaux déploient leurs émaux et leurs feux ! Mais (la notation est du regretté M. Albéric Cahuet) : « Les pensées qui, vraiment, rejoignent notre pensée, notre raison, notre cœur sont rares. Infiniment. Beaucoup trop nous apparaissent comme une manière de jeu que l'on propose à notre esprit. L'ingéniosité d'une formule, d'une définition, d'une boutade est toujours plaisante et nous trouvons à feuilleter ces recueils de verve le plaisir d'un instant. C'est peu » (2). Avec M. Gustave Thibon nous n'avons pas un jeu, ah non ! ni de simples éclats diamantaires, mais une extraordinaire capacité d'analyse morale, clairvoyante et profonde. Sans trop choisir, voyez, je jette sur la table d'exposition :

« Donnez peu à un homme. Il trouvera que c'est trop. Mettez-vous à lui donner beaucoup. Il trouvera que ce n'est pas assez. Ainsi s'expliquent la naissance et la mort de toutes les affections. L'amour commence par l'éblouissement d'une *âme* qui n'attendait rien et se clôt sur la déception d'un *moi* qui exige tout ».

« Ce qui crée la saturation rapide de nos facultés de connaissance et d'amour (avec la déception et la révolte qui en résultent), c'est que nous allons vers les choses pour les prendre au lieu d'attendre qu'elles viennent à nous pour se donner. Nos capacités de conquête ont des limites, nos capacités d'accueil n'en ont pas ».

---

(1) « Le mal est une meule : suivant la trempe de nos vertus, il les use jusqu'au néant ou les aiguise jusqu'à Dieu ». — « L'action part de notre âme comme d'une fronde : quels ricochets fera cette pierre sur la mer des jours, jusqu'au jugement dernier ? » — « L'idéal du *right man in the right place* se présente comme une asymptote ». — La vie chrétienne ne comporte pas d'impasses *plafonnées* ».

(2) *Petite Illustration*, 12 novembre 1921.

« Les événements ne nous frappent pas au hasard. Nous sommes dignes de tout ce qui nous arrive. La bonne et la mauvaise chance n'existent pas. Nos âmes sont des colombiers, les événements voltigent autour d'elles comme des oiseaux et chacun connaît sa demeure ».

« Quiconque s'abaisse sera élevé... Mais, pour s'abaisser, il faut être en haut ! L'humilité chrétienne suppose la hiérarchie et les distances. L'égalitarisme, au contraire, si enduit d'humilité qu'il se présente, est à base d'orgueil : dès l'instant que tout le monde est en bas, personne n'a plus à s'abaisser ! Psychologiquement, il y a entre l'humilité chrétienne et l'égalitarisme toute la distance qui sépare *l'abaissement* volontaire de la *bassesse native* ».

« La décadence des mœurs produit, à son premier stade, un moralisme rigide et exalté, à son second stade, un immoralisme érigé en dogme ; elle enfante toujours, tôt ou tard, la pire morale. Ce dualisme et cette confusion coexistent d'ailleurs en général chez les mêmes hommes et dans les mêmes doctrines. C'est le grand stigmate de toutes les morales de type manichéen que ce mélange de purisme et de laxisme ».

Non, ce ne sont pas là, comme disait un essayiste, « les naïvetés des philosophes », mais des « expériences » où, dans le charme de l'expression, les pensées rejoignent vraiment notre pensée, notre raison, notre cœur...

Poursuivons notre esquisse.

Voici une touche qui a son prix : si nous voulons être vrais, il faut camper notre portrait dans un paysage champêtre ; car c'est un « terrien » que nous silhouettons.

Celui qui déclare « adhérer à la terre », qui apprécie « ces vastes réserves de fraîcheur et de profondeur que créent dans l'âme la communion étroite avec la nature, la familiarité avec le silence », ce silence « qui seul féconde le verbe » ; qui, lorsqu'il se laisse aller à la description, c'est pour glorifier « la plaine dominicale..., les rythmes cosmiques..., la sécurité pleine et chantante » du paysage où l'on perçoit « enrobée dans la tendre pâleur du ciel la suite infaillible des saisons » ; qui a sur la tournure d'esprit paysanne de si justes réflexions ; qui lui-même s'affirme partisan de la vie dure (« il y a une vie dure et difficile qui est humaine ») ; qui exhorte si souvent les hommes à savoir attendre, qui

montre sur tant de points un si solide bon sens, une si forte modération ; — celui-là n'est pas un touriste ni un estivant, c'est un « résident », accroché au sol, collaborateur du sol.

Voulons-nous maintenant pénétrer plus avant dans cette âme captivante ? C'est ici qu'on aimerait la connaître à l'avance, d'un contact direct qui sauvegarderait les nuances.

Serait-ce erreur de repérer dans un culte manifeste de la « loi » un esprit méthodique ? Curieux de science aussi bien que de morale et de philosophie, collectionneur peut-être, en tout cas ramasseur de faits et chercheur de causes, je vois M. Thibon exulter lorsqu'il saisit, précise, énonce une « loi » :

« la grande loi qui veut que la matière résiste à la forme, l'inférieur au supéreur »,
« la tragique loi qui fait alterner les excès contraires »,
« l'éternelle loi qui veut que les masses calquent leur état d'âme sur celui des classes dirigeantes »,
« c'est une loi fatale : les hommes qui se détournent de l'amour commun sont voués à la haine réciproque ».

Et ces brèves formulations :

« Plus un être est achevé, plus il est faible ».
« Plus un homme ici-bas s'enfonce dans l'éternel, plus les choses du temps lui claquent dans les mains ».

Encore la « loi du rythme » :

« Toute faculté, toute habileté — et peut-être aussi, dans une certaine mesure, tout idéal en tant qu'agissant — sortent du sommeil (je parle d'un repos *rythmique* et non de la paresse ou de l'abrutissement) avec un regain de pureté et de vigueur, d'intimité avec les sources de la vie ».

Et la « loi de tension » :

« Tout ce qui est suprême en ce monde impur est le fruit d'une tension. Une expérience qui n'est pas *aiguisée* dans l'âme par l'expérience contraire n'atteint jamais à son extrême délicatesse, à son acuité divine ».

Enfin la « loi de gravitation excentrique » :

« La gravitation d'un astre comporte toujours un certain coefficient d'excentricité. Par là se trouvent synergiquement assurées l'unité

de l'ensemble et la vie propre de chaque partie... Toute unité implique un minimum de tension vitale entre les éléments associés et hiérarchisés ».

Qu'il y ait dans certaines de ces règles tendance au paradoxe, oui, peut-être. Tout de même, relisez, pensez vous-même, approfondissez... Vous vous enrichirez.

***

Jusqu'ici nous n'avons guère tracé que des lignes de soutien : croyant, terrien, observateur, imaginatif et « légiste », analyste et synthétiste, étalant ce rare privilège d'associer des contraires, tout cela c'est forme et méthode plus que fond et pensée. Comme il le dit lui-même : « Plus que la finesse de la mouture, c'est la qualité du grain qui importe ». Le lecteur qui a bien voulu nous suivre a sans doute déjà remarqué que le grain était ferme et substantiel. Mais nous lui devons, et à notre auteur plus encore, d'ouvrir assez ce grain pour faire apprécier sa richesse en vitamines. Pour parler sans métaphore, il convient de dire un mot du penseur.

Ici ne dissimulons pas un certain embarras.

M. Gustave Thibon, conscient évidemment de sa manière de penser, a pris sa précaution. Je la trouve en deux petites lignes du *Destin* : « L'absence absolue d'ésotérisme est une des plus profondes faiblesses de la pensée occidentale ». Lui ne s'est pas résigné à cette faiblesse. Seulement moi, qui avais relevé (dans *L'Echelle de Jacob* notamment) presque un abus de l'ésotérisme, me voici mis en garde ! Vais-je par mon exigence de clarté amenuiser la « force orientale » de tels et tels de nos contemporains ? Dans mon désir de voir un plus grand nombre d'intelligences moyennes goûter les richesses qu'ils voilent de mystère, vais-je offenser leur droit à la culture en cénacle, à l'échange exclusif entre pairs ?

Que tout ne soit pas « susceptible d'une claire élucidation verbale », qu'il y ait « un verbe intérieur irrévélable », *transeat !* Encore qu'il faille se méfier de ces affirmations

bien commodes. Tout de même n'est-ce pas l'intérêt des esprits vigoureux de transfuser en autrui leur force ? Ne serait-ce pas en même temps un triomphe de se rapprocher coude à coude de beaucoup d'autres, une joie de les pénétrer de substance assimilable ? M. Thibon, sans fausse humilité, avoue qu'il « n'ignore pas tout à fait la métaphysique et la théologie ». Encore qu'il les ait abordées en autodidacte, je le sais capable d'en avoir profité, sans me dissimuler que certains de ses concepts et surtout de ses énoncés puissent appeler contradiction (1).

Il reste que sa faculté peu ordinaire de réflexion, appuyée au solide arc-boutant de sa culture, et aussi que son tempérament, plus solitaire qu'expansif, plus concentré que rayonnant, l'autorisent à des raccourcis où l'obscur a sa place. Je l'imagine goûtant un vif plaisir à ces brèves lueurs ourlées d'ombre, qui montrent moins pour laisser plus deviner. Au lecteur de dissiper l'ombre, s'il le peut ! Sinon, de l'accepter, en s'inclinant devant la nuée sillonnée d'éclairs. Il s'inclinera plus d'une fois.

Il lui faudra être familiarisé avec thèmes et vocabulaire pour saisir, par exemple, cette distinction de l'*être* et de l'*avoir*, du *toi* et du *lui* ; pour (en matière morale) extraire le suc caché dans le chapitre du *Mensonge*, si original ; pour rétablir en nombre de textes les échelons intermédiaires de la pensée.

Chercherons-nous donc en ces trois livres l'idée maîtresse, la pensée-reine, génératrice et dominatrice ? Comme la préoccupation du peintre est de trouver chez son modèle l'expression essentielle qui le fait ce qu'il est.

---

(1) M. Thibon fait remarquer dans son *Introduction* à *L'Echelle de Jacob* : « Les aphorismes qu'on va lire sont le fruit d'une expérience intérieure et non d'une méditation abstraite... On ne saurait donc, sans trahir les intentions de l'auteur, leur demander la rigueur et l'universalité des jugements d'essence ; débouchant sur la diversité infinie de l'existence concrète, ils restent susceptibles d'additions et de retouches sans nombre et n'excluent pas que, *sous d'autres rapports*, la pensée contraire puisse être vraie ». Bien. Mais l'expérience intérieure ne se rattache-t-elle pas, bon gré mal gré, dans ses formulations, à des critères d'ordre général ? Sans qu'il y ait nécessairement erreur, sa hardiesse ou son intransigeance peut susciter (même sous le même rapport) des mises au point opportunes. La *Croix*, dans un excellent article de M. Luc Estang, en a donné quelques exemples.

Nous aurons plus vite fait d'interroger l'auteur : il sait mieux que personne le pôle intérieur de ses expériences méditatives. Or, dans un récent dialogue, il nous a fait entrevoir le fond de son âme : « Ma conversion, a-t-il dit, est venue du refus d'un désordre ; j'en avais assez. J'éprouvais le goût d'une vérité, d'un ordre » (1). N'avait-il pas écrit dans l'*Introduction* à *L'Echelle de Jacob* : « Si diverses et parfois si hétérogènes que ces pages puissent paraître, elles sont pourtant animées du même principe intérieur : l'idée d'une cohérence et d'un équilibre organique que l'homme a perdus et que l'homme, sous peine de mort, doit retrouver ». Et c'est plus visible encore dans *Diagnostics*.

Il n'est pas étonnant que le campagnard ait eu, dans la familiarité avec le sol, une première hantise de l'ordre : « L'ordre suintait de tous les pores du paysage : une sécurité pleine et chantante » ; que le sociologue ait éprouvé le dégoût de l'anarchie ambiante et le besoin des hiérarchies ; que le moraliste, ayant senti jusqu'à la nausée l' « odeur de tombeau » des deux désordres, « le désordre qui caresse et le désordre qui mord », se soit rejeté par instinct de conservation vers l'équilibre sauveur ; et que, peu à peu, il ait compris ceci : « Ce que Dieu avait uni et que l'homme a séparé, Dieu seul peut l'unir à nouveau. Et non pas un Dieu abstrait, mais le Dieu vivant, le Dieu incarné du christianisme » ; et que, finalement, « pour ne pas se briser sur lui comme sur un mur, il soit entré en lui comme en un refuge ».

Une fois la main sur ce fil conducteur ou, comme dit M. Gabriel Marcel, sur ce « courant qui circule à travers les développements que notre pensée discursive distingue et raccorde », certaines demi-lumières prennent force, des notations éparses s'appellent et se complètent, de puissantes synthèses se révèlent, parce qu'elles correspondent à l'ordre naturel ou surnaturel, parce que, en dévoilant le « monstre » du désordre, elles rendent tangible du même coup la vérité de l'ordre. Essayons cette vue d'ensemble.

« Toutes les grandes aberrations de l'homme découlent du

(1) *Figaro*, loc. cit., entretien avec M. Maurice Noël.

refus de la condition de créature et de l'ambition d'être comme Dieu ». Oui. C'est la scène du premier péché. Or, « dès que l'homme expulse Dieu de lui-même, tout en lui (chaque fragment de son être disloqué) est appelé successivement à devenir Dieu. Et simultanément à devenir guerre ». C'est la porte ouverte à *l'idolâtrie*. Ces « avoirs » de l'homme en quête de stabilité, ces avoirs humains factices le possèdent vite plus qu'il ne les possède ; le moyen devient la fin ; c'est la prolifération des idoles. La soif du tout se porte furieusement, exclusivement, sur la partie : « Jamais l'homme ne s'était donné aussi concrètement à des abstractions, le sexe, l'argent, la race, l'Etat, le prolétariat... On cherche monstrueusement l'intégral dans le relatif ». Séparation et exclusion, c'est toute l'idolâtrie ! Les noms des idoles changent, et leur culte ; mais c'est toujours « la caricature de l'ordre chrétien ». « Le diable se fait passer pour Dieu, et cette imposture lui est facile ».

Et ces idoles s'appellent l'une l'autre : « Je reconnais une idole à ce qu'elle est grosse de l'idole opposée et qu'elle l'enfante en mourant » (M. Thibon revient souvent sur cette constatation des extrêmes qui se touchent). Et si parfois elles semblent d'accord, « une sorte d'harmonie sans fondement, d'équilibre d'acrobate », elles se combattent toujours : « petits dieux affamés... dont chacun veut tout avoir, et pour lui seul ». Mais leur conflit est plus apparent aussi que réel : « Les idoles se haïssent, certes, mais leur haine réciproque n'est que le reflet de leur haine commune..., elles sont toutes alliées contre Dieu ».

D'où le tragique de la vie : « La tragédie naît du refus de se perdre. Partout où il y a des idoles, où l'homme ne sait pas accepter les inévitables échecs de son amour-propre divinisé, il y a place pour le tragique ». Et le plus amer de ce tragique, n'est-ce pas ceci : que « dans ce que nous aimons de façon désordonnée, nous aimons surtout le désordre ; plus que l'idole l'idolâtrie » ? (1).

---

(1) Il est évident que dans ces constats d'expression si personnelle M. Thibon ne peut que rejoindre les données de la spiritualité traditionnelle. Les *Exercices* de saint Ignace débutent aussi par cette formule qui est leur but : « ne se déterminer dans la vie par aucune affection désordonnée ».

Veut-on des exemples ? L'exemple type, celui dont le rappel, explicite ou non, court à travers ces livres comme une coulée vive de néon, c'est le désaccord de l'esprit et de la chair (2). « L'esprit-idole et la vie-idole s'opposent et se confondent ». Ou l'esprit, par un ascétisme exagéré, haïra la vie : alors d'une part il s'épuise lui-même, « la mécanisation de la vie provoque par ricochet le formalisme de l'esprit » ; d'autre part, il subit le choc en retour, « la contamination par les énergies vitales refoulées, qui se vengent en le rabaissant jusqu'à elles et en le corrompant : « l'esprit n'est jamais si près d'être l'esclave de la vie que quand il s'en fait le tyran ». Ou bien c'est la vie qui s'offre et s'impose à l'adoration. Gare au « retour à la nature » ! L'esprit déçu, honteux, va « se chercher lui-même à travers la chair et les sens » et ramener « vers les choses sensibles sa soif de savoir » en jouant « la carte de la vie ». Pauvres hommes, livrés aux péchés de « convoitise spirituelle » : « ils construisent, sous le manteau de la vie, de la nature ou de la volupté, une contre-logique et une contre-morale... Quoi de plus plat et de plus prévu que leurs caprices, de moins fantaisiste que leurs fantaisies ? » Comment ne pas penser à André Gide !

Au fond les deux idoles s'appellent mutuellement « comme le jour et la nuit ; faire la bête ne réussit pas mieux que faire l'ange ». Ne sont-ce pas deux expressions d'un même désordre, d'un même état de rupture avec Dieu ? Gardons-nous donc de toute « option brutale, inhumaine » qui aboutirait « à la ruine commune de l'esprit et de la vie ».

Autre exemple : le désordre « prudentiel ». Par son refus de Dieu, la créature s'est livrée à sa propre suffisance. N'ayant plus à compter qu'avec elle-même, elle se heurte fatalement au même double désordre. Ou l'excès d'esprit : ne prendre sur la vie aucune assurance, aucune précaution contre les risques ; mais alors la vie se vengera en le laissant désarmé :

(1) M. Thibon avait déjà traité ce sujet dans un article des *Etudes Carmélitaines* (avril 1938). A ce propos il faut noter, dans son œuvre, la supériorité des études suivies sur les notations dispersées. Il est, d'ailleurs, plus agréable au lecteur d'engranger la synthèse que de courir à travers les gerbes.

« Ceux qui recherchent le risque extraordinaire... se révèlent les plus lâches devant les risques normaux de la vie ». Ou l'excès de vie : s'attacher à ne courir aucun risque, « plus de hasards, plus d'aléas, tout est prévu, réglé, garanti » ; mais l'esprit se vengera : « Ceux qui refusent de courir des risques sains et nécessaires sont la proie des risques vains et malsains ». Ici encore les deux « idolâtries » se rapprochent : « le goût morbide du risque a poussé sur le terrain de la fuite morbide du risque ». Au fond « la prudence consiste à choisir son risque... elle voit jusqu'au but, et c'est pourquoi elle sait affronter le risque ».

Exemple encore, en matière sociale. Qu'est-ce que l'égalitarisme, sinon le désordre dans le plan divin des hiérarchies nécessaires, la caricature du sens de l'harmonie voulu par Dieu ? Aristocratie et démocratie, tyrannie et liberté, centralisation et anarchie, idoles qui, elles aussi, s'opposent et se dévorent. L'excès d'orgueil oblige la vie à se venger par un envieux nivellement : « d'où la vulgarisation, l'encanaillement des élites ». L'excès de jalousie contraint l'esprit à se revancher par la corruption des mœurs et des institutions égalitaires : les « êtres corrompus divinisent leur propre corruption » ; et par un accroissement de l'oppression : « on a tari la santé spirituelle du peuple, et rien ne compense plus maintenant la rigueur matérielle de l'existence ».

La solution de tous ces conflits est claire. Puisqu'ils sont les manifestations multiples d'une guerre contre l'unité de l'homme, le salut sera dans le retour à l'ordre par le retour à l'unité dans l'amour. Le remède ne sera pas dans une option entre les idoles, entre les deux formes d'un même mal, mais dans le choix de l'idéal contraire à ce mal ; car tout idéal vrai est conciliateur d'unité.

Cet idéal sera l'idéal chrétien. Si l'homme est divisé avec lui-même, c'est qu'il « n'est plus un avec sa source » divine ; s'il « souffre d'une incomplétude foncière », s'il « erre en quête de son tout » (*inquietum est cor nostrum*...), c'est qu'il cherche ce tout là où il n'est pas. Qu'il aille hardiment vers Dieu ! « Le conflit chrétien, essentiellement libérateur,

débouche sur l'unité ». Dieu seul concilie les extrêmes, harmonise les contraires ; et dans la lutte forcée dont mon cœur est le siège, Lui seul assure le triomphe de l'ordre : sa grâce « s'incline sur la chair et les sens, non pour les opprimer, mais pour les imprégner jusqu'au fond... ». Voilà l'option nécessaire : « J'ai senti, conclut M. Thibon, la nécessité d'ordonner en moi le vertige... jusqu'à Dieu ».

Esprit et matière ? La vie chrétienne conciliera l'ascèse et la nature, les retranchements et la jouissance. « Sans quitter la réalité charnelle et saignante, l'esprit transcendera la chair et le sang ». « Défends ton immortelle et fragile unité... Ne taris pas en toi la frêle et loyale source de l'équilibre ». Par le retour à Dieu, la grâce donnera vie aux choses de l'esprit et spiritualisera les choses de la vie. « Le mystère de l'Incarnation est aussi le mystère de l'unité ». « Ne repousse pas les joies qui te sont permises. Aime Dieu en tout et tout en Dieu ». « Celui qui n'aime pas Dieu jusqu'à son œuvre (la nature, la vie) n'aime pas Dieu ; et celui qui n'aime pas la nature jusqu'à Dieu n'aime pas la nature ».

Risque et prudence ? La vie chrétienne conciliera la sagesse et l'audace. Contre la vaine imprudence : *primum vivere*, la nature est support de la grâce ; contre la fausse prudence : *primum regnum Dei*, la nature est subordonnée à la grâce, « que la prévoyance n'évacue pas la Providence ! »

Autorité et liberté ? Entre elles, en climat chrétien, n'y a-t-il pas « convergence » ? puisqu'entre les hommes il y a « égalité de convergence qui repose sur la communion » ? Il n'est que de « mettre l'inégalité au service de l'unité » par le sens social et l'esprit de corps dans la Cité. « Mais cette unité, qu'est-elle, sinon l'amour, et qu'est-ce que l'amour, sinon Dieu » ?



Une œuvre aussi considérable dans sa variété et son originalité ne peut être constamment égale à elle-même. M. Thibon s'étonnerait le premier s'il entendait affirmer qu'elle n'offre que de l'excellent.

Comme toute chose, elle a les défauts de ses qualités. La vigueur confine parfois à la rigueur, la force à l'outrance, le poli des mots à l'éblouissement au détriment de la vision. Et certaines distinctions, qui prêtent fort au jeu de l'idée, ne sont pas toujours adéquates. Par exemple, cette opposition entre la morale et les mœurs (*Diagnostics,* 144). Sans doute les instincts sociaux de conservation, les exigences naturelles de santé publique ont leur grande importance. Mais n'est-ce point une moralité inconsciente ? point d'appui de la morale consciente, oui, mais pénétrée elle-même de sens moral. Les exemples donnés sont-ils bien probants ? On n'est guère consentant, lorsque d'un homme qui refuse d'avoir des enfants, par lâcheté, on entend dire qu'il peut avoir une réelle moralité. L'usage, d'ailleurs, n'a-t-il pas consacré dans un autre sens les mots : bonnes et mauvaises mœurs ? Et au fond la corruption du sens social va de pair avec celle du sens moral : c'est le cas d'appliquer une des remarques fondamentales de M. Thibon, que les « idoles » se recouvrent, dans une même société et dans une même conscience.

Est-il vrai que le prestige soit toujours « mensonge » (*Echelle de Jacob,* 106), « truquage puéril » ? Dire que « le Christ n'a pas cultivé son prestige », c'est un peu jouer sur les mots. Et quand il multipliait les pains ? et quand il ressuscitait Lazare ? Dire que les apôtres du divin, les meilleurs, « sont tenus de déployer un peu de cette hypocrisie sacrée..., de cultiver leur mensonge pour faire accepter leur vérité », c'est plus qu'excessif, c'est faux ; ou alors il faut s'expliquer plus clairement.

S'il est exact que la vertu outrancière se détruit elle-même et nous rebute, ne vaut-elle pas mieux tout de même que son contraire ? L'immoralité présente est-elle bien l'effet d'un excès de pureté ? (*Echelle de Jacob,* 176). On en peut douter.

Sur le plan social, j'ai peur que le clinicien chez M. Thibon ne fasse tort au sociologue. A force de diagnostiquer les tares et de souligner les déficits, je crains qu'il ne perde de vue les ressources vitales qui demeurent, et même certains

droits de la « personne » populaire. Oui, il y aura toujours de la misère (et l'on peut dire là, dans un certain sens, ce que saint Paul disait des hérésies : *oportet miseros esse...*) ; mais on pourrait insister sur l'obligation sociale de la réduire (*Echelle de Jacob,* 192).

Oui, l'assistance excessive est néfaste ; « l'âme des peuples se conserve relativement en climat rigoureux », soit. Mais l'excès d'une chose ne la rend pas mauvaise ; mais entre la « rigueur » et la « facilité » il y a bien des degrés ! (*Diagnostics* 137 sq.). Quand on voit les difficultés inhérentes à la vie ouvrière, on se convainc mal que l'initiative et l'entr'aide puissent suffire à les diminuer assez pour rendre cette vie viable.

Sans tomber dans l'erreur de la démocratie politique, est-il sain, à l'heure présente, d'afficher un tel désir de « paternalisme » ? Oui, l'élite (de tout ordre : terrienne, industrielle, argentaire même...) a son rôle directif à jouer ; comme le disait La Varende naguère, il faut sauvegarder le prestige de l'amour : « la vraie démocratie, celle qui ne condamnait pas l'âme du chef à s'abaisser aux désirs de la masse, mais qui soulevait cette masse de la poésie, de la noblesse de son chef ». Mais est-ce vrai, est-ce équitable de laisser entendre que le peuple est incapable d'améliorer, pour une part, son sort ? Sans qu'il prétende « à se servir lui-même » en tout, ne peut-on concevoir qu'une élite populaire puisse avoir sa part de direction et de création ? Entre la révolution « mue et dirigée par en haut » et celle qui « part d'en bas », n'y a-t-il pas une co-révolution possible ? Et sans doute je vois bien que M. Thibon prend des précautions : « Nous ne prétendons pas exclure les masses de la poursuite active du progrès » ; il doit être fait « non de leur révolte mais de leur collaboration ». Tout de même en plus d'un endroit l'accent est tellement mis sur l'*imperium* des « supérieurs », l' « inférieur » est tellement présenté comme celui qui ne peut que recevoir, qu'on est en droit de demander un peu plus de confiance dans les vertus populaires et un peu moins dans le désintéressement bourgeois. Nous ne nous permettons pas de demander à M. Thibon s'il a lu les encycliques sociales des Papes, ce serait lui faire injure ! mais se croit-il toujours d'accord avec elles ?

Encore une fois ces observations n'ont leur fondement que dans l'excès de brièveté de certaines vues et le raccourci de quelques perspectives. Elles n'enlèvent rien, à coup sûr, à la très haute valeur d'un bel édifice.

***

M. Gustave Thibon est un de ces auteurs que le temps, loin de les diminuer, peu à peu fait monter. Attrayante physionomie, pétrie de bon sens, d'un grand mépris de tout ce qui est bas et désordonné, soucieuse de toute grandeur.

Physionomie d'un chrétien vrai ! Qu'il lui arrive de déplaire aux demi-chrétiens, aux faux chrétiens, si nombreux autour de nous ; et d'irriter les païens qu'un talent inspiré des vues divines agace et tourmente ; c'est possible. Qu'on le lui fasse sentir par cette conspiration du silence où se réfugie une critique désarmée mais hostile, ce n'est pas impossible. Mais « ce monde de fantômes, ces hommes qui ne vivent pas devant la face de Dieu..., ces spectres qui rêvent et qui croient à leurs rêves », lui les aime « avec leurs joies et leurs peines, leurs vices et leurs vertus ». Lui qui a certainement souffert, qui a compris la douleur, qui sait qu' « elle est déjà de la joie puisqu'elle est de l'amour » ; qui, parce qu'il aime, « à travers Dieu... prend conscience du message infini enfermé dans les flancs de la plus chétive réalité » ; et qui s'est persuadé que « tout n'atteint à l'existence pleine et authentique qu'en climat chrétien » ; — il ne se présente pas à nos contemporains comme un censeur pessimiste, mais comme un ami confiant, désireux de leur retour à la vraie vie par le retour à l'ordre véritable.

« L'homme attend ce qu'il n'a pas, le chrétien attend ce qu'il a déjà. Il attend son Dieu comme la fleur attend le fruit. Son attente est déjà plénitude ». Le plus grand désir de M. Thibon, ce sage fraternel, est, sans aucun doute, de multiplier parmi nous cette attente et cette plénitude.

Maurice RIGAUX.

NOS FILLES DE FRANCE

On se préoccupe beaucoup de ce que sont et seront nos jeunes gens ; l'avenir, dit-on, est entre leurs mains ; et pour une part, ce n'est point inexact. Se préoccupe-t-on au même degré de ce qu'est et de ce que devient notre jeunesse féminine ?

Cette jeunesse est, comme l'autre, extrêmement bigarrée, très diverse ; sans entrer dans la multiplicité du détail, une distinction s'impose d'emblée : jeunesse qui pour vivre doit se livrer au travail salarié, jeunesse qui, du moins pour un temps encore mais qui pourrait ne pas être long, n'est point contrainte à gagner sa vie en se consacrant au service d'autrui.

Voici comment, juste avant guerre, quelqu'un appréciait ces deux éléments de jeunesse féminine. Il s'agit d'une enquête de la J. I. C. F. (Jeunesse Indépendante Catholique Féminine) où l'on avait posé comme question : « Que pensent les jeunes filles autour de vous ? » Parmi les réponses, celle-ci qui peut manquer d'indulgence, mais n'était point dépourvue, au dire des connaisseurs, d'une réelle perspicacité.

« Ce que pensent les jeunes filles autour de moi ? » — « Il y en a beaucoup qui ne pensent guère, qui se font de la vie une conception où il y a beaucoup d'égoïsme, de goût du plaisir. Elles ont des connaissances assez étendues mais peu approfondies. Leur vie est très extérieure. Dans la classe riche, elles s'occupent surtout de sport, de théâtre, de cinéma, de toilettes, d'amusements et de potinages mondains. Elles ont aussi une très bonne opinion d'elles-mêmes, et beaucoup d'assurance. Elles n'aiment pas beaucoup le sacrifice... »

Mention était faite, pour glorifier leur dévoûment et leur sens de la situation, des jeunes filles dites « de la société » qui se consacraient aux multiples apostolats de la Croisade, du Noël, du Guidisme, des mouvements spécialisés. Mais cela, expliquait-on, ne constituait qu'une élite. La masse des jeunes

filles aisées évoluaient dans une atmosphère, somme toute, assez frivole, supportant mal la vie chez elles, aimant l'auto, la plage, la montagne, avides d'évasion, fût-ce au prix de cours plus ou moins ennuyeux aux Universités, cours destinés, pour parler du moins de la plupart, à ne les mener à rien, à rien qu'à servir de passe-temps ou d'occasion de côtoyer des jeunes gens et de trouver parmi eux un éventuel mari.

Parallèlement à ce lot de jeunes bourgeoises sans grande consistance ni grande étoffe, l'enquêteuse observait : « Les jeunes filles qui travaillent sont plus intéressantes, ont une vie plus personnelle. Elles sont vaillantes, gaies dans la lutte, s'occupent de questions intellectuelles et souvent rendent service aux autres ».

Laissons de côté le monde du travail. On sait les merveilles opérées par la J. O. C. F. Qu'en est-il présentement des jeunes filles que les circonstances n'ont pas encore contraintes à l'existence salariée ?

***

Ce serait faire injure à la jeune bourgeoisie ou aristocratie féminine que de ne pas dégager d'abord, plus vaillantes encore si possible que leurs sœurs d'avant-guerre, l'élite nombreuse qui se consacre à l'Action catholique ou aux œuvres destinées à féconder l'Action catholique. Ne disons rien de celles qui entrent dans la vie religieuse et sont les vierges choisies par le Seigneur. Pour ne parler que de celles qui se sanctifieront dans le monde, combien ont une âme de feu ! « Je me sens des ailes ; je me sens capable de faire de grandes choses, et même de toutes petites », dira l'une d'entre elles ; et une autre : « Je comprends bien que le monde est suspendu tout entier aux battements de mon cœur ! » On peut compter sur elles.

Beaucoup de leurs compagnes aimeraient, certes, à renforcer les bataillons de cette élite, mais les difficultés de la vie, le manque de personnel, le soin des frères et sœurs,

l'obligation des queues interminables aux portes des fournisseurs, l'aide à donner parfois comme secrétaire au chef de famille les forcent à vaquer exclusivement aux tâches d'intérieur. On peut regretter l'absence de cet appoint ; il ne constitue qu'un moindre mal pour l'apostolat si les tâches en question, pour moins attrayantes parfois, sont acceptées comme le meilleur des rayonnements — « Le premier devoir du scout (et de n'importe qui) est à la maison » — et si une flamme de conquête anime ces besognes en apparence peu reluisantes. N'est-ce pas l'intention qui fait la valeur de l'action ? Beaucoup de nos filles de France, d'ailleurs, à côté des évaporées qui rêvent d'être toujours dehors, savent qu'elles ne peuvent mieux se préparer à conduire leur foyer plus tard, qu'en apprenant près de leur mère ce grand art qui a tant manqué à plusieurs jadis. Jeanne d'Arc avait appris d'Isabelle Romée à filer splendidement ; beaucoup de nos filles de France s'apparentent à Jeanne d'Arc sous ce rapport. Un savant a prétendu que si la nature a pourvu la femme de jambes plus courtes que l'homme, c'est dans le but de la retenir au foyer. Plus qu'à cette fallacieuse raison d'ordre anatomique, appelons-en à la psychologie de la jeune fille, quand cette psychologie est normale ; ajoutons : quand la mère possède l'art délicat de bien comprendre sa grande enfant.

Détachons un troisième noyau : il y a les jeunes filles qui s'adonnent aux études. Certains blâment leur présence aux Universités, sauf le cas d'une préparation aux carrières d'enseignement ; encore regrettent-ils, non sans raison, que ne leur soit pas ménagée une formation d'essence plus féminine. Là où il n'y a pas nécessité d'un diplôme universitaire, des études de préparation ménagère, hospitalière, sociale, sont assurément plus indiquées.

S'il s'agit de suivre des cours de Faculté par pur snobisme, on ne peut qu'être sévère. La femme a certes une autre vocation que de devenir un bas-bleu, et nous approuvons ce critique récent qui, à propos de deux poèmes assez faibles signés de noms féminins, écrivait : « Ces jeunes filles

devraient rester sagement dans leur cuisine et ne plus fréquenter les salles de rédaction des revues ».

Gardons-nous, pour autant, de sembler condamner, pour la femme, tout enseignement de haute culture qui peut lui être si utile pour son perfectionnement personnel, pour la vie avec son mari ou l'aide à donner plus tard à ses grands enfants.

La vraie note ne serait-elle pas donnée par Joseph de Maistre dans une lettre à sa fille, où il lui parle avec éloge d'une dame de Berne qui savait faire quatorze espèces de gâteaux et où il lui recommande le ravaudage et la quenouille sans négliger la culture de l'esprit. Il voudrait qu'on pût dire d'elle en la voyant vaquer au ménage et coudre avec ferveur : « Croiriez-vous que cette demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et en la voyant lire Klopstock et le Tasse : « Croiriez-vous que cette demoiselle coud et fait la cuisine à merveille ? »

Il reste la jeune fille banale, la poupée ; elle existe encore à un trop grand nombre d'exemplaires. Peut-être serait-il plus exact de dire : les exemplaires ne sont pas si abondants qu'il semblerait, mais ils tiennent de la place. La jeune fille modeste et tout à son devoir ne s'ébroue pas, ne fait pas la roue, ne cherche pas à avoir une histoire, à faire parler d'elles ; au contraire, les sottes créatures n'ont qu'un désir, ébaubir le public, s'étaler, s'agiter, attirer par tous moyens l'attention. Bref, l'éternelle histoire de l'éternel féminin, entendu au sens le plus fâcheux.

Dans un petit cénacle réuni pour entendre Legouvé lire quelques pages du livre qu'il préparait sur le *Mérite des Femmes,* une mauvaise langue hasarda ce propos : « Le Mérite des Femmes ! Ça ne sera pas long ! » Voilà qui est bien injuste ! Mais pourquoi les femmes de mérite acceptent-elles le voisinage et les façons de tant de cervelles vides et d'amusettes déplaisantes ? Et l'on dit que la femme n'est pas charitable ?

Si nos poupées savent lire ou se donnent la peine de lire, peut-être auront-elles rencontré ici ou là leur portrait :

« Barbara était égoïste, assoiffée des plaisirs les plus vulgaires ; elle aimait baigner dans une atmosphère d'admiration amoureuse, s'amusait à collectionner les adorateurs pour les traiter ensuite méchamment ; elle était stupide et menteuse : en un mot, un spécimen normal de jeune et saine féminité » (1).

Que pensez-vous de ce spécimen « normal » de jeune et saine féminité !

La Judith, de Rosamond Lehmann, dans *Poussière* (2), est moins déplaisante, mais combien imprudente aussi ; elle voit où est le bien, n'a pas le courage de le vouloir, joue avec le feu, se laisse compter fleurette par un garçon taré qui ne songe qu'à s'amuser. Il se garde de lui proposer trop vite le pire, mais elle le laisse la circonvenir par de longues et capiteuses conversations : « Ni du toucher ni du regard il ne semblait la désirer. Il tissait son filet avec des mots ». Un beau jour elle sera la proie du filet.

Types exotiques sans doute, mais qui auraient chez nous plus d'une réplique. Il est clair que les jeunes filles en fleur qui ont appris la vie auprès de Gide ou de Montherlant n'ont pas un souci exagéré de sauvegarder l'idéal de leur féminité. C'est l'une d'entre elles devant qui l'on disait : « Autrefois les jeunes filles rougissaient plus souvent qu'aujourd'hui », et qui, gaillardement, répliquait : « En avaient-elles de la chance ! Qu'est-ce qu'on devait leur raconter ! » Nous voilà loin des directions que donnait saint Jérôme à Léta : « Que votre fille n'apprenne rien qu'elle doive oublier par la suite ».

Ne parlez point à ces demoiselles de leur rôle futur de mère de famille ; elles ont là-dessus des idées arrêtées. Dans un groupe fort mêlé on posa insidieusement la double question que voici : « Aimeriez-vous à avoir des enfants ? Aimeriez-vous en avoir beaucoup ? » La plupart répondirent qu'elles souhaitaient de la progéniture ; plus de la moitié

(1) Dans *Marina di Vezza*, d'Adlous Huxley, Plon, Collection « Feux croisés », p. 156.
(2) Même collection, p. 329.

opta pour une progéniture réduite : c'est une trop grosse charge matérielle, une entrave à la liberté, un risque physique. Notez d'ailleurs que celles qui ne boudaient pas la maternité appuyèrent des raisons que voici leur désir d'avoir des enfants : « Cela m'amusera ; j'adore pouponner ; j'aurai du plaisir à les habiller ; ils me constitueront une compagnie plus tard ». Les grands motifs sont, comme par hasard, passés sous silence.

Supposons ces jeunes filles fondant un foyer ; peut-on espérer trouver dans les quelques enfants qu'elles auront des aspirations à l'héroïsme, ou simplement à la grandeur ? Blanc de Saint-Bonnet disait : « Les pères ont des enfants qui ressemblent au fond de leurs pensées ». Les mères également.

Et ce n'est pas tourner la difficulté que d'imiter cette danseuse férue d'eugénisme et qui, de cerveau très court mais d'aimable minois, écrivit à un romancier connu pour lui proposer le mariage. L'enfant qui naîtrait de leur union ne serait-il pas une perfection puisqu'il unirait la beauté de la mère à l'intelligence du père ? Elle n'avait pas réfléchi que les lois de l'hérédité ne suivent pas nos caprices, et que l'héritier pourrait fort bien tenir du père son facies et de la mère son intellect. On ne dit pas si le romancier eut la cruauté de répondre en ce sens.

Que d'autres types seraient à décrire ! Un auteur qui prétend connaître les milieux étudiants ne nous parle-t-il pas d'une Emilienne qui s'est laissé entraîner par un garçon. Elle souhaite le mariage ; lui se cabre, veut garder son indépendance. On nous décrit ainsi les sentiments du couple : « Emilienne tenait d'autant plus à se faire épouser qu'elle détestait Pommard de toutes ses forces, et c'était bien naturel : le mariage était sa seule vengeance possible. Pommard sentait que cette vengeance implacable ne le lâcherait qu'à la tombe. Il ne voulait pas céder. En somme la lutte s'engageait bien. Un joli ménage en perspective, conforme aux plus solides traditions » (1).

(1) Georges Magnane : *La Bête à concours*, n. r. f., p. 353.

Ce scepticisme ironique vous agrée-t-il, et que dites-vous de la trouvaille : épouser parce qu'on déteste ? Littérature, pensera-t-on, et dont on ne trouve pas d'exemples dans l'existence courante. Souhaitons-le.

*
**

Mais détournons les yeux de ces silhouettes déplaisantes et supposons toutes nos filles de France sur le modèle de cette Marie Lenéru qui disait : « Epargnez-moi, mon Dieu, quand je paraîtrai devant vous et que je vous comprendrai enfin, de sentir que je n'ai pas fait tout ce que je pouvais pour vous ».

Quel programme leur fixerions-nous ?

De viser d'abord à s'enrichir l'âme aux dimensions de leurs tâches *familiales* de demain. L'avenir appartient à qui remue les berceaux ; encore faut-il que celles qui bercent l'enfant soient des femmes au grand cœur, à l'intelligence ouverte, ayant compris l'importance de leur rôle dans le moment d'histoire que nous vivons.

Pour certaines jeunes filles autrefois, dans un certain monde, l'univers consistait en quelques douzaines de salons où tout était mode et convention, où il importait de savoir danser, c'est-à-dire « tourner sans avancer », de savoir jouer du piano, ce qui suffisait, selon l'expression d'un auteur, à « couvrir le fracas réel des masses en marche », de savoir papoter « faute de savoir parler », de savoir « grignoter les idées comme des biscuits », de savoir jouer au tennis et se renvoyer toujours la même balle avec les mêmes mots, image des jugements tout faits que, sans réfléchir, on se relançait, jugements fort incapables de troubler des quiétudes trop bien assises.

A supposer même que ce ne soit pas une nécessité plus ou moins urgente, pour beaucoup de nos filles de France de la classe jusqu'ici aisée, d'avoir à se créer une situation, le pays a besoin qu'on lui donne autre chose que des linottes ou des têtes folles. Quand on possède par devers soi un capital d'éducation reçue, de dons ancestraux, d'études poussées, c'est une infamie de croupir dans l'insignifiance et la frivolité.

L'on a pu dire que la cause de la défaite française en 1940 devait être attribuée aux femmes, responsables de l'affaiblissement du caractère chez leurs maris ou leurs garçons, — ce qui est une évidente injustice, nombre d'épouses, de sœurs, de mères ayant rempli parfaitement leur rôle, et bien des causes d'autre origine étant intervenues. Mais n'est-il pas exact que trop de femmes avaient déserté leur mission, leur mission de formation personnelle, leur mission d'élévation familiale ? On eut la génération de la facilité au lieu de la génération de l'élan. On eut, dans le monde des jeunes filles, la génération à la Marie-Claire : au lieu de se passionner pour les grandes tâches et d'avoir la soif de servir, un grand nombre ne songeaient qu'à leur ligne, à leurs cils, à leurs ongles des mains ou des doigts de pied. Aucune lecture forte ; le dernier roman à la mode. Trop de cinéma. Trop d'auto. Se distraire, s'amuser, attendre le mariage en baguenaudant, sans action saine sur la vie ambiante, ne se rendant même pas compte des nuages qui s'amoncelaient, des problèmes suraigus qui se posaient.

De magnifiques exceptions par places, auxquelles il faut rendre hommage, et dont il faut désormais de toute urgence faire la règle.

L'avenir de l'homme est dans l'enfant, et l'avenir de l'enfant est dans la tête, le cœur et les bras de la femme ; dans la hauteur de ses vues, l'épanouissement de ses horizons, l'énergie de son vouloir et de son ardeur au sacrifice, dans la profondeur de sa « spiritualité », dans une compétence insigne pour les missions qui, de droit, lui reviennent et sont les plus sacrées, missions qui se résument toutes en ceci : élever l'homme, élever les hommes, — ceux qui naissent de sa chair, ceux qui naissent de son exemple et de sa vertu.

Ce serait une erreur de n'attribuer à nos filles de France qu'un rôle — si beau soit-il — sur le terrain familial, même en donnant au mot « familial » sa plus large acception, c'est-à-dire en y englobant l'apostolat de la société environnante, paroisse ou cité. Nous croyons qu'à une heure où les problèmes ouvriers sont d'une gravité extrême, nos jeunes

filles doivent se familiariser avec ce qu'on est convenu d'appeler *la question sociale*. Un exemple éclairera notre pensée ; il sert de thème à un des meilleurs récits de Katherine Mansfield.

Une famille a organisé une grande réception de plein air : temps exquis, hôtes triés, plaisirs du meilleur crû. Le garçon pâtissier apporte les choux à la crême ; il raconte qu'un homme vient d'être écrasé par un tracteur, un pauvre ouvrier habitant sur la route au bout de l'avenue. Il laisse femme et enfants. Laure, la jeune fille de la maison qui donne la fête, est toute émue de l'accident et propose à sa mère de décommander la partie de plaisir :

— « Mais tu n'y songes pas », répond sa mère, « ce serait absurde ! »

— « Est-il possible de s'amuser quand, à notre porte, un homme vient de mourir ? »

— « Oh ! Ce n'est pas à notre porte... Il y a la route entre la porte et notre jardin, une route très large ! Voyons, mon enfant, il faut avoir du bon sens ! »

Qui, de la fille ou de la mère, raisonne bien ? Il devrait être impossible à toutes nos jeunes filles de la classe aisée de songer à la misère des moins privilégiés, surtout par ces temps douloureux, sans désirer réduire au minimum leurs aises. C'est négatif mais important. Le second mouvement devra être : « comment porter secours ? » Et non pas seulement glisser une obole en passant (1), mais abolir une situation qui engendre de telles détresses.

On le comprend, il ne s'agit pas là uniquement d'une question de cœur ; de graves doctrines sont en cause, et c'est bien dommage que le zèle féminin trop souvent les ignore. L'apostolat, en notre temps, réclame certes beaucoup d'amour ; il réclame aussi beaucoup d'intelligence. Aider ceux qui souffrent des inégalités de la vie est toujours diffi-

---

(1) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « Si j'avais été riche, il m'aurait été impossible de voir un pauvre ayant faim, sans lui donner aussitôt de mes biens ». Et que l'on songe à la petite bergère de Domrémy telle que la décrit Péguy au début de son *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, qui donne aux plus affamés tout son pain. — Voilà le sentiment instinctif de la vraie fille de France.

cile ; le faire quand les épidermes sont à vif représente une tâche réclamant avec un doigté délicat une compétence hors ligne.

Beaucoup de jeunes filles actuellement se vouent au ministère dit « social » : infirmières, assistantes, etc... Qu'elles sachent bien que plus leur éclairement doctrinal relativement aux problèmes populaires sera sérieux, plus leur action sera féconde. Pour celles même dont les vocations d'apostolat ne sont pas formellement « sociales », une compétence sociale s'impose si elles veulent comprendre quelque chose au socialisme, au libéralisme, aux questions du salaire, de l'usine, de la femme au foyer, du coût de la vie, de la charte du travail, du régime corporatif, et si elles veulent contribuer à édifier dans l'avenir une situation vivable aux masses laborieuses apparemment apaisées mais restées frémissantes.

Dirons-nous toute notre pensée ? Outre les apostolats religieux, familiaux, sociaux, nos jeunes filles de France ne pourraient-elles s'employer encore à promouvoir, la guerre terminée — et dès maintenant, pourquoi pas ? — l'essor de *la charité internationale ?*

Toute petite, la fille de Louis XV, Madame Louise de France, voyant le pays en proie aux luttes incessantes avec les autres peuples, se désolait, par pitié pour les victimes du fléau : « Papa roi veut donc que nous ne dormions plus ! »

Qui, mieux que les femmes, peut davantage sentir l'horreur sans nom de cette manie qu'ont les humains de périodiquement s'entre-détruire ? *Bella, matribus detestata ;* « la guerre, disait le poète païen, détestée des mères », — et des sœurs et des fiancées ! Ne pourraient-elles à l'avenir davantage s'entremettre pour retenir tant d'effusions de sang, inventées, paraît-il, pour rendre les humains plus heureux ? Sans doute, il appartient aux hommes, dans certains cas, d'avoir à se battre. Ce n'est pas ici le point ; et les femmes seraient veules si, lors d'une guerre juste, elles s'opposaient aux heurts des hommes. Mais durant la paix ne devraient-elles pas, soucieuses davantage de la marche du monde et ne se contentant plus d'un christianisme à horizons réduits, s'em-

ployer, par d'irrésistibles et compétents mouvements d'opinion, à encourager, inspirer, promouvoir les institutions utiles à paralyser ou limiter les égorgements ? Sous le prétexte que revient aux hommes la conduite des peuples, ce qui n'est vrai qu'en partie et bien compris, ne pourraient-elles s'employer à combattre les catastrophes dont elles sont les premières à souffrir et qu'elles subissent en pleurant ?

N'ont-elles pas leurs journaux, leurs moyens de propagande et de pression sur les pouvoirs publics, leurs âmes ? On ne supprimera jamais, hélas ! les causes de conflits et de conflits violents entre les peuples ; il faudrait supprimer le péché originel. Mais la partie féminine du monde, surtout celle qui a le sens du Christ, c'est-à-dire de l'Aimez-vous les uns les autres, n'a-t-elle pas mieux à faire qu'à subir et à pleurer ?

On a créé, ici et là, des Ligues de bonté. Beaucoup en ont ri, comme ils ont ri des organismes officiels qu'une civilisation plus humaine souhaitait d'instaurer pour accréditer la marche pacifique des peuples ; c'est facile de rire ou de se moquer. En présence des maux terribles que révèlent les événements présents, n'y a-t-il pas mieux à faire ? Souvent les femmes ne s'attaquent qu'à des problèmes de second ordre. On les voudrait voir ici aider l'Eglise, — et tout ce qu'il y a de sain à travers le monde — dans une opposition raisonnée, patiente, inlassable, informée, judicieuse (1), aux misères innombrables qu'engendrent les guerres.

« Détester » ne suffit pas ; il faut souhaiter de « ruiner » — dans la mesure la plus large possible — le plus grand fléau de l'humanité. Il serait désolant que des doctrines, par ailleurs fausses sur bien des points, se déclarassent seules adversaires des boucheries qui, périodiquement, déshonorent l'humanité.

---

(1) Connaître les textes des papes, Benoît XV, par exemple, Pie XI, Pie XII, sur la guerre, les conditions des justes paix, la nécessité d'un désarmement progressif et parallèle. Savoir ce que dit la morale sur la colonisation, l'indépendance légitime des peuples, le problème des annexions, des minorités, etc... Tous ces points de doctrine internationale sont du plus haut intérêt et ne doivent pas être ignorés de quiconque désire voir le Christianisme — seul moyen de paix et de salut — pénétrer les institutions.

Les chrétiennes qui croient au Corps mystique du Christ, qui participent — et parfois si souvent ! — à la « commune union » eucharistique, se doivent de ne pas « accepter », de réagir, de tout leur élan charitable et de toute leur foi, dans le sens du *Pax hominibus*. Il s'agit de former des générations où les hommes seront plus forts que jamais ! Il s'agit d'élever des générations qui emploient leur force à tout ce qui fait vivre, et que de tâches en perspective ! plutôt qu'à ce qui tue, anéantit et désole.



Nos filles de France ? Me permettrai-je de leur suggérer un symbole de ce que devrait être, en tout domaine, leur action ?

Il est raconté dans l'histoire, ou du moins dans la légende de sainte Geneviève, qu'allant un jour en procession à une basilique en voie de construction à Saint-Denis, plusieurs fois le vent éteignit la flamme du cierge de ses compagnes autour d'elle. Il suffisait à Geneviève de prendre en mains les cierges ; la flamme, d'elle-même, se rallumait. Et c'est pourquoi certains imagiers représentent la bonne fille avec un cierge qu'un diable armé d'un soufflet cherche à éteindre et qu'un ange infatigablement rallume.

Quel beau ministère ! Prendre en mains toutes les lumières éteintes et par la vertu de son action intérieure remettre les flammes en état de briller !

Le vent est rude, la cire manque pour fournir à chacun de quoi s'éclairer, et là où des lumignons souvent modestes éclairent la route, des souffles délétères font vaciller la flamme ou l'ont tuée.

Il nous faut des « Geneviève » en grand nombre, et qui n'oublient pas d'être saintes comme leur patronne, sinon le miracle ne s'opérera pas.

Raoul Plus, s. j.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT DU POINT DE VUE PÉDAGOGIQUE [1]

Avant d'examiner les aspects pédagogiques de la réforme de l'enseignement il ne sera pas inutile de nous demander si cette réforme est achevée et si elle a chance d'être définitive. Or, il ne semble pas.

Depuis deux ans, plus d'une mesure prise au nom de la réforme, et non des moindres, a été abrogée ou modifiée avant même d'être appliquée. Tout récemment, M. Abel Bonnard a suspendu l'effet de plusieurs arrêtés et décrets qui devaient entrer en vigueur dès octobre 1942. Les difficultés du temps, la quasi-impossibilité de publier de nouveaux manuels suffisent à expliquer certains de ces alternoiements. D'autres traduisent simplement les inévitables divergences d'idées ou les nuances diverses de pensée des secrétaires d'Etat qui se succèdent à l'Instruction Publique.

On aurait tort, toutefois, de tirer prétexte de ces variations et de cette instabilité pour négliger l'étude de la réforme. Sans doute la nouvelle législation de l'enseignement promulguée au jour le jour au Journal Officiel n'a pas apporté des solutions en tous points harmonieuses et satisfaisantes. Elle est sujette à révision. Mais il n'en reste pas moins que depuis deux ans les secrétaires d'Etat à l'Instruction Publique et à la Jeunesse ou à l'Education Nationale ont abordé à peu près tous les grands problèmes qui se posent en France en matière d'éducation et d'enseignement.

---

(1) Rapport présenté au Congrès de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne (Lyon-Toulouse, juillet-août 1942).

Ces problèmes peuvent, semble-t-il, être groupés sous trois chefs principaux :

Un problème général qui devrait commander tous les autres : celui de l'éducation ou de la rééducation française.

Un problème qui semble purement technique, mais qui est au fond un problème social : celui de l'organisation de l'enseignement, car l'Université doit modifier sa structure pour que l'Ecole réponde aux vrais besoins des divers milieux qui constituent la communauté française.

Un problème en apparence particulier, mais en vérité national : celui de l'enseignement privé. Car faire place officielle à l'école privée, aux côtés de l'école publique, et définir les fonctions respectives des deux écoles, n'est-ce pas assurer une condition primordiale de l'unité française, couper court à bien des désunions entre français.

A ces problèmes, il faut des solutions. La situation tragique du pays, le simple bon sens les réclament. A nous donc, éducateurs chrétiens, à l'occasion de la réforme, de les chercher, de les mettre au point, de les élargir. N'est-ce pas le grand service qu'attendent de nous le pays et les familles, comme l'Eglise ?

C'est dans cet esprit constructif, en vue des tâches éducatives qui nous sollicitent si nous voulons former, en fonction des vrais besoins du pays, les générations qui doivent refaire la France, que je tâcherai de dégager les *orientations pédagogiques* de la réforme, quitte, dans une deuxième partie, à préciser pour l'utilité du moment, quelles sont les mesures applicables à la rentrée de 1942 en fait de *programmes*, d'*horaires*, d'*examens*.

*

Aspects pédagogiques de la réforme : Le problème de l'éducation française.

A vrai dire ce n'est pas la réforme mais la débâcle qui ont imposé à l'attention des autorités officielles comme à l'opinion le problème de l'éducation française. Les événements de 1939 et de 1940 ont fait apparaître au grand jour les déficits de l'éducation chez beaucoup de Français : insuffisance de la formation patriotique, civique, sociale ; déficience de la formation du caractère et du dévouement. Elle a dévoilé en même temps certaines

tares que l'on ne pensait ni si généralisées ni si profondes : égoïsme, alcoolisme, appauvrissement du sens familial.

S'il en était besoin, l'actuel après-guerre confirmerait ces constatations avec ses « swings et ses zazous », la rapacité dans le domaine alimentaire de ses ruraux et de sa bourgeoisie nantie, avec les volte-face et les compromissions intellectuelles de ses réalistes, avec sa vague d'arrivisme et de copiage que nous constatons dans les examens, dans les concours, dans la course aux places.

De cet état de choses, l'Ecole a été rendue responsable, avec excès peut-être, car ne reflète-t-elle pas les mœurs ambiantes ? Il reste qu'elle doit être le premier facteur du relèvement. La cause est entendue. Il faut travailler à la rééducation française. Ce fut le premier objectif de la réforme. On ne l'a peut-être pas assez remarqué.

On sait les mesures qui ont été prises dès juin 1940 pour rendre aux petits Français le sens de la patrie et de la famille, pour restaurer en eux le goût de l'effort et de la loyauté. Les manuels scolaires en usage dans l'enseignement primaire et dans l'enseignement primaire supérieur ont été soumis à révision, les programmes de morale modifiés, les saluts aux couleurs organisés ainsi qu'une participation officielle des écoliers à maintes cérémonies nationales et à des campagnes plus éducatives comme celle de la Fête des Mères.

On a souri de la naïveté de certaines de ces manifestations spectaculaires, on a protesté contre leur multiplication, gênantes pour la vie scolaire ou contre l'embrigadement où elles semblaient réduire maîtres et élèves. De fait, certaines de ces initiatives n'ont pas porté tous leurs fruits parce qu'elles ne furent pas assez spontanées. Elles ne semblent pas avoir eu grande influence sur les examens de 42. Mais il reste, quelle que soit la médiocrité des résultats apparents, qu'un climat nouveau a été créé dans l'ensemble des écoles françaises. Nous aurions grand tort d'en faire fi. Sous le prétexte que dans nos établissements nous avons toujours cultivé l'amour de la patrie, le sens familial et élevé les enfants dans le culte de l'honneur et de la loyauté, il serait regrettable que ces moyens extérieurs soient par nous négligés. Leur forme institutionnelle aide les jeunes à prendre conscience de la répercussion que doit avoir, dans tout le pays, leur propre

attitude. Elle donne un sens élargi, vraiment national, à leurs petits efforts quotidiens.

Ces mesures éducatives partielles, assez extrinsèques, ne sont pas seules à devoir créer un nouveau climat à l'Ecole. La réforme de l'enseignement par la simple application de ses nouveaux programme, par le jeu des méthodes qu'elle préconise, par la répercussion, sur l'état d'esprit des élèves et des maîtres, des innovations qu'elle veut introduire dans tous les ordres de l'enseignement tend à mettre en œuvre une pédagogie nouvelle qui doit, espère-t-on, rénover toute l'éducation française.

Désormais, c'est en effet tout l'enseignement qui est orienté vers cette tâche éducative. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la définition que les nouveaux programmes du 16 août 1941 donnent de l'objet de l'enseignement primaire, et de parcourir les Instructions Officielles qui définisssent l'esprit de cet enseignement ou précisent aux éducateurs leur rôle :

« L'enseignement donné dans les écoles primaires publiques se rapporte à un triple objet : « *éducation* morale, civique et patriotique, *éducation* intellectuelle, activités d'*éducation* générale à base d'*éducation* physique » (Article 17 de l'arrêté du 16 août 1941).

L'objectif assigné à chacun des deux cycles de l'enseignement primaire précise ce caractère éducatif : le but des études du premier cycle de l'enseignement primaire sera non plus de donner aux enfants un enseignement encyclopédique, mais de leur faire acquérir les bases nécessaires pour des études ultérieures. Aussi cet enseignement est-il qualifié d'enseignement primaire *préparatoire*. Il devra former l'esprit et développer les aptitudes à partir de connaissances limitées mais solidement acquises. Quant aux études du deuxième cycle de l'enseignement primaire, elles devront *préparer à la vie* les enfants qui quitteront l'école à l'âge de 14 ans. Aussi, prévoit-on, dans ce cycle, une diversification des programmes pour les jeunes gens et les jeunes filles, dans les écoles urbaines et les écoles rurales.

Sans doute les programmes officiels publiés jusqu'à ce jour ne répondent-ils que très insuffisamment à l'idéal visé. L'enseignement primaire du premier cycle est encore trop chargé de matières accessoires. Il gagnerait à être davantage centré sur l'acquisition des notions essentielles : vocabulaire, analyse, calcul ; celui du deuxième cycle est très insuffisamment différencié ;

il reste trop encyclopédique, trop abstrait pour développer chez les enfants le sens de leur vocation personnelle et sociale. Mais si les moyens techniques sont encore inadéquats, l'orientation est donnée. Elle demeurera.

Si l'on parcourt les nouvelles Instructions Officielles, on mesurera mieux tout le chemin parcouru depuis deux ans dans le domaine pédagogique.

Ces Instructions rompent délibérément avec celles de 1938. On peut même dire qu'elles en prennent, sur plus d'un point, le contre-pied. On n'y parle plus d'utilisation des loisirs, mais d'y développer le sens de l'effort, on ne demande plus aux maîtres de favoriser de libres activités spontanées en classe, mais de veiller à la perfection d'un travail fini. Ce n'est pas à dire que l'on néglige de faire appel à l'activité des enfants. Bien au contraire, on demande que soit développée leur initiative et que le maximum de responsabilités à leur portée leur soit confié. Mais on tient à ce que l'enfant ne soit pas laissé à son caprice, sans règles ni principes.

« L'Ecole doit développer le sens de l'effort et le goût de l'initiative personelle, dont l'affaiblissement serait fatal à la nation. Il n'y a là nulle antinomie. Il peut y avoir danger, sous prétexte de pédagogie libérale, à prétendre qu'on forme la volonté en laissant l'enfant déployer spontanément son activité naturelle. Cette activité risque alors de s'exercer dans les sens les plus divers, selon le désir et le plaisir du moment, de se disperser dans l'anarchie des tendances et l'incoordination des sollicitations subies. »

Ce que l'on veut, au contraire, c'est former l'enfant à la vie en lui découvrant le vrai sens de la vie. Tout devra y concourir dans la vie scolaire : les classes de français et d'histoire, comme celle de morale ; le travail quotidien imposé à l'enfant comme l'action personnelle du maître. Aussi les instructions voudraient-elles que chaque discipline scolaire contribuât à inculquer le sens de l'effort, le goût du travail fini, le souci d'acquérir des connaissances précises et demandent-elles aux maîtres de susciter, avec l'attrait pour les beaux textes et l'enthousiasme pour les nobles exemples, le dévouement à la patrie, l'amour de la famille, un sincère élan vers l'idéal.

En développant ces directives générales, tout au long des commentaires plus techniques des programmes, les Instructions relèvent au passage plus d'une idée fausse. Elles insistent pour

que l'on fasse jouer à la mémoire tout son rôle : les dates essentielles devront êtres sues et de beaux textes parfaitement possédés. Elles mettent en garde contre la tendance qui faisait négliger les œuvres classiques au profit d'auteurs contemporains moins formateurs. Elles rappellent que l'on « développe mal le sens de l'effort en érigeant en principe constant ce qu'on a appelé l'éducation attrayante, car la vie n'est ni un jeu ni un sport continuel, il faut que l'Ecole restaure ce sens de l'effort qui est la vertu du caractère. On a raison de dire que l'enfant doit travailler dans la joie, mais la joie doit être le résultat et la récompense de l'effort ».

On le voit, ces Instructions mettent en question les présupposés philosophiques qui sont à la base des doctrines prônées par certains théoriciens de l'Ecole nouvelle. Faut-il pour cela dédaigner et condamner les techniques de l'école nouvelle ? Grave question qui mériterait une étude approfondie et que pose indirectement la réforme.

Pour nous, éducateurs chrétiens, la question, du moins sur le plan doctrinal, est tranchée. Sa Sainteté Pie XI, dans l'encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse nous a tracé des directives qui s'avèrent singulièrement sages et opportunes :

« Sont ordinairement faux, ces systèmes modernes, aux noms divers, qui en appellent à une prétendue autonomie et à la liberté sans limite de l'enfant, qui réduisent ou même suppriment l'autorité et l'œuvre de l'éducateur, en attribuant à l'enfant un droit premier et exclusif d'initiative, une activité indépendante de toute loi supérieure, naturelle ou divine, dans le travail de sa propre formation.

« Si par l'emploi de quelques-uns de ces termes on voulait exprimer, d'une façon impropre d'ailleurs, la nécessité chez l'enfant d'une coopération active et graduellement toujours plus consciente, au travail de son éducation ; si l'on entendait par là ne vouloir écarter que l'arbitraire et la violence, dont se distingue du reste la juste correction, on serait dans la vérité ; mais on n'affirmerait rien de nouveau, rien que l'Eglise n'ait enseigné et pratiqué dans l'éducation chrétienne traditionnelle. »

A nous donc d'intégrer les techniques de l'éducation nouvelle en les animant d'esprit chrétien, en les faisant servir au développement de la personne humaine telle que le réclame une juste conception de l'homme. Nous ne ferons alors rien qui ne soit traditionnel dans l'éducation chrétienne, nous utiliserons les progrès techniques de la pédagogie pour aider nos élèves à colla-

borer activement, d'une façon « graduelle et toujours plus consciente », au travail de leur éducation.

Mais il faut avoir le courage de le constater, la nécessité même où nous nous trouvons de reprendre à la base l'éducation française nous oblige à rechercher avec plus d'attention que jamais les méthodes d'éducation les mieux appropriées et partant les plus efficaces. N'est-il pas triste, par exemple, de constater le peu qui a été fait en France pour l'éducation de l'enfant de 2 à 6 ans, souvent si négligée dans les familles actuelles. Lorsqu'il nous est présenté à 6-7 ans dans les classes élémentaires, l'enfant n'est-il pas le plus souvent mal formé ou déformé ? Pour le plus grand bien de nos élèves, ne nous faudrait-il pas sans retard étudier de près les Jardins d'Enfants et en utiliser les techniques.

Pour l'enfant de 6-7 à 11 ans, que d'études seraient à faire ! Les nouveaux programmes redressent des erreurs, mais ils ne nous indiquent guère de techniques appropriées à l'enfant de cet âge. Or c'est un fait : l'enfant bien élevé et bien commencé à la maison, l'enfant sortant d'un bon Jardin d'Enfants, perd royalement son temps dans nos classes élémentaires, pendant une année au moins.

Quant aux adolescents, la réforme nous propose, pour aider à leur éducation, trois innovations qui doivent modifier le climat éducatif des lycées et collèges : le maître principal, le professeur d'éducation générale, la classe d'action morale.

Le *professeur principal*, que l'on souhaite le professeur de Lettres, reçoit pour mission d'assurer la liaison entre professeurs d'une même classe, de se tenir au courant des résultats scolaires de ses élèves dans toutes les disciplines, d'entretenir des relations suivies avec les parents, avec le professeur d'éducation générale et avec le médecin de l'établissement. On lui donne ainsi le moyen de connaître les enfants à l'école et hors de l'école afin qu'il puisse remplir à leur égard le rôle d'un véritable et complet éducateur.

Le *professeur d'éducation générale*, un licencié si possible, s'occupera spécialement des activités extra-scolaires. Il prendra contact avec les moniteurs d'éducation physique dont il sera capable d'orienter les leçons, il aidera à l'organisation des jeux, des sports, des sorties, du plein air, comme à la constitution d'équipes de travail qu'il suscitera en vue d'initiatives les plus variées : découverte de la région, visite d'usines et de musées, réalisation artistique et dramatique, etc... En bref, il devra être

l'animateur et l'organisateur de toutes les activités qui font appel à la collaboration des élèves. Il s'inspirera pour cela des techniques élaborées par le Commissariat général à l'Education Générale et aux Sports et devra obligatoirement avoir participé aux stages organisés par le Commissariat.

La *classe d'action morale* doit donner au professeur principal l'occasion de prendre contact avec ses élèves, au cours d'entretiens familiers sur un de leurs problèmes de vie, à moins qu'il ne préfère les inviter à tirer d'eux-mêmes les conclusions d'ordre moral qui découlent d'un des enseignements scolaires qu'ils viennent de recevoir. L'idéal d'une classe d'action morale, c'est de parvenir à créer entre élèves, en présence du maître, l'atmosphère d'une réunion jéciste.

Que penser de ces innovations ? Elles sont, certes, excellentes en elles-mêmes. Il semble cependant qu'elles n'ont donné cette année que de médiocres résultats.

Tout d'abord, parce que peu de professeurs avaient reçu la formation nécessaire pour que ces nouvelles institutions puissent porter leurs fruits. Peut-être également parce que ses remèdes ont apparu extrinsèques à la vie scolaire elle-même, car ils ont été ajoutés du dehors, et comme en surcharge, aux classes et aux programmes, peut-être encore parce qu'il n'a pas été fait appel à l'initiative personnelle des Jeunes, si bien que la classe d'action morale, par exemple, a trop souvent laissé les élèves passifs devant une classe de plus.

En outre, et c'est peut-être la raison de fond, l'institution de ces nouvelles activités a été l'occasion de conflits. Ici encore, les problèmes ont été posés, les solutions n'ont pas encore été pleinement découvertes.

Premier conflit : Le professeur principal et le professeur d'éducation générale se sont vus tous deux confier l'éducation totale des enfants. Nous connaissons cette difficulté : rivalité d'influence entre le professeur et le surveillant, entre celui qui est chargé de la classe et celui qui a barre sur les élèves tout le long du jour, en dehors des heures de classe. Dans les lycées et collèges, la solution qui est présentée comme celle de l'avenir, consiste à faire du professeur principal, et donc demain de l'agrégé, un maître d'éducation générale. Dans ce but, le Commissariat à l'Education Générale et aux Sports multiplie les stages ouverts à tous les professeurs.

Deuxième conflit : Il est sans doute excellent de vouloir donner aux enfants une éducation complète. Mais la question se pose de savoir à qui il revient de la leur donner et si elle le sera par l'école seule ?

Autrefois, pour éviter tout conflit avec les familles et l'Eglise, l'Etat prétendait ne donner que l'instruction. Il se proclame aujourd'hui éducateur. On voit le problème que pose cette situation nouvelle.

Si l'école veut demeurer « le prolongement de la famille », comme l'a déclaré le Maréchal, il faudra, ou bien que les éducateurs soient choisis par les parents et collaborent pleinement avec eux, pour donner une éducation complète. Et du coup l'enseignement privé, reconnu officiellement par l'Etat, s'impose. Ou bien c'est l'enseignement public lui-même qui devra devenir, selon le choix des familles, un enseignement confessionnel ou non confessionnel.

Que les exigences pédagogiques de la réforme conduisent, pour être efficaces, à poser en ces termes le problème de l'école, nous ne pouvons nous en plaindre. N'est-ce pas retrouver, par une nécessité pour ainsi dire expérimentale, la doctrine de l'encyclique sur l'éducation :

« En vertu d'une nécessité logique et morale, l'école doit non seulement ne pas se mettre en contradiction, mais s'harmoniser positivement avec les deux autres milieux (la famille, l'église), dans l'unité morale la plus parfaite possible, de façon à constituer avec la famille et l'église un seul sanctuaire consacré à l'éducation chrétienne. Faute de quoi elle manquera sa fin pour se transformer, au contraire, en œuvre de destruction... »

...« De là, il ressort nécessairement que l'école dite neutre ou laïque, d'où est exclue la religion, est contraire aux premiers principes de l'éducation. Une école de ce genre est d'ailleurs pratiquement irréalisable. »

Troisième conflit : Alors même que les éducateurs auraient été choisis par la famille et en supposant un régime scolaire parfait, une maison d'éducation idéale, reste à savoir si, à l'école, le maître doit par lui-même et lui seul, donner aux enfants toute l'éducation. Si l'on répondait affirmativement, la famille serait pratiquement exclue, ainsi que les mouvements de jeunesse.

De fait, dans les lycées et collèges où a fonctionné le nouveau régime, parents et membres des mouvements de jeunesse se sont plaints de voir accaparer par l'école des activités qui jusque

là leur étaient réservées : travaux d'équipes, organisation des loisirs, sorties scoutes, feux de camps ou veillées même, activités organisées entre camarades, cercles d'études, etc. La réforme de l'enseignement nous oblige donc à poser en lui-même le problème des activités que l'on doit laisser aux jeunes le soin d'organiser entre eux, par eux, pour eux, encore que sous le contrôle discret des familles et des maîtres ; bref elle pose le problème des mouvements de jeunesse.

Or il semble bien que le mouvement de jeunesse s'impose, non pas seulement comme moyen de rechristianisation ou de meilleure christianisation du milieu scolaire et des relations entre camarades, mais bien, tout d'abord, au nom d'une nécessité naturelle.

Les jeunes doivent collaborer à leur éducation. Ils doivent donc avoir des activités propres et prendre des initiatives qui leur donnent progressivement conscience de leurs responsabilités. Tous les vrais éducateurs l'ont compris. A des titres et sous des noms divers, ils ont réservé aux élèves un domaine propre dans le collège. A l'heure actuelle, on serait souvent porté à ne laisser aux enfants que celui des loisirs, de l'extra-scolaire. Ce serait insuffisant et dangereux, car déformant. C'est dans le domaine beaucoup plus vaste et habituel de la camaraderie, dans celui plus directement intellectuel des études, qu'il faut faire appel aux responsabilités et aux initiatives des jeunes. Mais sous prétexte de leur donner des initiatives, on ne peut les laisser à l'anarchie. Il faut donc accepter que le mouvement de jeunesse, sous une forme ou sous une autre, les groupe et provoque leur organisation, tout en l'orientant et en la contrôlant. En d'autres termes, ne pourrait-on dire qu'à l'éducation de l'enfant concourent trois facteurs : la famille, les maîtres, l'enfant lui-même et ses camarades ? Reste à définir leur champ d'activité et à mesurer leur amplitude selon l'âge des enfants et leur degré de maturité. C'est le problème de l'heure. Il se pose, dans l'enseignement privé, comme dans l'enseignement public.

Le problème de l'organisation de l'enseignement.

Ce problème n'est pas qu'un problème technique : celui des liaisons verticales à établir entre classes et établissements, celui des passerelles horizontales entre sections. C'est un problème social. Les différentes branches d'enseignement, et donc les di-

verses catégories d'écoles doivent être adaptées aux besoins permanents du pays, c'est-à-dire à ses divers milieux sociaux.

Une solution simpliste de ce problème a été proposée : celle de l'école unique. Tous les enfants prenant le même départ sur les mêmes bancs, avec les mêmes programmes et les mêmes maîtres, puis se différenciant par sélection, compte tenu des besoins du pays.

En fait, cette école unique multiplierait les examens, et donc les recalés inadaptés à la vie ; elle conduirait à un embouteillage des professions considérées comme plus honorifiques ou mieux argentées ; très vite on se rendrait compte qu'elle tend à tarir la culture de l'ensemble d'un pays en méconnaissant les droits de la personne à se cultiver ; car, pour enrayer le fatal embouteillage des professions administratives et intellectuelles, elle finit toujours par établir de sévères « numerus clausus ».

Autre doit être le remède. Il consiste à adapter l'école aux différents milieux, ce qui permet aux enfants d'acquérir la plus grande culture possible tout en restant dans leur cadre naturel de vie. En France notamment, il y aurait dans cette voie tout un enseignement rural à développer : enseignement primaire rural, enseignement secondaire rural à base de latin et, bien entendu, développement de l'enseignement post-scolaire rural et ménager ainsi que les Ecoles Pratiques ou Supérieures d'Agriculture.

Qu'a-t-il été fait dans ce sens ?

Nous l'avons déjà signalé, le deuxième cycle de l'enseignement primaire s'est, à juste titre, proposé pour objectif la préparation de l'enfant à la vie. Ses programmes marquent un premier effort pour donner aux enfants une formation adaptée au milieu social qui doit les recevoir. Dans le même sens on peut signaler l'allégement des programmes scientifiques de l'enseignement secondaire pour les jeunes filles, les épreuves spéciales de musiques créées pour elles au baccalauréat et l'enseignement familial ménager devenu obligatoire dans toutes les écoles et à tous les degrés d'enseignement. Mais il nous faut surtout insister sur les répercussions que ne manquera pas d'avoir la nouvelle répartition administrative de l'enseignement secondaire entre lycées et collèges.

Dans les lycées, seul sera désormais donné un enseignement classique à base de latin. Les collèges pourront, au contraire, selon les nécessités régionales ou les commodités locales, distri-

buer l'enseignement classique, l'enseignement moderne, l'enseignement technique et l'enseignement agricole. Il faut se féliciter de cette souplesse, d'autant que l'enseignement technique a refusé de s'aligner sur l'enseignement moderne. Tout en bénéficiant de l'ambiance secondaire des collèges, il ne recevra, comme par le passé, que des enfants plus âgés, ayant obtenu à 14 ans le Certificat d'Etudes, et il conservera, en fin de premier cycle, une quatrième année d'enseignement technique qui perfectionnera la formation professionnelle de ses élèves et leur donnera droit à la deuxième partie du Brevet Commercial qui vient d'être créé.

Ne serait-il pas à souhaiter que, profitant de leur liberté, nos établissements masculins et féminins soient plus que jamais attentifs aux vrais besoins du pays, très spécialement à ceux plus immédiats de la région, de la ville, du canton où ils sont établis. On éviterait ainsi l'indifférenciation croissante de maisons et de congrégations qui les expose au double emploi et à d'inévitables, encore que très fraternelles concurrences, et risque d'empêcher notre enseignement chrétien de répondre aux vrais besoins des enfants et des familles, notamment dans les pays ruraux et artisanaux.

Sur le plan plus immédiatement pédagogique cette tendance de l'enseignement à s'adapter aux besoins des divers milieux sociaux incline les éducateurs à placer assez tôt les jeunes devant leur mission sociale.

En liaison avec les parents, une orientation professionnelle intelligente, progressive et dûment contrôlée ne devrait-elle pas donner, à partir de la classe de troisième, à tous nos élèves, la vraie possibilité de découvrir leur meilleure utilisation dans la vie.

Je m'excuse de ces considérations trop générales et longues. Elles ne tracent que des orientations. Celles-là mêmes où nous incline la réforme ou plutôt celles-là mêmes que nous imposent les exigences de notre temps qui commandent une réforme. A nous donc d'en saisir la nécessité et d'en contrôler la justesse, puis de marcher de l'avant sans attendre que tous les détails techniques d'exécution nous soient fournis par la législation ni qu'ils soient définitivement au point. Le seront-ils jamais ?

Nous devons cependant tenir compte de la législation scolaire du moment. Il nous reste à voir quelles ressources elle nous offre en 1942.

*

Programmes, horaires et examens applicables en 1942.

En octobre 1942, le nouveau régime des collèges entrera en application. De ce fait, l'enseignement primaire supérieur étant supprimé, ses programmes doivent faire place à ceux de l'enseignement moderne. Comme l'année préparatoire de l'E. P. S. avait déjà été transformée en classe de 6e moderne, en octobre 1941, les élèves qui devaient entrer en 1re année d'enseignement primaire supérieur passeront de plain-pied en 5e moderne. Quant aux élèves de 2e et 3e année E. P. S., ils continueront à préparer le Brevet Elémentaire, selon les horaires transitoires fixés par l'arrêté du 18 août 1941, et l'art. 2 de l'arrêté du 23 décembre 1941. Les élèves déjà engagés dans la préparation du Brevet Supérieur pourront se présenter à cet examen jusqu'en 1945.

La réforme de M. J. Carcopino, excluant des lycées tout autre enseignement que l'enseignement classique entrera également en vigueur en octobre 1942. Mais comme en vertu des dispositions prises par ses prédécesseurs la suppression des classes de 5e B et de 6e B était déjà effective dans les lycées en 1941-1942, l'ancienne 4e B, sans latin, disparaîtra en octobre 1942. Elle sera remplacée par la nouvelle section B, avec latin, puisque c'est en 4e que l'enseignement classique se divise en 2 branches : le latin-grec et le latin-langues.

Toutefois, ces élèves qui inaugurent en 1942 la nouvelle section B des lycées n'en verront pas les nouveaux programmes. Ils continueront à suivre ceux de 1937-1938.

Les nouveaux programmes, en effet, tels qu'ils ont été définis par l'arrêté du 23 décembre 1941 (et pour les langues vivantes par l'arrêté du 13 avril 1942) entreront en application en octobre 1942 dans les classes de 6e, 5e, seconde, 1re, philosophie, mathématiques ; le 1er octobre 1943, dans la classe de 4e ; le 1er octobre 1944, dans la classe de 3e. Il fallait en effet tenir compte, pour leur application, du double fait que les classes préparatoires des Ecoles Primaires Supérieures avaient déjà été transformées en classe de 6e moderne, et que M. Jean Zay a bouleversé les programmes du premier cycle, sans modifier ceux du deuxième cycle. Si bien qu'il n'existait pas pour les élèves entrant en seconde en octobre 1942 de programmes accordés aux études qu'ils venaient d'achever en troisième.

Toutefois, par mesure transitoire, et pour la seule année 1942-1943, u n arrêté du 1er juillet 1942 a décidé que le programme d'histoire de la classe de seconde serait le programme établi pour la classe de troisième par les nouveaux programmes du 23 décembre 1941. Les élèves de seconde étudieront donc cette année le XVIe et XVIIe siècles, période qu'ils n'avaient vue qu'assez superficiellement en classe de quatrième.

La quasi-impossibilité de publier de nouveaux livres scolaires, celle de mettre rapidement sur manuel la grande fresque des civilisations anciennes et modernes que M. Carcopino veut placer devant les yeux des humanistes a vraisemblablement exigé cette modification de dernière heure.

Le même arrêté du 1er juillet 1942 attribue pour la seule année 1942, aux élèves de 5e, un programme spécial d'histoire naturelle ; aux élèves de 1re, un programme spécial de physique et de chimie.

C'était en physique notamment, une nécessité. Les nouveaux programmes déplacent l'optique de première en seconde, sans ce programme spécial, les élèves de rhétorique n'auraient jamais vu cette importante matière. Par ailleurs, les nouveaux programmes reportent en mathématiques l'étude de l'électricité, les élèves de 1re auraient été exposés à le voir deux fois. La modification du programme d'histoire naturelle de 5e s'explique pour des raisons du même genre. On n'a pas voulu que les élèves rabachent les notions déjà étudiées en 6e.

Ajoutons enfin qu'à partir d'octobre 1942, la classe de philosophie comprendra deux séries : philosophie-lettres et philosophie-sciences. Nous voyons ainsi reparaître et appliquer un projet déjà ancien qui tenait à cœur aux partisans de l'école unique.

Le plan d'école unique prévoyait que les sections philosophie-lettres et mathématiques élémentaires seraient réservées aux élèves spécialement doués en lettres ou en mathématiques pour briguer les Grandes Ecoles, le professorat ou d'autres carrières assez spéciales. La section philosophie-sciences, au contraire, devait recevoir la grande masse des élèves, notamment ceux qui abordent le baccalauréat après avoir fait des études modernes ou primaires supérieures.

Que nous apportent, sur le plan pédagogique, ces nouvelles dispositions en matière de programmes ? Je me garderai d'en

analyser et discuter le détail. Je chercherai plutôt quel effort pédagogique ils traduisent.

Ces nouveaux programmes semblent répondre à un effort d'*unification*, de *simplification* et d'*aération*.

Effort d'*unification* horizontale entre enseignements donnés dans une même classe, et d'unification verticale entre programmes d'une même matière tout au long des études secondaires.

C'est ainsi que les programmes d'histoire ancienne de 6e et de 5e s'adaptent bien aux programmes de lettres des sections classiques et même des sections modernes puisqu'il est demandé dans ces sections de faire des lectures de textes anciens traduits en français. On peut noter de même que le nouveau programme d'histoire de seconde sur les civilisations est de circonstance dans une classe d'humanités. La partie scientifique du programme a été remanié dans le souci d'accorder entre eux les programmes de mathématiques et de physique.

Cet effort d'unification est non moins notable de classe en classe. On a voulu rétablir la continuité qu'avait brisé la réforme de 1937 et réagir contre de néfastes dissociations entre les classes primaires des lycées et collèges et la classe de 6e, entre le 1er et le 2e cycle, entre les classes de philosophie et mathématiques et l'enseignement supérieur.

Les classes élémentaires des lycées et collèges ont été rétablies ainsi que le concours de recrutement de leur personnel certifié. Ces classes prépareront au Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires, mais leurs maîtres y emploieront des méthodes secondaires en vue de l'entrée en 6e.

Entre les deux cycles de l'enseignement secondaire classique et moderne la continuité est retrouvée du fait que les programmes d'histoire, de géographie, de mathématiques, de sciences physiques sont à nouveau répartis sur six années et ne devront plus être vus prématurément et hâtivement dans les quatre années du 1er cycle. La géométrie et les sciences physiques, par exemple, disparaissent du 1er cycle et — c'est le revers de la médaille — les élèves qui quitteront l'école après la 3e, n'auront pas dépassé en histoire l'étude du XVIIe siècle.

Une certaine souplesse, due au nouveau régime des collèges, permet d'obvier à ces inconvénients. Il est prévu que les élèves des sections modernes qui ne désirent pas pousser leurs études au delà du 1er cycle pourront remplacer, en classes de 3e et de

4e, l'étude de la deuxième langue vivante par celle de l'histoire, des mathématiques, des sciences physiques. Il a été également décidé, nous l'avons dit, que les élèves des sections techniques des collèges pourront parfaire à leur formation professionnelle dans une 4e année d'enseignement professionnel, après avoir achevé le premier cycle d'enseignement secondaire technique.

Chaque enseignement tend ainsi à être traité pour lui-même, selon les exigences propres de son développement. C'est l'amorce d'un grand progrès ; le début d'une solution de bon sens que l'on regrette seulement de ne pas voir appliquer avec plus de vigueur.

Il en est de même des liaisons entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. Elles sont désormais assurées par des classes de Lettres supérieures et de Mathématiques supérieures qui pourront être ouvertes dans les lycées.

A cet effort d'unification s'allie un effort de *simplification*. Il semble avoir pour but de rendre à l'enseignement secondaire sa solidité. C'est ainsi que les programmes encyclopédiques de sciences physiques et de mathématiques ont été réduits aux notions essentielles, notamment pour les jeunes filles, et que, dans les classes du 1er cycle, l'arithmétique redevient reine. C'est ainsi également que l'on insiste dans les programmes de langues, mortes ou vivantes, pour qu'un vocabulaire essentiel soit parfaitement possédé. En histoire, on demande d'assurer les bases chronologiques et géographiques qui fourniront le cadre solide où viendra s'inscrire le détail des faits. En français, on revient pour l'explication des textes à des auteurs et à des œuvres vraiment classiques et formateurs. On reporte sous la rubrique « Lectures suivies et dirigées » les longues listes d'auteurs et d'extraits de tous genres dont nous avaient encombré les programmes précédents.

Toutefois, à qui étudie les programmes dans le détail, à qui surtout doit les appliquer, les simplifications opérées apparaissent encore bien timides, d'autant qu'il serait illusoire de croire qu'elles laissent plus de temps pour un approfondissement des notions essentielles.

En fait, c'est au profit de l'*aération* qu'elles ont été imposées, beaucoup plus qu'à celui de la culture, encore qu'aération et culture devraient pouvoir aller de pair. Il est malheureusement à craindre qu'il n'en soit pas tout à fait ainsi.

Les horaires attribués à l'éducation générale sportive, l'appa-

rition de nouvelles disciplines, certainement formatrices et susceptibles d'ouvrir aux élèves des horizons plus vastes et de les développer plus harmonieusement, telles que le chant-choral, la musique et le dessin, l'enseignement familial ménager, l'action morale ont finalement conduit à réduire le nombre d'heures attribué aux disciplines classiques : français, latin, grec, ainsi qu'à l'arithmétique et aux mathématiques. Malgré quoi il a fallu considérablement restreindre cette année le nombre des heures attribuées à l'éducation générale et sportive (3 heures pour les garçons, 2 heures pour les jeunes filles) et remettre à plus tard le généreux projet de laisser aux élèves du 2e cycle toutes leurs après-midi pour vaquer au travail personnel.

Certes, on pourrait se réjouir sans réserve de l'introduction à l'école de ces nouvelles disciplines et de cette aération physique, artistique et intellectuelle, si les horaires scolaires étaient extensibles à souhait, si du moins les programmes étaient répartis sur un plus grand nombre d'années scolaires ou réduits à l'enseignement d'un nombre plus restreint de disciplines intellectuelles essentielles.

En l'état de notre enseignement, il faut d'autant plus regretter que ces réformes amenuisent toujours davantage le temps disponible pour approfondir les éléments de base de la culture que les élèves sont soumis au choc d'une cascade de plus en plus tourmentée d'examens.

La multiplication des examens est en effet fort dangereuse pour la culture, si la seule culture ne permet pas d'en franchir les barrages. Or, par la force des choses, quand un programme se disperse en une multitude de disciplines, ce sont des connaissances matérielles multiples que l'examinateur exige, c'est au bachotage qu'il condamne.

Nos élèves vont s'y jeter dès onze ans, car le Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires devra être passé à cet âge et il est désormais obligatoire pour être admis dans les classes de 6e des lycées et collèges et dans les cours complémentaires.

Une fois entrés dans la carrière par la porte de l'examen, les élèves devront prouver chaque année qu'ils y marchent d'un bon pas. A dater du 1er octobre 1942, pour être admis dans la classe supérieure, ils devront obtenir la moyenne 10. Si leur moyenne est comprise entre 8 et 10 ils pourront subir en octobre un examen de passage portant sur les matières pour lesquelles ils n'ont

pas obtenu la note 10. Quant aux élèves provenant d'autres établissements, ils devront subir un examen d'entrée et obtenir 10 de moyenne.

Au niveau de la 3e, ces épreuves de passage se transformeront en examen du Certificat d'Etudes Classiques ou Modernes. La possession de ce nouveau diplôme sera requise à partir du 1er octobre 1946 pour être admis dans le deuxième cycle des lycées et collèges. Les élèves de l'enseignement privé peuvent se présenter à cet examen qui confère les mêmes droits que le Brevet Elémentaire. Il a été passé pour la première fois en juin 1942.

Deux ans après, les élèves devront passer le cap des deux baccalauréats qui leur offriront en 1re partie 4 séries d'épreuves : A, B, C, moderne. Puis ceux qui désireront suivre des classes de spéciale ou des classes préparatoires aux Grandes Ecoles seront soumis à un nouvel examen portant sur les mathématiques et la physique, à moins qu'ils n'aient obtenu au baccalauréat la mention « très bien » ou « bien » ou qu'ils n'aient été présentés, avec décision favorable, par le Conseil de Classe de leur lycée. Quant à leurs camarades des classes de lettres et de mathématiques supérieures, c'est à l'entrée des Facultés, à partir d'octobre 1943 pour les lettres, qu'ils auront à subir un nouvel examen qui ne sera que le premier de la série d'examens de l'enseignement supérieur.

Dans quel but a-t-on ainsi multiplié les examens ? M. Jérôme Carcopino s'en est expliqué clairement dans une série d'instructions et de circulaires concernant l'enseignement secondaire en général ou les divers examens, notamment ceux du Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires et ceux qui donneront accès aux classes préparatoires aux Grandes Ecoles.

L'examen du Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires doit être considéré comme un examen de sélection. Bien qu'il ne soit passé qu'à 11 ans et avec une dispense d'âge ne pouvant excéder 6 mois, ce qui limite étrangement la possibilité de le présenter plusieurs fois, il deviendra pratiquement un véritable concours, car le nombre des élèves reçus sera proportionné au nombre des places disponibles dans les établissements publics du département.

Les conditions exigées pour le passage dans la classe supérieure ont le même but de sélection : faire redoubler, puis refou-

ler. Il en est de même du quasi-concours qui est institué pour l'entrée dans les classes préparatoires aux Grandes Ecoles.

C'est que, a déclaré M. Jérôme Carcopino, « la sélection que les examens et concours opèrent trop tard, et de façon imparfaite, dans une jeunesse qui n'a pas choisi ses voies, imite dangereusement les prodigalités de la nature. Nous n'avons pas d'hommes à gaspiller, ni de hasard à courir ».

Selon les intentions de M. Carcopino, le baccalauréat ne devrait plus être convoité que par les élèves qui peuvent raisonnablement espérer poursuivre des études supérieures dans les Facultés ou les Grandes Ecoles. Les autres candidats devraient être détournés de sa préparation et orientés, après quelques années passées dans les sections technique, agricole, ou moderne des collèges, vers un métier ou vers les écoles spécialisées, techniques, industrielles ou commerciales, qui ouvrent immédiatement accès aux professions. Cette dernière vue est certes juste, mais il nous sera permis de regretter que pour ne laisser approcher de la préparation aux Grandes Ecoles ou de l'enseignement supérieur que le petit nombre des très bien doués, on laisse de côté la masse de la nation en lui fermant l'enseignement secondaire des lycées et celui même des collèges qui, cependant, devient maintenant professionnel et technique, qui demain devrait pouvoir être agricole.

La sélection prématurée, l'examen tel que nous le pratiquons en France ne sont-ils pas des procédés d'éducation primitifs et barbares ? On ne le répétera jamais assez, seules une profonde différenciation d'enseignements à base d'éducation générale, une vraie responsabilité conférée aux chefs d'établissements, une collaboration assidue avec les familles peuvent permettre de déceler les vocations individuelles et de les développer au mieux pour le plus efficace service de la communauté nationale. Ce sont vérités premières dont l'école unique nous avait considérablement éloignés. Pour nous, éducateurs chrétiens, nous condamnerons-nous, comme certains ont la curieuse amabilité de nous en prêter le dessein, à recevoir les recalés aux examens de sélection de l'Etat, ou laisserons-nous ces enfants et leurs familles à leur triste sort de « hors classe » ? Nous avons mieux à faire qu'à nous enfermer dans ce dilemne. Restons et devenons toujours davantage nous-mêmes. Adaptons nos écoles aux vrais besoins du pays. Donnons-y une éducation solide, un enseignement sérieux, une forte

culture ; gardons-nous de prendre programmes et horaires officiels à la lettre pour mieux servir l'esprit et nous sommes assurés de ne désavantager aucun de nos élèves lorsqu'ils auront à passer les examens ultimes, baccalauréats et concours, comme de bien servir le pays et de répondre aux vœux profonds de son Université.

Pierre FAURE.

REGARDS SUR LE MONDE

EUROPE

ALLEMAGNE. — « Une grande stratégie se révèle tout particulièrement par la mise en œuvre massive et concentrée de ses moyens et de ses possibilités militaires pour atteindre des objectifs bien circonscrits, nets et limités ». Plus encore que celle de 1941, la campagne allemande de cette année répond à cette définition donnée par M. Goebbels dans l'hebdomadaire « *Das Reich* ». Tandis que toute la ligne germano-russe reste immobile de Mourmansk à Orel, malgré des attaques de diversion en différents points, l'offensive massive du maréchal von Bock au sud a réussi à enfoncer le front, laissant les forces allemandes déferler jusqu'à la chaîne du Caucase et monter à l'assaut de ses contreforts : après trois mois, la Wehrmacht a ainsi atteint dans l'extrême sud des objectifs économiques déjà importants. Plus préoccupée de consolider que d'exploiter son succès, elle porte maintenant son effort principal contre la digue que lui opposent les Russes devant Stalingrad. Il ne s'agit pas tant pour elle de détruire le gros des armées soviétiques que de leur enlever tout pouvoir offensif en les rejetant au delà de la Volga et en les coupant définitivement des pétroles de Bakou.

« Il est tout naturel, continue le Dr Goebbels, dans l'article précité, que nous concentrions à l'est toutes les forces dont nous pouvons disposer sans compromettre une autre position vitale. Pour cela il nous faut prendre notre parti de subir parfois ailleurs des blessures douloureuses, lesquelles toutefois se distinguent de celles que subissent nos adversaires par le fait qu'elles n'ont pas une importance décisive pour la guerre. »

Le ministre de la Propagande du Reich fait allusion aux raids anglais sur les villes allemandes. Après Cologne et Essen, Duisbourg, les cités industrielles de la Ruhr, Hambourg le 26 puis le 29 juillet, Sarrebrück le 30, certains points de la côte française le 31, Düsseldorf le 1[er] août, la Ruhr encore, Osnabrück le 9 août, Mayence et Coblence le 11 août, Mayence de nouveau le

12 août, Osnabrück pour la seconde fois le 17 août, Cassel le 22 août, ont été pris à partie par les bombardiers anglais.

« Il ne fait pas de doute, écrit le *Frankfürter Zeitung*, que les attaques ont été dirigées intentionnellement contre la population civile et qu'elles visent à lui nuire, à ébranler son moral, à la terrifier et à la plonger dans le désespoir et dans l'épouvante. A Mayence, par exemple, ce sont des églises qui sont atteintes, des quartiers d'habitations, des civils. L'accès de la cathédrale est barré, le feu a atteint la nef et il est impossible d'entrer dans l'église. »

Suivant une information allemande de source officielle, on croit savoir que des appareils américains prennent part à ces attaques, mais « il n'est pas encore possible de dire si les équipages américains ont été abattus ou faits prisonniers ».

« Il va de soi, conclut le Dr Goebbels, qu'il nous serait possible de ramener de l'est quelque mille avions et de les engager dans des attaques massives de représailles contre l'Angleterre, de telle façon que l'aviation britannique perdît bientôt toute envie de terroriser les villes allemandes et leur population par de perfides raids nocturnes. Nous ne le faisons pas, attendu que nous faisons la guerre pour vaincre et non pas pour céder à un sentiment tout naturel de vengeance en procédant à une dispersion de nos forces qui ne pourrait faire que le jeu de notre ennemi. »

La population civile supportera d'autant plus facilement son épreuve que son ravitaillement sera mieux assuré. A cet égard, les perspectives qui s'ouvrent pour l'hiver sont satisfaisantes. La récolte des céréales présente un certain déficit, mais l'orge a été déclaré céréale panifiable et la ration de pain pourra ainsi être maintenue. Si l'on constate une certaine diminution du cheptel, on note que les pommes de terre et les betteraves seront produites en quantité suffisante, et la ration de pommes de terre pourra être portée à 4 kg. 500 par personne et par semaine.

Comme le fait remarquer la presse allemande, la question du ravitaillement allemand est devenue une question « continentale ». Pendant quelque temps, l'Europe n'a pu toujours fournir à l'Allemagne les excédents attendus, certains pays ont au contraire été demandeurs par suite de la désorganisation de leur agriculture à la suite de la guerre. Mais déjà les territoires annexés de l'est (Gau de la Warthe, Dantzig-Prusse occidentale, Haute-Silésie orientale), grâce à l'intervention énergique des chefs de la corporation allemande, ont eu des excédents considérables.

La situation est la même dans le Protectorat. Même en Belgique et dans d'autres pays, on a fini par comprendre que « la bataille de la production n'est pas un mot d'ordre de la propagande ». En Ukraine, on est parvenu à rétablir 70 % des cultures.

Ministère de la Justice. — Le poste de ministre de la Justice, qui, depuis la mort du Dr. Gurtner, était resté inoccupé, vient d'être confié par le Führer au Dr. Thierack, président du Tribunal du Peuple et auparavant ministre de la Justice en Saxe. Cette nomination a conduit à une réorganisation générale des services du ministère de la Justice. Le Dr. Thierack assurera désormais les fonctions de président de l'Académie du Droit allemand et de chef de la Ligue Nationale-Socialiste pour le maintien du Droit. Le nouveau ministre de la Justice a reçu du Führer les pleins pouvoirs spéciaux dans les termes suivants :

« Pour accomplir les tâches qui s'imposent à l'Empire grand allemand, il importe que l'administration de la Justice soit renforcée. C'est pourquoi je charge le ministre de la Justice d'établir une justice nationale-socialiste d'après mes directives et mes indications, en accord avec le ministre d'Empire, chef de la Chancellerie du Reich, et le directeur de la Chancellerie du Parti. M. le ministre de la Justice est autorisé à prendre toutes les mesures nécessaires. Il peut, en cette matière, s'écarter du droit existant ».

ANGLETERRE. — Pour la seconde fois en moins de trois mois, Londres a pris un contact extraordinaire avec Moscou. Dans le même secret qui avait été gardé lors de la visite de M. Molotov à Londres, c'est cette fois le « Premier » britannique qui a fait les frais du voyage à bord d'un quadrimoteur Liberator. Il a été l'hôte de M. Staline du mercredi 12 au samedi 15 août. Son voyage a comporté à l'aller et au retour une escale au Caire. Il s'est arrêté également quelques heures à Téhéran. Rentré à Londres, M. Churchill a informé ses collègues du cabinet de Guerre du résultat des importantes conversations qu'il venait d'avoir, non seulement avec M. Staline, assisté de M. Molotov et du maréchal Vorochilov, mais aussi avec le Chah d'Iran, avec le roi d'Egypte, et avec le général Smuts, chef du gouvernement de l'Afrique du Sud venu au Caire à sa rencontre. L'opinion anglaise a été laissée au contraire dans l'ignorance des décisions prises au cours du voyage.

Aux conversations de Moscou participait M. Averell Harriman, représentant personnel de M. Roosevelt. Le maréchal

Tchang-Kai-Chek fut tenu au courant des entretiens. La présence de Sir Alexander Cadogan, sous-secrétaire permanent aux Affaires Etrangères de la Grande-Bretagne, laisse supposer que des sujets d'ordre politique ont été abordés. Une information anglaise souligne de nouveau que « la coopération de Londres, de Washington et de Moscou sera maintenue même après la guerre et que la Russie est définitivement rentrée dans le concert des nations ».

Cette orientation de la politique anglo-saxonne, qui peut s'expliquer par les nécessités de l'heure, n'en suscite pas moins certaines appréhensions dans les pays neutres. On a remarqué à ce propos que, dans la nouvelle liste officielle du Corps diplomatique à Londres, les représentants des trois Etats baltes, Esthonie, Lettonie et Lithuanie, ne figurent pas comme tels, mais seulement en tant que diplomates pourvus de privilèges personnels. Ce changement a paru donner un démenti au principe du « *statu quo ante bellum* », qui avait été affirmé par les trois alliés. Il montre du moins que pour l'appréciation du statu quo, Londres n'entend pas remonter au delà de l'entrée en guerre de la Russie contre l'Allemagne.

De toute évidence, la situation politique après la guerre n'a pas retenu à elle seule l'attention des diplomates réunis au Kremlin. La présence, aux côtés du général sir Alan Brooke, chef de l'Etat-Major impérial, du maréchal de l'Air, sir Arthur Tedder, commandant de la R. A. F. du Proche-Orient, du major général Maxwell, commandant en chef des forces américaines dans le même secteur, du général Wavell, commandant en chef des forces britanniques aux Indes, et du général Quinan, commandant de la dixième armée anglaise (Iran et Irak), laisse entendre que des problèmes militaires précis ont été examinés en commun et que la défense du Moyen-Orient a constitué le centre des conversations. L'avance du maréchal von Bock a autant et peut-être plus de conséquences pour les Anglais que pour leurs alliés soviétiques : devant cette menace commune, les nations unies ont éprouvé le besoin de se concerter.

A Téhéran, M. Churchill a trouvé le pays en pleine crise politique. M. Souheilly, premier ministre iranien, a donné sa démission. On suppose que les fréquentations passées de l'ancien ambassadeur à Moscou l'avaient rendu trop sensible au point de vue soviétique au gré de l'opinion iranienne. M. Kuvanus Saltana a reçu la mission de former le nouveau gouvernement. Il aura la

tâche difficile de rétablir l'ordre et la sécurité dans les provinces, d'organiser le ravitaillement et les transports, et d'obtenir des alliés l'aide économique prévue dans le traité anglo-irano-soviétique.

Le passage du « Premier » britannique au Caire s'est traduit par de profonds remaniements dans le haut commandement britannique. Les armées d'Irak et d'Iran, qui pourraient être amenées à jouer un rôle important, passent sous le commandement du général Wilson. Le général Auchinleck a été remplacé par le général d'armée Sir Alexander. M. Churchill a visité avec ce dernier le front provisoirement stabilisé d'El Alamein. Ni d'un côté ni de l'autre, on ne pense que l'accalmie doive se prolonger. En perspective d'opérations militaires dans ce secteur, les Anglais cherchent à maintenir à tout prix l'équilibre des forces en Méditerranée. S'ils ont perdu la maîtrise de cette mer dans sa partie centrale, ils en restent toujours les « portiers » et l'île de Malte continue à remplir une fonction défensive de premier plan qui explique l'acharnement des bombardiers italo-allemands. La flotte anglaise a dû consentir au ravitaillement de cette île le sacrifice de quatre navires de guerre, dont le porte-avions « Eagle » et le croiseur lourd « Manchester ».

La tentative de débarquement anglais à Dieppe, longuement préparée, a suivi de quelques heures la conférence de Moscou. Les troupes canadiennes y ont reçu leur baptême du feu. Cet événement a attiré l'attention sur l'extraordinaire concentration en Grande-Bretagne des troupes américaines, dont le camp de passage est Londonderry en Irlande du Nord et qui se trouvent cantonnées pour la plupart en Ecosse. Le Parlement britannique a voté la loi qui soumet les forces américaines en Grande-Bretagne à la juridiction des Cours américaines. M. Morrisson, secrétaire à l'Intérieur, a déclaré que les autorités américaines avaient donné toutes les garanties que les Cours martiales appliqueront des peines très voisines de celles prévues pour des cas correspondants en Grande-Bretagne.

Inde. — Le Comité exécutif du Congrès pan-hindou, réuni en séance plénière à Bombay le 8 août, a approuvé à une écrasante majorité la résolution qui lui était proposée par ses principaux chefs et qui se résume dans le slogan : « Quittez l'Inde ». Sur les 352 voix que compte normalement le comité, 13 ont voté contre.

L'ensemble du Congrès approuve donc la campagne que Gandhi, dans son discours d'ouverture, avait déclarée imminente.

« Ce combat, avait dit le Mahatma, est le dernier de ma vie : si j'attendais plus longtemps, Dieu me punirait... Même si toutes les nations unies se dressent contre moi, même si toute l'Inde essaie de me persuader que j'ai tort, j'irais de l'avant pour le salut de l'Inde et pour celui du monde... Notre lutte est sur le point de commencer, mais avant de lancer notre mouvement, je veux adresser une lettre au vice-roi et attendre sa réponse qui pourra demander quinze jours ou trois semaines. »

Ainsi le Congrès ne tenait aucun compte des paroles transparentes prononcées le 30 juillet à la Chambre des Communes par le secrétaire d'Etat aux Indes, M. Amery :

« Le gouvernement britannique avertit solennellement tous ceux qui soutiennent la politique du comité d'études du Congrès que le gouvernement de l'Inde ne s'écartera pas de ses devoirs et prendra toutes les mesures possibles pour faire face à la situation. »

Et Sir Stafford Cripps avait affirmé une fois de plus la position inébranlable de son gouvernement : « La Grande-Bretagne ne peut accepter l'établissement d'une constitution nouvelle aux Indes dans les circonstances actuelles et tant que la guerre durera ».

L'épreuve de force était donc ouverte.

Dès le matin du 9 août, le Mahatma Gandhi, le Pandit Nehru, le Malauna Kalam Azad, ainsi qu'un certain nombre d'autres membres dirigeants du Congrès pan-hindou, étaient arrêtés. Des troubles éclataient aussitôt en divers points de l'Inde, la police faisait usage de ses armes et procédait à des arrestations massives d'étudiants et d'ouvriers, certains conseils de district qui favorisaient l'agitation étaient suspendus. Après quinze jours, les manifestations continuent.

Dans son effort pour rétablir l'ordre et apaiser les esprits, le gouvernement de l'Inde spécule sur l'apathie de la grande masse hindoue et sur la division qui règne au sein de l'immense empire.

Violemment pris à partie par Gandhi qui les a priés « d'en finir avec leurs exigences d'autocrates », les Princes soutiennent l'autorité. D'autre part, l'Assemblée de la Ligue Musulmane, réunie le 16 août, a maintenu sa position : elle se refuse à toute entente avec le Congrès tant que le Pakistan ne sera pas reconnu

comme Etat indépendant, et Gandhi n'a jamais accepté une telle base de discussion. Dans ces circonstances, les appels à l'union lancés par l'ancien premier ministre de Madras Rajagopalachari et par l'ancien membre du Parti Libéral Sapru, risquent de rester sans écho.

Le gouvernement du vice-roi, dans cette situation inextricable, va droit son chemin : il a déclaré que « rien ne le ferait dévier de son but et qu'il ferait tout le nécessaire dans l'intérêt des Indes et des nations unies ».

TURQUIE. — Le nouveau président du Conseil, M. Saradjoglou, ancien ministre des Affaires Etrangères dans le cabinet de son prédécesseur, le Dr. Refik Saydam, s'est présenté le 5 août devant la grande Assemblée Nationale. Il a réaffirmé, malgré les graves événements qui se déroulent aux portes de la Turquie, la position immuable d'Ankara.

« Notre traité d'alliance avec l'Angleterre continuera à fonctionner pour le bien des deux parties. L'alliance entre la Turquie et la Grande-Bretagne est l'expression d'une réalité et fait partie essentielle de notre système politique... Nous voyons une autre manifestation encore de cette même politique dans l'accord turco-allemand qui confirme une fois de plus l'amitié et la compréhension mutuelles de la Turquie et de l'Allemagne. »

Cette double amitié se manifeste sans équivoque : les chantiers navals britanniques viennent de livrer à Alexandrette deux torpilleurs et deux sous-marins commandés en 1938 ; les usines du Reich envoient de leur côté du matériel ferroviaire.

Le gouvernement turc a, par ailleurs, refusé d'intervenir pour protéger ses navires en mer Noire sur le court trajet qui sépare le Bosphore de la côte bulgare, malgré les nombreux attentats dont ils étaient l'objet. Les dirigeants d'Ankara ont reculé devant les risques qu'auraient comportés cette simple mesure de précaution.

La même extrême prudence est observée dans la question du sort de la flotte russe en mer Noire. Aux termes de la dernière convention en vigueur, dans un conflit international où la Turquie resterait neutre, un Etat belligérant peut faire traverser les Détroits à ses bâtiments de guerre dans le cas où il aurait signé avec la Turquie un traité d'assistance mutuelle. L'U. R. S. S., qui est précisément liée à la Turquie par un acte de ce genre,

invoque cette stipulation. Mais Ankara lui oppose l'article 21 de la même convention internationale qui lui donne le droit, en cas de *danger de guerre,* d'ouvrir ou de fermer à son gré les Détroits. Il semble donc que la flotte russe, si elle perd en mer Noire tous ses points d'attache, devra ou se saborder ou se laisser désarmer dans les ports turcs.

U. R. S. S. — Tandis que ses troupes étaient aux prises avec des forces allemandes très supérieures en nombre et en armement, le maréchal Timochenko, solidement accroché à ses positions devant la ville de Voronejc, qui constitue comme la charnière du mouvement offensif allemand, adoptait d'abord la tactique d'une défense élastique sur le reste du front. Au centre du dispositif d'attaque, après avoir cédé un terrain considérable, les forces russes, depuis la fin de juillet, se sont raidies en une résistance acharnée dans la boucle du Don, puis devant Stalingrad. Au sud, au contraire, les troupes de von Bock ayant à lutter contre des armées isolées, ont réalisé de rapides progrès : la chaîne du Caucase, dont les cols sont difficilement franchissables et qui tombe à pic dans la mer Noire, semble être pour l'instant leur principal obstacle.

Cette chaîne leur offre en bordure de la mer Caspienne un couloir large de trente kilomètres et long de trois cents environ en direction de Bakou. Quelle résistance rencontrerait l'armée allemande dans ces régions ? Il est impossible de le dire. Mais les conséquences économiques de cette prise seraient incalculables. « L'Empire allemand aurait remporté la victoire, disait Lüdendorf, s'il avait disposé des puits de pétrole de Bakou ». Tandis que Maïkop, déjà aux mains des Allemands, produit 1,5 million de tonnes de pétrole par an, et Grosznyi, directement menacée, 3,5 millions, Bakou en extrait 22 millions. C'est plus qu'il n'en faudrait pour subvenir à la consommation allemande qui s'élève au total à quelque 20 millions de tonnes.

La possession de Bakou porterait, d'autre part, un coup direct à l'économie russe qui tire du Caucase environ 80 % de sa consommation de pétrole. Les trois autres régions, riches en gisements, d'Oural-Volga, de Sibérie et d'Extrême-Orient, sont encore insuffisamment exploitées malgré les efforts du troisième plan quinquennal.

L'enjeu économique poussera-t-il l'Etat-Major allemand à

tenter cette lointaine expédition militaire ? En attendant, l'U. R. S. S. a mobilisé tous les bateaux disponibles sur la mer Caspienne, y compris ceux de nationalité iranienne, malgré les protestations du gouvernement de Téhéran. Même si la Volga n'est plus navigable aux chalands russes, il semble que le précieux liquide puisse encore être acheminé vers l'intérieur par le pipeline, qui, de l'embouchure du fleuve Oural au nord de la Caspienne, le conduit jusqu'à Orsk, desservant toute une région pétrolifère.

Sur le reste du front, on signale en face de Moscou et jusqu'à Leningrad, de puissantes attaques russes, que les Allemands, malgré un repli stratégique, ont partout contenues. Dans la Baltique, les sous-marins russes, échappés de Kronstadt, gênent la navigation.

Les victoires allemandes ont transformé les conditions de la production en U. R. S. S. La perte de l'Ukraine et des riches régions du sud, qui représentent 40 % des terres cultivables de la Russie européenne, 30 % de l'U. R. S. S. entière, a déjà exercé ses effets sur l'alimentation de la population. L'industrie russe tirait 60 % de son fer et de son charbon des régions occupées par l'Allemagne. Quant aux transports, la densité des voies ferrées étant beaucoup plus forte dans la partie occidentale que dans la partie orientale, ils constituent un problème de plus en plus difficile à mesure que le front se déplace vers l'est.

Mais c'est surtout la vie russe que la guerre a transformée. La mobilisation de la population a atteint un degré jusqu'alors inconnu. Aujourd'hui, sur tout le territoire de l'U. R. S. S., les hommes âgés de 21 à 34 ans, et dans le cas de territoires directement menacés par l'ennemi, ceux de 18 à 55 ans, sont appelés. On ne tient compte ni de l'appartenance au parti communiste, ni de l'état de santé. Même les invalides sont employés aux services des étapes et les hommes gravement malades sont retirés des hôpitaux civils et sont traités dans les hôpitaux militaires. En fait, de cette manière, tout l'ensemble de la population est devenu une armée. Dans les usines travaillent des vieillards et des femmes. Pour la défense contre avions, tout ce qui reste de la population entre 15 et 60 ans, sans distinction de sexe, est sous les armes. A Moscou, chacun doit monter la garde une fois toutes les six nuits.

Dans les industries lourdes, la journée de dix heures a été

introduite aussitôt après la déclaration de guerre, et dans les autres industries la journée serait de douze heures. Les salaires sont importants. Un des traits les plus caractéristiques est l'omnipotence des autorités militaires dans tous les domaines de la vie civile. Le parti communiste semble être pour l'instant à l'arrière plan. Pour acheter la moindre paire de chaussures, il faut l'autorisation de l'Intendance. Pour changer d'appartement, c'est le Commandant de la Place qui décide. Le contrôle militaire s'étend sur toute l'industrie.

Il est à noter qu'un journal anglais en langue russe est édité à Moscou par les soins de l'ambassade d'Angleterre.

L'U. R. S. S. demeure cependant le pays du mystère. Le D. N. B. nous apprend que les efforts déployés par la Finlande pour obtenir des renseignements sur le sort de ses prisonniers en Union Soviétique, ont été rendus vains par l'attitude systématique du gouvernement russe. Jusqu'à présent il n'est pas parvenu en Finlande une seule nouvelle d'un quelconque prisonnier finlandais.

ASIE

JAPON. — La guerre s'est réveillée dans le Pacifique. Les Américains ont pour la première fois pris l'initiative des opérations en occupant dans l'archipel Salomon six îles, dont celles de Florida, de Guadalcanal et de Malaïta. Ils ont rencontré une forte opposition : les forces maritimes nippones ont cherché à leur interdire le passage, puis les forces terrestres d'occupation japonaises ont disputé âprement le terrain aux fusiliers marins débarqués. Chacune des deux puissances cherche à faire parvenir à ses troupes des renforts, des munitions et du ravitaillement. Les flottes se sont plusieurs fois sérieusement accrochées. L'affaire pourrait évoluer en une mêlée générale dont dépendrait la maîtrise du Pacifique.

En immobilisant dans ce secteur les forces nippones, les Américains semblent avoir voulu constituer une sorte de deuxième front, pour diminuer la pression du Japon sur la Chine et le détourner d'opérations sur d'autres grands théâtres.

Sans laisser détendre son effort militaire, le Japon poursuit l'organisation des immenses richesses qui sont tombées entre ses

mains. Dès février 1942, il a été fondé un Conseil de la Grande Asie composé en majeure partie des dirigeants de l'économie japonaise. On note cependant que les chefs des consortiums familiaux conservateurs n'en font pas partie.

La structure économique de la métropole elle-même sera profondément modifiée par les nouvelles conquêtes : toute l'industrie cotonnière du Japon sera transportée vers la Chine, l'industrie de la laine cellulosique sera réduite du tiers ; par contre les usines métallurgiques, maintenant largement ravitaillées en matières premières, vont recevoir une forte extension.

Le problème le plus difficile est naturellement, dans cet Empire insulaire, celui du transport. Le Japon dispose d'une flotte commerciale de cinq millions de tonneaux, qui ne suffit plus à ses besoins, et les constructions nouvelles sont activement poussées.

Les territoires occupés ont été divisés en trois zones administratives : Malaisie et Sumatra, Indes orientales (Java, Célèbes, Nouvelle-Guinée), Bornéo. La première de ces zones a une importance particulière à cause des matières premières stratégiques qu'on y trouve en abondance. Les plantations d'hévéas y ont été trouvées intactes et on procède à la récolte du caoutchouc. Au contraire, les mines d'étain, qui employaient des procédés d'extraction modernes, ont été rendues inutilisables par la destruction des excavateurs. On s'emploie à les remettre en état et Singapour deviendra le centre de l'industrie de l'étain.

Aux Philippines et à Java, la production de canne à sucre doit être réduite dans de fortes proportions. On étudie la possibilité du stockage du caoutchouc, la production étant surabondante et les usines de transformation insuffisantes.

La Thaïlande travaille en étroite collaboration avec le Japon et se soumet aux exigences du grand espace asiatique. Tous les biens ennemis y ont été nationalisés.

AMÉRIQUE

ETATS-UNIS. — Les problèmes entièrement nouveaux que doivent résoudre les chefs de l'économie aux Etats-Unis, donnent une idée du rythme de travail de l'immense usine américaine. Que l'on se préoccupe de la récupération des ferrailles pour permettre aux hauts-fourneaux de maintenir leur régime jusqu'à la fin de

l'année, que l'on se propose de fondre les vieux canons et les statues de bronze dispersées dans les parcs du pays, que l'on envisage dans les régions les plus industrialisées des restrictions à la consommation domestique de l'électricité, parce que les centrales américaines ayant augmenté de 17 % leur production se trouvent près d'atteindre leur plafond, qu'en un mot dans les domaines de l'industrie où ils étaient le mieux pourvus, les Etats-Unis voient le bout de leurs richesses, cela donne à réfléchir sur le bouleversement de l'économie américaine en quelques mois. Le déficit de main-d'œuvre atteindra huit millions d'hommes à la fin de l'année si les choses vont leur train. On envisage en conséquence la mobilisation de la main-d'œuvre féminine et l'enregistrement de toutes les femmes de 18 à 65 ans, ainsi que des restrictions draconiennes dans la production des objets de consommation civile.

Si l'économie américaine connaît ainsi dans le secteur industriel une véritable pénurie qui la met sur le même pied que les autres économies de guerre, dans certains domaines de l'agriculture au contraire elle se trouve encore en pleine crise de surproduction. La récolte de blé est tellement abondante cette année qu'en de nombreux districts de Middlewest on a dû stocker la production dans les garages, hôtels et écoles. On évalue la récolte totale à 900 millions de boisseaux et l'année qui s'achève a laissé un excédent de 630 millions de boisseaux. Les Etats-Unis ont décidé, d'accord avec l'Argentine, l'Australie, le Canada et la Grande-Bretagne, de créer un Conseil international des céréales qui siégera à Washington en août.

Cette situation ambiguë explique que l'infiltration des prix soit encore relativement réduite aux Etats-Unis. On s'en préoccupe cependant et, pour la prévenir, on s'oriente vers une stabilisation des salaires suivant le principe adopté dans les autres économies de guerres, tous les prix devant rester alignés sur ceux du travail. Les bénéfices des entreprises américaines restent contenus dans de sages limites : il faut en chercher l'explication autant peut-être dans la relative stabilité que l'économie américaine doit à son énorme volant, que dans la sévère fiscalité qui frappe les profits de guerre et dans la surveillance qui s'exerce sur toutes les sociétés. Les valeurs industrielles subissent des alternatives de hausse et de baisse qui ne modifient pas profondément leur cours moyen. L'allure de la Bourse y est ainsi très différente de celle des Bourses européennes.

Quoiqu'on constate une légère diminution du tonnage coulé, que les statistiques allemandes évaluent à 924.000 tonnes en mai, 886.000 tonnes en juin et 816.000 en juillet, les constructions navales restent le souci majeur du gouvernement américain. L'embouteillage des transports risque en effet d'entraver tout l'effort de guerre américain. Il peut aussi empêcher les opérations offensives : d'après les estimations communes, l'embarquement d'un soldat avec son équipement total nécessite cinq tonnes, celui d'une division 100.000 tonnes, et 18 tonnes sont nécessaires pour faire vivre un soldat pendant un an. Les chantiers navals, qui mettent de 150 à 200 jours pour achever un cargo, ont poussé comme des champignons tout le long de la côte américaine.

Les syndicats ouvriers américains collaborent loyalement avec le gouvernement pour mettre fin aux grèves, d'ailleurs peu nombreuses, qui éclatent de temps à autre. Il est notable que leur Fédération a refusé d'accepter la proposition du chef des syndicats britanniques, Sir Walter Citrine, tendant à la fusion des organisations ouvrières anglaises, américaines et russes, en une Fédération internationale. Les syndicats ouvriers soviétiques ont décidé de leur côté de ne pas participer au Congrès annuel des syndicats qui se tiendra au début de septembre à Blackpool.

Dans cette fièvre économique, la politique ne perd pas ses droits. Au cours de l'automne, la totalité de la Chambre Basse et un peu plus du tiers de la Chambre Haute du Congrès américain vont être renouvelés. M. Roosevelt a exprimé le désir de voir élus les partisans de sa politique étrangère, à quelque parti qu'ils appartiennent. Il semble évident que les démocrates augmenteront encore les majorités déjà importantes qu'ils possèdent dans les deux Chambres.

BRESIL. — Le président Vargas a signé le 22 août le décret constatant l'état de belligérance du Brésil avec l'Allemagne et l'Italie. La décision a été prise au cours d'un Conseil extraordinaire des ministres et elle a été notifiée aussitôt aux deux puissances de l'Axe par les représentants de l'Espagne et de la Suisse à Rio de Janeiro.

On se souvient qu'à la conférence panaméricaine, qui s'est tenue dans sa capitale, le Brésil s'était déclaré solidaire des Etats-Unis dans le conflit. Il ne s'en prévalait pas moins de la neutralité pour assurer la libre circulation de sa flotte commerciale. Lorsque

des navires battant pavillon brésilien furent coulés par les sous-marins de l'Axe, le gouvernement ne réagit pas. Mais les choses changèrent lorsque les submersibles allemands envoyèrent par le fond six bateaux faisant le cabotage sur les côtes brésiliennes. Des manifestations populaires se déroulèrent à Rio de Janeiro, et le président Vargas fut bientôt amené à signer le décret qui fait entrer pour la première fois un pays de l'Amérique du Sud dans les rangs des nations unies. Il est à noter que le Brésil n'a pas déclaré la guerre au Japon, pour la raison que ce dernier n'avait commis à son égard aucun acte d'agression.

Il est peu probable que le Brésil soit appelé à participer activement à des opérations militaires. « Nous repousserons ces actes — les torpillages — dans la mesure de nos forces », a dit le président Vargas. Par ses ressources économiques, par les bases navales qu'il met à la disposition de leur flotte, le Brésil peut pourtant apporter une collaboration précieuse aux nations alliées.

Le gouvernement portugais, ayant pris connaissance de l'événement dans une réunion extraordinaire du Conseil des ministres, a chargé son ambassadeur à Rio de Janeiro d'assurer le gouvernement brésilien des sentiments fraternels et de la solidarité morale du Portugal.

La plupart des autres Etats de l'Amérique du Sud, y compris la République Argentine et le Chili, ont accordé au Brésil le bénéfice de la non belligérance. Le gouvernement uruguayen, dont la politique s'est souvent harmonisée à celle du Brésil, a déclaré qu'il ne proclamait pas l'état de belligérance, mais qu'il remplirait ses obligations dans le cadre de la défense des intérêts panaméricains. Son président, M. Guani, doit rencontrer M. Roosevelt à la fin du mois.

L'économie brésilienne a déjà ressenti l'heureux effet des achats de matières premières que les Etats-Unis passent sur son territoire. On continue à brûler du café dans les chaudières, mais la production de l'huile de ricin, des huiles végétales, du caoutchouc, du minerai de fer, etc... trouve un débouché facile chez les nations alliées. Le café ne représente plus que 20 % de l'exportation brésilienne, contre 70 % en 1930, bien que le poids de café exporté n'ait pas diminué. On mesure par là l'énorme augmentation du commerce brésilien et le bienfait qu'en éprouve une économie toute tournée vers l'échange international.

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

Hinc sacerdotii unitas exhoritur (1)

« *C'est d'ici que sort l'unité du sacerdoce* »

Ces mots qui brillent au sommet des grandioses piliers supportant la coupole de Saint-Pierre disent tout particulièrement pourquoi évêques et prêtres se sont unis à la célébration du jubilé épiscopal de Pie XII.

Les raisons tant dogmatiques que pratiques de cette participation ressortent de la réponse donnée à la question que voici : Qu'est le Pape pour les prêtres, que sont les prêtres pour le Pape ? Ou pour être énoncée plus exactement : que reçoivent les prêtres du Pape et que doivent-ils lui donner en retour ? Cette question, — qui a fourni son thème d'étude au Cahier n° 3 des « Armi del l'Apostolato », publié par la *Rivista del Clero,* apparaît immédiatement d'une importance capitale, car elle met au jour nos relations avec le Vicaire de Jésus-Christ et nos devoirs envers lui.

Dans une lettre adressée en 1661 par le Clergé de France au Pape Alexandre VII, on lit ces mots chargés de sens : « Tu enim es, Beatissime Pater, in quo et per quem episcopatus unus est ; qui merito inde diceris apex sacerdotii, fons ecclesiasticae unitatis, Ecclesiae vertex et princeps episcopalis coronae. Fiat ergo per te ut idem dicamus omnes, et non sint in nobis schismata. Fiat, inquam, pax in virtute tua. » Le commentaire de ces titres magnifiques que de plein cœur nous adressons au *Pastor Angelicus* répondra complètement à la question posée plus haut.

Le couronnement du sacerdoce.

Du sacerdoce catholique le Pape est comme la cime, dépassant toute autre cime ; elle plonge en plein soleil, en contact direct avec Dieu ; d'elle jaillissent, abondantes et fraîches, les eaux du salut, qui vont arroser les pentes, les vallées et les plaines jusqu'aux extrémités du monde. Laissons la métaphore : le Pape est investi de la dignité plénière et de tous les pouvoirs de notre sacerdoce.

Nous n'ignorons pas qu'au sens propre et absolu il n'est pas, dans l'Eglise, d'autre sacerdoce que celui du Christ, le Christ étant l'unique Médiateur de justice et de grâce entre Dieu et les hommes. Nous savons

---

(1) L'*Osservatore Romano,* 22 mai 1942.

également que notre sacerdoce est simplement d'ordre ministériel, en représentation de celui du Christ : donc, en substance, unique en tous les prêtres, quel que soit celui qui en est investi, et cela pour trois raisons : de par son origine d'abord, étant participation au sacerdoce suprême de Jésus-Christ ; puis, en tant que moyen de communication et titre de possession du sacrement de l'Ordre ; enfin de par sa fin principale qui est la divine Eucharistie, sacrement et sacrifice. Le sacerdoce est donc nôtre également « juxta ordinem Melchisedech ». (*Hebr.* V, 10).

Et voici une pensée qui doit nous élever à nos propres yeux, nous tous jusqu'au plus humble prêtre : mon sacerdoce est identique à celui du Pape ; ma messe vaut la sienne ; les mêmes dons passent par mes mains ; ma parole accomplit les mêmes miracles dans le rite sacramentel. Est-ce que ne s'applique pas à tout prêtre cette parole de saint Paul : « Sic nos existimet homo sicut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei » ? (1 *Cor.* IV, 1).

On n'oubliera pas toutefois qu'il est une différence, non pas dans la substance mais dans la mesure de communication du sacerdoce du Christ ; communication qui comporte deux degrés : le simple sacerdoce et le pontificat. Tout comme la lumière se communique à tous les yeux, proches et lointains, avec un degré d'intensité différente. Or le Pontificat inclut une plénitude de communication telle qu'elle peut se déverser en d'autres ; l'évêque engendre non pas seulement les chrétiens, mais les prêtres mêmes ; il est donc le père des pères. Une telle plénitude fut conférée par Benoît XV au prêtre Pacelli, déjà alors destiné par la Providence à monter sur la cime du Pontificat romain.

Là même il n'y a pas eu accession à un ordre nouveau, pas davantage ascension d'un nouveau degré. En preuve la prière que nous avons chantée pour lui au Vendredi Saint : « Deus, qui eligit eum in ordine episcopatus, salvum atque incolumem custodiat » ; et le Pape lui-même appelle les évêques « ses frères ». Mais, cependant, il est certain que chez le Vicaire de Jésus-Christ la plénitude du sacerdoce, parce que proportionnée à sa fonction, est plus absolue ; tout ce que Jésus-Christ communique à l'Eglise de son propre sacerdoce doit se trouver en lui. Evêque de Rome — comme les autres évêques le sont de leur propre siège, — il devient par là-même « Catholicae Ecclesiae episcopus » (ainsi que porte la signature du Pape dans les bulles de canonisation) ; c'est-à-dire *Pontife souverain*, et *Pontife des Pontifes :* aucun évêque ne peut être licitement consacré sans le « mandat apostolique ».

Le Pape est donc, en vérité, la cime du sacerdoce, tout de même qu'il est, de notre sacerdoce, l'honneur par excellence et le tuteur sans repos. Sur la tête des prêtres a été posée et jalousement sauvegardée par le Souverain Pontife l'auréole du célibat, car il n'omet rien de ce qui peut préserver « le sel de la terre » et « la lumière du monde ».

Il suffit de signaler deux documents tout récents : l'émouvante « Exhortation au Clergé catholique » et la monumentale Encyclique « Aux prêtres catholiques » pour montrer quels titres Pie XI a acquis à notre immense reconnaissance.

Le Docteur de l'Eglise, saint Bernard, après avoir posé à Eugène III la question : « Qui es-tu ? », répondait ainsi lui-même : « Sacerdos magnus, summus pontifex. Tu princeps episcoporum, tu haeres Apostolorum ; tu primatu Abel, gubernatu Noe, patriarchatu Abraham, ordine Melchisedech, dignitate Aaron, auctoritate Moises, iudicatu Samuel, potestate Petrus, unctione Christus. » (*De Consider.* I. II, c. 8).

Il était impossible de mieux mettre en lumière la dignité du Pape, suprême et unique, considérée spécialement sous l'angle de la consécration épiscopale. Si donc il est vrai que la prière du Pape — messe et bréviaire — est substantiellement la nôtre, il convient d'ajouter qu'en raison de la personne qui prie elle acquiert chez celle-ci une valeur particulière, revêtant chez le Pape une qualité de double représentation attachée à lui seul : du Christ, au titre de Vicaire, de l'Eglise universelle, au titre de son Chef visible.

Sur la colline vaticane le Souverain Pontife est un nouveau Moïse, en entretien direct avec Dieu, législateur de son peuple, mais surtout intermédiaire entre le Ciel et la terre, qui sans cesse prie pour les soldats engagés en bas dans la plus âpre des batailles. Il est le Christ lui-même qui supplie « cum clamore valido et lacrymis » ; et l'on est bien en droit de croire que les victoires de l'Eglise sont dues pour la plus grande part à cette humble et très haute prière : « exauditus est pro sua reverentia » (*Hebr.* V, 7).

A la source de l'unité de l'Eglise.

Le Siège apostolique, « unde in omnes venerandae communionis jura dimanant » (*saint Ambroise au Concile d'Aquilée*), est d'une certaine manière personnifié dans le Pape, puisque tous les droits et attributs de ce Siège sont concrètement détenus par le Souverain Pontife. Jésus-Christ lui-même a identifié Pierre avec la « pierre angulaire », infrangible, qui maintient en solidité l'édifice entier : « Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam. » (*Matt.* XVI, 18). Le premier effet de cette identification est précisément l'unité de l'Eglise, reposant sur le Pape, unité de foi, de sacrements, de gouvernement de tous les Pasteurs et de tous les fidèles : elle découle du Pontife romain comme d'une source inépuisable et très limpide.

Et c'est ainsi que prend corps l'unité dans le Christ par la personne de son Vicaire : cette unité pour laquelle Jésus adressa au Père la sublime prière du Cénacle ; unité qui se déploie en cercles concentriques, de Pierre à tout l'ordre sacerdotal et de celui-ci à tous les fidèles. En effet, Jésus, par cette prière immanquablement exaucée,

réclama avant tout l'unité des Apôtres, c'est-à-dire de la hiérarchie ecclésiastique : « Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, *ut sint unum* sicut et nos » (*Joan.* XVII, 11) ; il implora ensuite pour l'unité de tous les fidèles : « Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me : *ut omnes unum* sint, ut sint consummati in unum » (*Ibid.* 20-23). C'est là le mystère le plus consolant et profond du Corps mystique du Christ.

Saint Bernard, après avoir exalté la personne et la fonction du Pape, conclut par cette formule : « Ubi unitas, ibi perfectio ». Il est aisé de démontrer comment, de la possession de ce don de l'unité, procèdent les autres caractères internes de l'Eglise, et comment du titre de Vicaire du Christ, fondement premier de l'unité, reviennent au Pape tous autres titres. En fait, l'*unité de l'Eglise*, qui est déjà assurée extérieurement par le lien d'une foi unique, est encore une unité intérieure de vie surnaturelle communiquée par le Christ, c'est-à-dire de *sainteté* (l'on sait que le Pape est appelé par antonomase le « Saint-Père ») ; c'est une unité dont le principe est l'*apostolicité* (l'on sait que le Pape est le successeur légitime et perpétuel de Pierre) ; c'est-à-dire *catholicité* (l'on sait que le Pape est le chef de l'Eglise catholique).

Dans l'harmonieuse ampleur de cette unité, les évêques sont les premiers à participer à ses bienfaits, restant en la plus étroite communion avec le Souverain Pontife à qui ils peuvent justement dire : « Tu es, Beatissime Pater, in quo et per quem Episcopatus unus est. » Après les évêques, viennent les prêtres, à qui saint Cyprien inculquait la nécessité de rester solidement unis « ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est » ; et ses belles comparaisons montraient comment de la source unique dérivaient de multiples filets d'eau. « Quomodo solis multi radii, sed lumen unum est, et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum ; et cum de fonte uni rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur exundantis copiae largitate, unitas tamen servatur in origine... sic et Ecclesia Domini... unum caput est, et origo una, et una mater fecunditatis successibus copiosa » (*De unit. Eccles.*, c. 5).

Cette tête, ce foyer de lumière, cette mère féconde est précisément le Siège Apostolique, en d'autres termes le Pontife romain.

Les désordres tragiques des hérésies, schismes, apostasies, provinrent d'une séparation violente d'avec le centre de l'unité et, il est douloureux de l'avouer, furent provoqués presque toujours par des défections d'ecclésiastiques : « Avelle radium solis a corpore — observe saint Cyprien — divisionem lucis unitas non capit ; ab arbore frange ramum, fructum germinare non potest ; a fonte praecide rivum, praecisus arescit » (*l. c.*).

Avec quelle clarté ce texte fait-il apparaître notre responsabilité et notre devoir, surtout à nous, ecclésiastiques, d'attachement au Pape ! Combien sage et précieux se présente ce conseil du Concile de Sar-

dique : « Hoc optimum et valde congruentissimum esse videbitur, si ad caput, id est ad Petri apostoli Sedem, de singulis quibusque provinciis Domini referant sacerdotes » (*Apud Hilarium*).

La célébration présente du jubilé de Pie XII procure cet avantage d'orienter plus nettement vers Rome et de lier toujours plus solidement au Pape les évêques et les prêtres du monde catholique entier.

Cime de l'Eglise.

Et il convient d'ajouter : « et de toute l'immense couronne sacerdotale ». En effet, de cette cime de l'Eglise tous les pouvoirs sur le Corps mystique du Christ arrivent non seulement aux évêques, mais encore — généralement par leur intermédiaire — aux simples prêtres, ainsi insérés, à leur grand honneur, dans l'auguste couronne papale. Fasse le Pasteur éternel que chaque prêtre soit vraiment et toujours une pure gemme que pénètre la splendeur du Chef et qui la rayonne autour des âmes.

Dans la triple formule évangélique conférant à Pierre le primat, les commentateurs relèvent dans le texte grec une progression : « Le troupeau entier de Jésus, comprenant des agneaux, des brebis jeunes et des adultes, est placé sous la direction et le gouvernement de Pierre (cf. *Sales In Joan.* XXI, 15-17). N'y aurait-il pas lieu de voir, en ces trois catégories, les simples fidèles, les prêtres, les évêques ?

Il est certain que tout l'ordre sacerdotal, en tous ses degrés, est subordonné, non moins que les fidèles, au Souverain Pontife, dont il reçoit la pâture de vérité et de grâce ; quoique pas de la même manière, et sans réservation à la personne des ministres. Le pain du miracle passe de la main du Christ sur terre à celle des Apôtres où il se multiplie pour parvenir à tous ceux qui sont de la famille du Seigneur. C'est la « missio canonica » qui du Pape descend aux évêques et par eux aux ministres inférieurs de l'Eglise.

La place différente et les rapports mutuels du Pasteur suprême et des pasteurs subordonnés sont éclaircis d'une lumière pénétrante par l'enseignement de saint Bernard : « Tu es — écrivait-il au Pape Eugène III — cui claves traditae, cui oves creditae sunt. Sunt quidem et alii caeli janitores, et gregum pastores ; sed tu tanto gloriosius quanto et differentius utrunque prae caeteris nomen haereditasti. Habent illi sibi assignatos greges, singuli singulos : tibi universi crediti, uni unus. Non modo ovium, sed et pastorum, tu unus et unum pastor » (*l. c.*).

C'est précisément à ce *Pasteur universel* que le Christ a conféré la prérogative de l'infaillibilité avec le mandat apostolique de confirmer les autres pasteurs : « Tu confirma fratres tuos » (*Luc*, XXII, 32). Unique et suprême garantie d'une sécurité divine pour notre magistère.

Cette mission de pastorat dans le champ vaste et semé de difficul-

tés de l'apostolat dérive fondamentalement du Pape, nous plaçant en des postes privilégiés, nous unissant par un lien spécial à l'Eglise et aux âmes. Saint Thomas, dans un de ses élégants exposés, relève que l'Epoux de l'Eglise est uniquement, en rigueur des termes, Jésus-Christ, parce que Lui seul engendre les fils de l'Eglise en son nom propre ; tandis que nous tous — évêques et prêtres — ne sommes que les ministres de l'Epoux, coopérant de l'extérieur seulement à la génération spirituelle des fils du Christ. Mais c'est précisément par là-même que nous aussi participons au titre du Pape : « Papa qui obtinet vicem in tota Ecclesia — continue l'Aquinate — universalis Ecclesiae sponsus dicitur ; episcopus autem suae diocesis, presbyter autem suae parochiae. Nec tamen propter hoc sequitur quod sint plures sponsi unius Ecclesiae, quid sacerdotes suo ministerio cooperantur episcopo tamquam principali, et similiter episcopi Papae, et ipse Papa Christo. Unde — conclut l'Angélique Docteur — Christus. Papa, episcopus et sacerdos non computantur *nisi unus sponsus Ecclesiae* » (in IV. D. 17, q. 3 à 4).

Merveilleuse sublimation de notre fonction ! Chaîne d'or qui nous attache au Christ et à l'Eglise par l'intermédiaire du Pape, anneau de liaison entre la terre et le ciel, entre le temps et l'éternité !

Ainsi donc à la question posée au début : Que reçoivent du Pape les prêtres en plus des fidèles ? nous pouvons à présent répondre : ils reçoivent l'honneur et le prestige de la dignité sacerdotale, le don inestimable de l'unité et de la communion avec l'Eglise et avec le Christ, la mission d'apôtres et co-rédempteurs des âmes, bref toute la grandeur et toute l'efficacité de leur sacerdoce. Après ces considérations, il nous devient facile d'établir nos obligations envers le Siège apostolique et l'auguste personne du Pape, de notre Pape Pie XII, « pontifex in ostensionem et veritatem » (*Esdras*, V) donné par la Providence à l'Eglise d'à présent, que nous enveloppons en rangs plus serrés de notre couronne en ce 25e anniversaire de sa consécration épiscopale.

Tu es Petrus.

Qui a eu le bonheur d'entendre ces paroles sous la coupole de Michel-Ange, chantées par le chœur puissant de la Chapelle Sixtine, tandis que Pie XII, sur la *sedia gestatoria*, entrait pour la première fois dans sa Basilique où on allait le couronner, celui-là n'oubliera jamais le frisson d'émotion qui lui traversa le cœur et l'âme. Ce ne sont que quelques paroles solennelles, mais que Jésus-Christ redit depuis vingt siècles à chaque nouvel Elu ; à qui l'humanité rachetée fait écho, prosternée au pied du trône papal ; quelques paroles seulement, mais qui, exprimant la volonté formelle du Pasteur suprême et éternel, rassemblent en synthèse notre foi, notre dévotion, notre amour.

Lorsque le Cardinal Sarto, bien éloigné alors de prévoir son acces-

sion pourtant prochaine au Siège pontifical, s'apprêtait à occuper la chaire d'enseignement de Giustiniani, dans sa première Lettre au Clergé et aux fidèles de Venise, il mit en relief cet enseignement capital : « Il est de doctrine catholique, écrivit-il, que le Fils de Dieu fait homme s'est associé un Vicaire visible et l'a revêtu d'une autorité au-dessus de laquelle il n'en est point d'autre sur terre ; car le pouvoir dont est investi le Pontife ne lui est pas donné par ses électeurs ou par l'Eglise universelle que ceux-là représentent, mais lui vient immédiatement de Dieu par Jésus-Christ, lequel ne cède à personne le droit de dire à son Vicaire cela même qu'il a dit à Pierre : « *Et ego dico tibi quia tu es Petrus* ». Aucun doute, poursuivait le cardinal Sarto, que la personnalité du Pape reste entière ; l'homme subsiste avec sa liberté, sa responsabilité, la totalité intacte de sa nature ; mais dès que l'Eglise l'a comme Chef, il est surélevé en vertu de son élection même, car il est alors uni à Jésus-Christ d'une manière unique et qui n'est semblable à aucune autre. Le Pape parle ? C'est Jésus-Christ qui parle. Il enseigne ? C'est Jésus-Christ qui enseigne. Il dispense des grâces, lance des anathèmes ? C'est Jésus-Christ qui fait tout cela avec lui. C'est pourquoi l'Eglise n'étant pas un royaume divisé contre lui-même, n'ayant qu'un seul chef, n'obéissant qu'à une seule volonté, il est nécessaire d'admettre une intime union entre Jésus-Christ et le Pape, qui devient ainsi la source de tout bien, de toute grâce, de toute autorité, de toute juridiction ». Et le patriarche, prédestiné au Pontificat, en tirait cette conclusion pratique, qui nous intéresse tous, mais particulièrement le clergé : « Pour ces raisons, la première vérité que doit proclamer un évêque, à notre époque, c'est la foi dans le Vicaire de Jésus-Christ (*Lettre pastorale* du 5 septembre 1894).

Puisque la marche du temps est restée la même, le même devoir continue à s'imposer. Les prêtres l'enseignent, plus en le pratiquant qu'en l'énonçant, en exprimant leur foi par une dévotion débordante de respect et de tendresse filiale. « La dévotion au Pape, a dit le P. Faber, est un élément essentiel de la piété chrétienne ». Ajoutons encore : et de la piété sacerdotale. Le grand converti continuait ainsi : « Tout ce qui est fait au Pape est fait à Jésus lui-même. Tout ce qu'il y a de royal, tout ce qu'il y a de sacerdotal en Notre-Seigneur, se trouve ramassé en la personne de son Vicaire pour recevoir nos hommages et notre vénération ». A son tour, Mgr de Ségur écrivait avec pénétration : « Qu'une foi simple et pure plie notre intelligence et incline notre cœur aux enseignements du Chef de l'Eglise. Dieu nous parle par sa bouche : obéissons, remercions, avançons sans peur. L'esprit du catholicisme, l'esprit d'un véritable chrétien (et combien plus celui d'un prêtre) se résout en ces deux mots : *l'amour de l'obéissance et l'obéissance de l'amour* (Cf. *Le Pape dans la pensée des écrivains ecclésiastiques*, IIe partie, pp. 228, 232).

Nous aussi nous allons avec toi.

Le chapitre final de l'Evangile de St Jean est rempli de mystères et de leçons. Entre la pêche miraculeuse et l'attribution du Primat à Pierre, on ne peut pas ne pas voir une relation significative : Qui ne voit, comme esquissée dans la pêche miraculeuse, l'histoire des succès à venir de ce Primat ? Mais Pierre, en ce temps-là comme ensuite à travers les siècles, eut des collaborateurs ; aujourd'hui donc encore l'élan généreux des Apôtres à suivre leur chef nous incite à les imiter : « Venimus et nos tecum » (*Joan.* XXI-3). N'est-ce pas là la démarche de tous, évêques et prêtres, à l'égard du Pape ?

Associés au labeur apostolique de Pie XII, sur qui tombent « les soucis quotidiens et la sollicitude de toutes les Eglises » (*II Cor.* XI-28) ; animés par les exemples de courage et d'activité infatigable du Pasteur angélique, lequel en vérité « plebem Dei virtutibus instruit et fidelium mentes spiritualium aromatum odore perfundit » (*Postcom. Miss.* pro elig. S. P.), nous devons sentir vivement l'honneur, le devoir, la responsabilité d'une collaboration qui réclame toutes nos énergies spirituelles et physiques ; nous devons suivre avec docilité les directives inspirées du Pape, en parfaite adhésion de sentiments et d'actes, par quoi seulement est garanti leur succès ; par dessus tout, nous devons faire écho à ses enseignements doctrinaux et pratiques où se reflètent les besoins du présent ; de manière que nous puissions redire nous aussi : « Fiat ergo per te, ut idem dicamus omnes, et non sint in nobis schismata ».

Quoi qu'il nous en coûte, nous ferons le sacrifice de nos intérêts, commodités et vues personnelles, fidèles toujours à marcher derrière le Pape, « quocumque ierit ». Jésus, après avoir élevé Pierre jusqu'à la hauteur de sa propre autorité suprême, lui prédit une autre élévation : sur le trône de sa propre croix. Mais le « Sequere me » est adressé par le Christ à tous ses vicaires ; c'est bien pourquoi Pie XII vit en ce moment des heures de martyre. Les lendemains sont obscurs, ils restent inconnus de nous dans le ciel noir chargé de tempêtes. Quoi qu'il advienne, il faut que nos dispositions d'âme envers le Souverain Pontife soient celles de Pierre envers son Maître : « Tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire » (*Luc*, XXII-34), sans être ébranlé, sans faire défection. En attendant, prions !

La prière pour le Pape.

La petite Eglise primitive — « Cor unum et anima una » — était en prières et supplications pour son Chef emprisonné ; prière officielle, unanime, de toute la communauté des fidèles, montant vers Dieu avec une insistance désolée, dirigée par les presbytes et les Anciens, peut-être par l'apôtre saint Jacques lui-même, premier évêque de Jérusalem. « Oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum

pro eo » (*Act.* XII-5). L'on ne peut contester que cette prière n'ait obtenu ou du moins hâté la délivrance de Pierre. Ainsi la grande Eglise d'à-présent, avec ses centaines de milliers de prêtres et ses 400 millions de fidèles, prie à cette heure pour son Chef aimé et vénéré, non plus « sub hostili dominatione constitutus », mais, par suite des événements, coupé d'une très grande partie de son troupeau, sans être écouté de ceux qui visiblement régissent le destin des peuples. Il est donc nécessaire que l'Eglise tout entière insiste dans une prière unanime, et c'est à nous tout particulièrement à donner le ton. La fonction obligatoire du prêtre est la prière et l'offrande du sacrifice. Or les nécessités signalées démontrent plus que jamais la noblesse et l'urgence de ce devoir. La liturgie sacrée met sur nos lèvres le nom auguste du Pape, assez souvent dans la récitation de l'Office divin, dans chaque messe au début du Canon. Le don liturgique de l'Eglise lui a fait composer deux messes, belles comme des joyaux : celle « pro eligendo Pontifice » et celle : « in die Creationis et Coronationis Papae » ; là se succèdent des oraisons où se découvre le souci d'associer l'Eglise au Pontife, comme pour insinuer l'identité de leur sort et de leurs intérêts. Combien belle est cette invite dans l'office du vendredi-saint : « Oremus et pro beatissimo Papa nostro Pio, ut Deus et Dominus noster... salvum atque incolumen custodiat Ecclesiae suae sanctae ad regendum populum sanctum Dei », suivie de l'oraison : « respice propitius ad preces nostras, et electum nobis Antistitem tua pietate conserva ; ut christiana plebs, quae te gubernatur auctore, sub tanto Pontifice, credulitatis suae meritis augeatur ». Comme tout cela correspond à nos sentiments et à nos communes aspirations présentement !

Mais la note la plus caractéristique de la célébration filiale du jubilé réside en ce fait que nous tous — évêques et prêtres — nous avons, ce jour-là, célébré la messe aux intentions de Pie XII et plus que jamais en union avec lui. Et cela constitue et demeure pour tout le sacerdoce catholique une magnifique exaltation et puis une affirmation de l'unité infrangible de tout le sacerdoce avec le Pape et en le Pape, une efficace imploration collective accompagnée de l'immolation de la Victime divine sur tous les autels du monde pour l'heureux sort de celui que Jésus a choisi et identifié à lui-même ; « ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum : ut repropitiaret delicta populi » (*Hebr.* 2-17). Or les messages émouvants de Pie XII nous laissent percevoir ses intentions dominantes : *la liberté et le triomphe de l'Eglise, la pacification dans le Christ de l'humanité* ensanglantée par la guerre. Après avoir dit la prière du Canon : « Da propitius pacem in diebus nostris », nous avons dirigé notre pensée vers Pie XII, pour lui dire avec toute l'ardeur de notre âme notre anxiété et notre inébranlable confiance : « Fiat pax in virtute tua ».

† A. G. Card. PIAZZA.

REVUE DES LIVRES

Maurice Blondel. — **Pages religieuses.** Extraits reliés par un commentaire et précédés d'une introduction par P. de Montcheuil, S. J. — Paris. Aubier, 221 p.

Le Père de Montcheuil, à qui la pensée de M. Blondel est depuis longtemps familière et chère, nous présente un recueil des pages du Maître « les plus capables de nourrir la pensée et la vie chrétienne ». Un tel livre est du plus haut intérêt. Œuvre d'un penseur, d'un théologien qui est aussi un philosophe, il comporte nécessairement, par le choix même des textes, par le commentaire qui le précède et l'accompagne, une certaine part d'interprétation personnelle.

Comment s'est fait le choix ? Tout naturellement, je pense. L'auteur l'a d'abord fait pour lui-même, notant au passage les textes relus et médités qui lui paraissaient les plus caractéristiques. Ainsi le recueil s'est trouvé achevé avant la publication des livres récents où Blondel donne l'expression définitive de sa philosophie. Dans cette magistrale rétractation au sens augustinien du mot, le P. de Montcheuil n'a rien trouvé de nature à modifier sa propre idée de la philosophie de l'action. Il est peut-être regrettable qu'il ne l'ait davantage utilisée. Sur certains points importants et plus sujets à controverse, son exposé eût été plus strictement fidèle.

Sans doute, dans les premières pages de son Introduction, il définit mieux que personne l'originalité et la portée de la dialectique blondélienne, ce dynamisme de l'esprit dans son unité complexe et vivante, en deçà et au delà de la distinction des facultés, cet effort volontaire et raisonnable vers sa pleine réalisation. Nul n'a mieux fait ressortir la souplesse et la rigueur de cette logique, de ce déterminisme de l'action qui engendre la liberté et qui, à travers les égarements des volontés individuelles, conduit infailliblement la volonté voulante au dilemne de *l'option* pour ou contre la transcendance divine, pour ou contre le surnaturel révélé.

Cependant il nous faut bien noter une divergence, non sans doute d'opposition mais de point de vue, entre M. Blondel et son interprète, dans la manière d'entendre et d'exposer la transition de l'activité naturelle de l'esprit en quête de sa destinée à la connaissance de sa fin surnaturelle et au don de la foi. Blondel, d'après le P. de Montcheuil, ne tiendrait guère compte, pour expliquer la gratuité de la foi, de la distinction entre un état possible de nature pure et le don de la surnature. Cela ne nous semble pas tout à fait exact. Blondel suppose cette

distinction et il a raison d'y tenir pour obvier à toute confusion sur le sens de sa pensée et écarter tout soupçon de fidéisme. Dans la seconde *Action*, il marque soigneusement les étapes de l'ascension rationnelle jusqu'au surnaturel jugé rationnellement possible et souverainement désirable, jusqu'au point où le message divin étant reconnu et accepté par le don de la foi et *l'option, l'ascension* se change en *assomption*, l'esprit conscient de son impuissance se livre à la transcendance divine pour achever l'œuvre de sa destinée. La possibilité est même indiquée d'un état de nature pure et d'un salut dans les limites de la nature pure par un progrès indéfini de la connaissance rationnelle de l'Absolu. La distinction est nettement marquée entre une affirmation philosophique de la transcendance divine, de son mystère et de sa liberté, et la foi au surnaturel révélé. Le P. de Montcheuil ne marque pas cette étape ultime de la raison en deçà du don de la foi. C'est, sans doute, qu'en théologien il considère plutôt le fait de la surnature dans laquelle l'homme a été créé, de la destinée surnaturelle qui demeure la sienne après le péché. Il n'y a pour l'homme qu'un salut ; s'il a perdu la grâce, il ne peut se sauver que par la grâce recouvrée. Privé de la vie surnaturelle, il en garde la nécessaire nostalgie. Il y est toujours appelé et, dans toutes ses démarches vers sa réalisation qui est sa divinisation, le secours divin l'accompagne, la grâce divine lui est offerte et le presse. Ainsi dès la première étape, l'assomption est déjà commencée ; il y a continuité d'un mouvement qui est à la fois ascension libre et assomption gratuite et qui s'achève par le don gratuit de la foi.

La divergence est encore plus sensible quand le P. de Montcheuil touche la question des rapports entre la foi au surnaturel et la valeur de la connaissance humaine.

Par réaction contre un naturalisme qui ferait de la raison la cause et la garantie suffisante d'un salut purement humain, pour écarter l'idée d'une destinée de l'homme autre que surnaturelle — il insiste fortement sur une dépendance essentielle de la raison par rapport à la foi.

« Une affirmation, dit-il, qui soulève l'étonnement et le scandale, c'est qu'il est impossible sans l'acceptation du surnaturel qui n'a lieu que par la foi, d'accorder une valeur absolue à quoi que ce soit. »

Mais « dire que si nous n'affirmons pas le surnaturel nous ne pouvons rien affirmer est une proposition qui ne doit pas étonner, ce n'est pas du fidéisme ».

« ...Toute la série de nos pensées telle que l'action nous force à la dérouler forme une chaîne dont tous les anneaux sont liés. L'affirmation des uns ne pourra se faire sans l'affirmation des autres » (26).

Blondel, surtout le Blondel de la récente trilogie de la Pensée, de l'Etre et de l'Action, n'accepterait pas sans restrictions de telles formules. Son idée génératrice « a été de conserver à la raison philosophique sa fonction essentielle et son autonomie, afin de la conduire à

son développement total et de mieux montrer quels sont les problèmes qu'elle peut et doit poser mais qu'elle ne peut complètement résoudre. » L'autonomie est aussi nettement affirmée que l'impuissance.

Dès sa première prise de l'être, l'esprit humain a la certitude et cette certitude initiale est valide. Il est vain de vouloir chercher, avant de rien affirmer, une garantie de l'affirmation. Le doute méthodique portant sur la raison est fictif et inefficace. Mais il est aussi vrai de dire que, dans la transcendance divine, dans l'Absolu rationnellement connu, l'esprit trouve le fondement *ontologique* de cette certitude première, si bien que *nier* formellement Dieu, c'est nier la raison et l'évidence même. Or il n'y a pas un Dieu de la nature et un Dieu de la Révélation. Nier le surnaturel et les possibilités pour Dieu de se révéler, c'est nier Dieu *simpliciter* et par conséquent ruiner toute certitude.

D'ailleurs le P. de Montcheuil lui-même, vers la fin de son introduction, tempère heureusement ce que certaines de ses expressions pourraient avoir de trop absolu.

« L'être commence par se trouver en nous sans nous, aussi nos premières affirmations... sont valides. »

« Notre premier mouvement est d'affirmer la réalité, la solidité de l'être. Nous ne commençons pas par la réflexion philosophique. Et nous avons raison. Ce premier mouvement, qui n'est pas du reste une démarche de l'intelligence seule, nous amène à l'inévitable question : acceptons-nous ou rejetons-nous le surnaturel ? Suivant la réponse... nous avons le droit de poser des affirmations absolues ou nous le perdons. Car ce n'est pas la même chose de dire : avant d'avoir affirmé Dieu on ne peut rien affirmer et : après avoir rejeté Dieu on n'a plus le droit de rien affirmer » (56).

Ces distinctions faites, il ne nous reste qu'à louer la conception de ce petit livre, l'ordre des extraits, la sobriété et la lucidité du commentaire qui les relie entre eux. Les Blondéliens devront être reconnaissants au P. de Montcheuil de leur livrer en un mince et élégant volume ce trésor de sagesse, ces pages chrétiennes, profondes et savoureuses à relire et à méditer.

André BRÉMOND.

J. LUCAS-DUBRETON. — **Napoléon** — Arthème Fayard, Paris. 265 pages.

Le nombre des ouvrages écrits sur Napoléon est innombrable et le sujet n'est pas épuisé. Les études érudites continuent à paraître et les collections populaires se garderaient bien de ne pas mettre en vedette un Napoléon. C'est à une collection populaire qu'appartient la dernière en date des études écrites sur le grand Empereur. Faite pour le grand public, elle est avant tout un récit alerte et ramassé. Mais l'excellent historien qu'est M. Lucas-Dubreton, s'il cherche avant tout à raconter et laisse délibérément de côté toute érudition et toute dissertation,

connait admirablement son sujet et fait revivre de façon complète la grande figure de son héros. Car Napoléon ne fut pas seulement un conquérant — et c'est le mérite de M. Lucas-Dubreton de nous le redire — il fut un constructeur dans tous les domaines. Il fut un financier, un administrateur ; il dota la France du Code civil, il fonda l'Université, il construisit des routes, il créa un bon nombre des grandes industries modernes. Il ne se contentait pas de donner une impulsion lointaine : cet homme prodigieux, qui avait tout appris et qui savait tout, mettait tout en branle et contrôlait l'activité de tous ceux qu'il avait mis en mouvement.

Toutes ses conquêtes se sont effondrées, car il n'était pas en la puissance d'un homme, fût-il le plus grand des génies, de maintenir sous le joug des peuples à qui il avait donné lui-même le goût de la liberté ; mais toute son œuvre de constructeur et d'homme d'Etat à travers tous les régimes est restée presque intacte, et, comme le dit M. Lucas-Dubreton, « que nous le voulions ou non, nous sommes imprégnés de l'esprit napoléonien ».

Et c'est pourquoi sans doute la grande figure napoléonienne excite toujours tant de curiosité.

Jean ROCHE.

Henri MEHU. — **La tendance corporative et les puissances d'argent** — Editions « Les Œuvres Françaises », 103, rue Edmond-Rostand, Marseille. 136 pages, 25 fr.

Dans un petit volume aux vues personnelles, M. Henri Méhu suggère dans quel sens pourraient s'orienter les tendances corporatives actuelles vis-à-vis de trois problèmes importants : les banques, les trusts et les sociétés de capitaux.

Certaines critiques de l'auteur, contre la dépersonnalisation et la concentration du crédit, contre la société anonyme et surtout la société à responsabilité limitée, sont particulièrement pertinentes. Son étude sur l'auto-financement des trusts est d'une clarté qui n'enlève rien à sa valeur technique. Lorsqu'il prend parti pour les banques locales ou régionales contre les grands établissements de crédit, il semble pourtant que son point de vue reste assez particulier. Il est facile de lire, pas même entre les lignes, que M. Méhu, qui appartient à une vieille famille de banquiers de province, s'est trouvé aux prises avec le développement moderne des grandes institutions de crédit. N'est-il pas porté à méconnaître quelque peu les avantages, et pour certaines opérations la nécessité de banques à grand rayon d'action ?

L'auteur dénonce avec force le danger de confusion entre banques d'affaires et banques de dépôts, il s'insurge à juste titre contre le blanc-seing donné à cette confusion par la loi du 13 juin 1941 sur la réglementation et l'organisation de la profession bancaire. Mais le contrôle des banques qu'il préconise nous paraît encore trop édulcoré, et il eût

été plus intéressant en ce domaine, de s'inspirer de la récente législation belge plutôt que du système allemand.

Victor DILLARD.

René COURTIN. — **Le Problème de la Civilisation économique au Brésil** — Librairie de Médicis, Paris. 238 pages. Prix : 60 fr.

C'est le résultat d'une enquête personnelle, faite au cours d'un séjour au Brésil, que nous livre l'éminent professeur à la Faculté de Droit de Montpellier. Dans une étude fouillée, où fourmillent les notations suggestives, il met en lumière le caractère le plus saillant de l'économie sociale brésilienne : la misère et l'état arriéré de son prolétariat, dans les villes comme dans les immenses régions de culture. Il semble que le niveau de vie des masses se soit à peu près maintenu à ce qu'il était en 1888, au moment où le Brésil, après tous les autres pays du globe, supprimait le régime juridique de l'esclavage. A quelles causes attribuer cette situation ? M. Courtin en énumère plusieurs : ignorance des masses, insuffisance et dispersion du peuplement, monoculture, économie nomade, dépendance à l'égard des marchés internationaux, manque de capitaux. En bref le pays est resté économiquement au stade colonial primitif : le développement de sa culture et de son industrie a été commandée par les perspectives de profit des riches planteurs beaucoup plus que par les nécessités vitales des masses. C'est du moins la conclusion qui se dégage de l'inventaire dressé par le savant économiste. En dehors d'une minorité restreinte, personne ne tirait profit des rushs successifs sur le coton, le café, le cacao, au gré de la demande internationale ; personne ne trouvait avantage à un régime de latifundia qui pouvait bien enrichir en devises, momentanément du moins, un petit nombre de fortunes, mais qui empêchait l'édification d'une économie organique et différenciée d'échanges nationaux. Plusieurs déclarations en faveur du libéralisme, assez étonnantes devant de telles données, pourraient donner le change sur la pensée de M. Courtin : il admet en réalité qu'une intervention concertée et intelligente puisse remédier à l'avenir à cet état de choses et permettre l'accession progressive du peuple brésilien à la civilisation.

Pierre BIGO.

Jean SÉPULCRE. — **Chimères Sociales et Loi du plus fort** — Les Livres Nouveaux, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Un volume broché de 311 pages. Prix : 30 fr.

« Le développement de la force est la fin générale de toutes nos activités et la source de tous nos biens ; la force est la condition et la mesure de la vie ; l'efficience est, en toute matière, le signe de la supériorité ; la force est le Bien suprême en même temps que le critère

universel. » Telle est la thèse de fond que défend M. Sépulcre dans cet ouvrage et dans celui qui l'a précédé (« *La force, principe de la morale* »). On n'a pas de peine à deviner les positions négatives qu'entraîne une telle affirmation de principe dans les trois problèmes que l'auteur soumet à l'examen : l'égalité, le marxisme, la liberté. M. Sépulcre prétend donner ainsi à la morale une base objective susceptible de mettre fin à la diversité des opinions, mais il est obligé de reconnaître que ses propositions ont été « repoussées avec effroi » par presque tous ceux à qui il les a énoncées. Il déclare être aux antipodes du nietzschéisme et s'étonne qu'on lui reproche d'en admettre les principes essentiels. En réalité, malgré une certaine pénétration d'analyse, il fausse toutes les notions de morale qu'il touche en présentant d'une manière exclusive et unilatérale le point de vue de la force. Nous voulons bien que, dans ses intentions, sa philosophie reste spiritualiste. A ne juger que son contenu objectif, elle se prête évidemment à une interprétation matérialiste. Là est son danger. Aucune des thèses énoncées n'est, si l'on veut, à rejeter en bloc, aucune ne peut être acceptée telle quelle. Pour lever l'équivoque qu'elles contiennent toutes, et y séparer le vrai du faux, il faudrait les discuter une à une. Le livre de M. Sépulcre est le triomphe de l'esprit de géométrie sur l'esprit de finesse.

Pierre BIGO.

Collection « **France Vivante** » — Editions Spes, Paris, 1942. 6 fr. chaque brochure.

1° *Charte du Travail et Famille*, par Edouard LERICHE.
2° *La Corporation paysanne*, par N. DROGAT.
3° *Nos Mères.*

La Charte du Travail avait déjà fait, dans la collection « France Vivante », l'objet d'une brochure du R. P. Villain. M. Leriche attire l'attention sur les réels dangers d'empiètement de la profession sur la famille : il s'agit surtout de l'article 33 de la Charte sur les attributions des Comités sociaux. La solution respectueuse du droit des familles serait d'habiliter les associations familiales à gérer les institutions du secteur familial. Il y a là une idée à poursuivre dans les faits.

Le P. Drogat présente *la Corporation paysanne* avec la compétence qu'il a en ces matières.

Enfin la brochure *Nos Mères* est un recueil de morceaux choisis et de pièces à dire ; des bibliographies pratiques achèvent le côté pratique de ce livret spécialement fait pour la Journée des Mères.

Claude BIED-CHARRETON.

Culture Humaine, Culture chrétienne — 166 pages, in-12, 1941. En vente chez Mlle Soucelier, 52, avenue du Point-du-Jour, Lyon.

Ce petit ouvrage, œuvre collective de professeurs catholiques, vise

à faire tomber les cloisons existant entre enseignement profane et enseignement religieux. Ce n'est nullement une étude complète de ce vaste et complexe problème, mais plutôt un ensemble de suggestions et d'exemples. Tel quel, il est déjà très riche et mérite une lecture attentive. Successivement sont passés en revue les humanités gréco-latines, le français, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie. On cherche à montrer comment, à partir des différents points du programme, se posent des problèmes religieux et chrétiens : problèmes que le professeur d'une discipline particulière aura à signaler et que le professeur d'instruction religieuse pourra utiliser afin de développer son enseignement d'une manière concrète en rapport avec l'enseignement profane donné aux élèves.

Le grand mérite de ce travail est de ne pas se limiter à des considérations générales sur les rapports entre culture humaine et culture chrétienne, mais d'entrer dans des analyses concrètes et détaillées qui, seules, pourront assurer efficacement la pénétration de l'esprit chrétien dans l'enseignement profane. Ce livre vaut avant tout par l'attitude qu'il essaye de définir. Il est à cet égard une manifestation significative de l'effort actuel en vue de redonner une orientation spirituelle profonde à tout notre enseignement envahi par la technique et appauvri par les cloisonnements. Il nous fait aussi mieux comprendre combien est insuffisante une culture chrétienne donnée par le seul enseignement religieux. Toute discipline, la plus profane d'apparence — ce livre nous le montre parfaitement — s'ouvre sur le problème religieux. Certaines même, telle la littérature, impliquent, implicite au moins, une position religieuse. Position qu'il importera de juger si l'on veut éviter que ne s'établisse chez l'enfant des conceptions religieuses erronées, qu'un enseignement religieux souvent trop extérieur ne parviendrait pas à redresser. Le chapitre consacré à la littérature française est, à ce point de vue, tout à fait intéressant.

Puissent les auteurs de cette généreuse et si opportune tentative trouver, comme ils le souhaitent, des encouragements et des concours qui leur permettent de poursuivre ce travail.

François Russo.

Albert Ehm. — **Education et culture, problèmes actuels** — Editeur P. Carrère à Rodez, 1942. 312 pages.

Plus que jamais les problèmes pédagogiques sont à l'ordre du jour. Nous ne sortirons de notre détresse plus spirituelle encore que matérielle qu'à la condition de donner à nos enfants une culture humaine dans toute la richesse de ce terme. C'est ce que met en évidence M. Albert Ehm dans son ouvrage « *Education et culture* » qui complète à merveille celui qu'il avait publié en 1938 sur l' « *Education Nouvelle* ». Dans le premier livre, l'auteur nous présentait une docu-

mentation abondante et judicieusement ordonnée sur le mouvement mondial de l'Education Nouvelle ; mais c'était un ouvrage d'information plus que de critique, l'auteur s'abstenant de poser un jugement personnel tout en laissant percer sa sympathie pour les novateurs.

M. Ehm a repris les différents problèmes de l'éducation en les jugeant à la lumière des événements présents. Ce qui constitue l'intérêt principal de cet ouvrage, c'est le degré où il est « engagé » dans notre époque et où il répond aux questions actuelles de l'éducation. Après avoir fait la critique des « idoles » du siècle dernier : l'intellectualisme, l'individualisme et le sociologisme, l'auteur nous montre, à propos des multiples problèmes de l'éducation, la nécessité d'un retour à une culture humaine et, au fond, à un humanisme chrétien. M. Ehm cite les efforts des éducateurs modernes dans les différents domaines, en y montrant des tentatives pour guider notre recherche, plutôt que des modèles à imiter en tous points. Il retient chez les novateurs ce qu'ils ont de bon et de conforme au génie culturel de notre pays. A propos de la co-éducation des sexes, par exemple, M. Ehm qui, en son ouvrage de 1938, semblait plutôt favorable aux positions des novateurs, fait preuve ici d'un jugement très pondéré, montrant que l'accoutumance d'un sexe à l'autre doit surtout se faire dans le milieu naturel qu'est la famille ou au moins sous le contrôle d'un éducateur expérimenté. Certains chapitres comme celui sur l'autorité et la liberté, témoignent non seulement du jugement informé de l'auteur, mais encore d'une pensée qui rejoint le réel : la pédagogie dont ils font preuve s'inspire d'une connaissance pratique de l'enfant.

Nous regrettons que l'auteur se soit attardé, dans les premiers chapitres, à décrire le mouvement mondial de l'éducation nouvelle en s'étendant sur des notions qui ne sont actuellement ignorées d'aucun éducateur. Mais nous ne saurions trop féliciter M. Ehm de l'énergie avec laquelle il a su défendre dans les circonstances présentes une culture spécifiquement française, ne retenant des méthodes étrangères que ce qui est susceptible de faire retrouver le sens profond d'un humanisme chrétien.

Ignace Carton.

Marcel Boll. — **Les certitudes du hasard** — Collection « Que sais-je ? ». Presses Universitaires de France, Paris, 1941.

Est-il possible d'exposer les lois de la probabilité en laissant délibérément aux accessoires tout appareil mathématique, y compris le binôme de Newton ? L'auteur l'a tenté en rédigeant cet opuscule à la portée de tous et où cependant sont abordées des notions comme celle d'écart réduit, de loi des grands nombres, etc. Une part importante de la brochure est d'ailleurs employée à la réfutation des idées fausses qui ne laissent pas d'égarer quelquefois même des têtes bien faites, quand il s'agit du hasard.

Félix Leibag.

Les Œuvres Spirituelles du Bienheureux Père Jean de la Croix — traduites par le R. P. Cyprien de la Nativité. Editions nouvelles, Tome 1er : **La montée du Carmel** — **La nuit obscure** — Desclée de Brouwer, Paris. 700 pages. Prix : 95 fr.

L'édition comprendra toute l'œuvre de saint Jean de la Croix en deux petits volumes compacts, agréables à lire. Elle reproduit la traduction faite au XVIIe siècle par le Père Cyprien. Mais le R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph en a modernisé la forme et revu le texte sur l'édition critique espagnole. Il l'a éclairé par une *Introduction* à chacun des traités. En fait, la traduction du Père Cyprien, un peu lourde dans sa phrase, a une précision et une plénitude savoureuses. Je doute qu'elle garde le caractère abrupt et rapide de l'original castillan. Mais ce français de notre grand siècle a trop de style pour n'être pas digne de son objet. Les notes malheureusement sont presque inexistantes. C'est un parti. Du moins l'éditeur nous donne-t-il un texte débarrassé des encombrements ordinaires. Les lecteurs déjà familiarisés avec saint Jean de la Croix, l'apprécieront. L'Introduction générale ouvre ici une vue juste sur l'utilité que des âmes imparfaites, voire pécheresses, peuvent trouver à lire de si hauts traités d'amour. L'éditeur estime que rien n'est puissant à sortir l'âme enfoncée dans le péché, comme la présentation de la beauté de Dieu. On ne peut mettre en doute cette affirmation que tant de conversions fameuses — de saint Augustin au P. de Foucauld — illustrent et confirment. Aux âmes droites et ouvertes à l'amour, qui sait si les appels d'une Angèle de Foligno, d'une Thérèse ou d'un Jean de la Croix ne sont pas la voix seule capable de les réveiller et de les enivrer du vrai amour dont elles ont soif.

Paul DONCŒUR.

Albert GARREAU. — **George Desvallières** — Librairie Fischer, Paris. 250 pages avec 20 reproductions.

Ce qui frappe dans cette évocation de l'œuvre de G. Desvallières, c'est la fécondité prodigieuse de ce génie tourmenté, qui peu à peu s'engage dans le mystère chrétien, pour enfin, par vœu, s'y enclore. Il est probable que la peinture de G. Desvallières passera, car elle affirme si violemment la passion qu'elle en porte le caractère. Mais quelle franche et ardente union chrétienne et quelle évocation de ce qu'une foi, simplement respectueuse du tragique de la rédemption, a de puissance pour émouvoir les plus étrangers à la vie religieuse ! Que ce soit à Wittenheim, au *Saint-Esprit* de Paris, ou à l'ossuaire de Douaumont, les images sombres ou fulgurantes tracées par la main de George Desvallières témoigneront que, même en ces temps de veulerie et d'apostasie, notre peuple de France gardait dans son cœur secret une foi virile et capable de tous les sacrifices. L'œuvre de

G. Desvallières est une des raisons de notre espérance. Elle dépasse l'art, ou plutôt l'exalte à sa forme la plus haute. Et c'est ainsi que les artistes et les poètes sont à côté des prêtres les vraies colonnes de leur peuple.

Paul DONCŒUR.

Paul DONCŒUR. — **A la suite du Père de Foucauld** — Librairie de l'Orante, Paris, 1942, un volume de 66 pages.

De ces moments vécus dans l'intimité du Père de Foucauld, résulte un enseignement « transparent et parfaitement utilisable ». Il suffit de faire une « transposition » des déserts africains à ces autres déserts, régions soi-disant civilisées d'Europe et de France, mais déchristianisées, desséchées par le matérialisme. Là aussi il y aurait place pour une forme érémitique d'apostolat, par la simple présence et la vie exemplaire.

Gustave DESBUQUOIS.

Père J. CUSSAC, des Pères Blancs. — **Un Géant de l'Apostolat : Le Cardinal Lavigerie** — Lettre-préface de Mgr Birraux, Supérieur général des Pères Blancs. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, à Toulouse. Un volume illustré de 190 pages.

Un livre d'histoire de France et de conquête spirituelle, à l'allure dynamique, et où apparaît bien avec une taille de géant le grand apôtre dont ses ennemis disaient : « Nous avons vu saint Augustin. » On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du grand Français qui sut établir, au milieu des luttes religieuses du ministère Mac-Mahon et de ses successeurs, la prépondérance française en Afrique, ou de l'initiateur de l'action catholique qui, sous le contrôle de ses moines, songea à faire travailler l'élite indigène à l'éducation de la masse. Après la crise presque mortelle de 1870, l'œuvre du cardinal atteignit son développement définitif, encadrée par les Pères Blancs avec leur statut actuel ; comprise et encouragée d'en haut par les Papes Pie IX et Léon XIII. Un détail peint la physionomie de ce missionnaire-né : il refusa les palmes de l'Académie Française, trop différentes, à son gré, des palmes du martyre que ses chers fils récoltaient en si grand nombre.

Gabriel ROBINOT MARCY.

Abbé THELLIER de PONCHEVILLE. — **Le Christ à l'œuvre. Sa vie de prière. Sa vie de dévouement** — Editions Spes, Paris, 1942. 126 pages. Prix : 14 fr. 50.

« Vous serez mes témoins », a dit le Christ à ses disciples et par eux à tous les chrétiens. Ces mots lourds de responsabilité, l'auteur les

adresse à tous, mais très spécialement aux prêtres. Il veut éclairer les généreux maladroits qui consument leurs forces dans un débordement d'activité, et oublient qu'avant tout c'est l'action de Dieu qui demande à s'exercer à travers la leur.

C'est pourquoi il leur donne des conseils inspirés uniquement par une fidèle exégèse de l'évangile. Non pas la lettre sèche, ni le commentaire didactique, mais le fruit mûr d'une méditation vivante.

Yves COMTE.

Jean-Marie SÉDÈS. — **Makogaï. L'Ile des Lépreux** — Editions Spes, Paris, 1942. Un volume illustré de 142 pages. Prix : 30 fr.

La partie peu habitée de l'Océanie dont l'auteur fait une description pittoresque, fut de tout temps ravagée par la lèpre. L'archipel de la Mer de Corail, au nom évocateur de rêves et, aujourd'hui, de combats navals, renferme dans l'une de ses îles, un asile de souffrance et d'héroïsme. Depuis qu'en 1906, sous la suzeraineté de l'Angleterre, un personnage officiel contracta le mal, la question a été étudiée socialement. Un essai de léproserie, plus exactement de relégation à Béga ayant prouvé son insuffisance, Makogaï fut adoptée. Après des recherches et des tâtonnements, on parvint à combattre la lèpre, quelquefois à la guérir. Actuellement, à Makogaï, fonctionnent des services hospitaliers et sociaux, des écoles, des centres de travaux et de loisirs. Des visites sont autorisées pour les familles. Un aumônier à demeure et des religieuses Maristes missionnaires composent presque toute l'administration de l'île. C'est une gloire de la France d'avoir fourni le contingent héroïque de cette installation si fructueuse et méritoire au service des plus déshérités.

Yves COMTE.

G. GUITTON, S. J. — **Saint Jean François Régis** — Editions Spes, 258 pages. Prix : 24 fr.

Tandis qu'il vivait au Puy, saint Régis fut un jour chargé de faire voir à un hôte les curiosités de la ville. Au départ, il demande permission d'entrer chez un malade pauvre ; et puis, sans plus penser au reste, il poursuivit comme d'habitude ses visites de charité : et son compagnon, ravi d'un si touchant spectacle, n'eut garde de s'en plaindre... Comme cet inconnu, en plus grand... et de plus loin, guidés par l'excellent narrateur qu'est le Père Guitton, nous assistons au lent et magnifique déploiement d'une suave et rude sainteté : si doux pour autrui, si dur pour lui-même, ayant « perdu » son âme en Dieu et la sauvant héroïquement, l'apôtre du Vivarais revit sous nos yeux, l'imagination suppléant à ce que ne peuvent dire les documents. Car il en est des saints comme de l'Evangile : ce que l'on sait est bien peu de

chose auprès de ce qu'on ignore... Mais Dieu a tout vu et tout récompensé.

Maurice RIGAUX.

R. P. TONNEAU, O. P. — **Le Pape, la guerre et la paix : Pie XII a-t-il parlé ?** — Editions du Cerf, à Paris, 1942. 248 pages.

La grosse part de cet ouvrage (165 pages) est consacrée à la traduction française de 33 textes du Pape régnant (presque tous sont des messages et des allocutions). En tête du volume, par manière d'introduction, une excellente étude de l'auteur sur la personne de Pie XII, la justification de ses interventions, sa conception chrétienne de la paix, les conditions matérielles et spirituelles de cette paix tant désirée. A la fois répertoire précieux et matière à développements (pour conférences et sermons), ce livre doit être dans nos bibliothèques, à côté de celui où l'éditeur Lardanchet a rassemblé les écrits et messages du Maréchal Pétain (*Paroles aux Français*). Chacun à son rang, ces deux recueils seront, pour toutes les âmes endolories, inquiètes, la source d'un incomparable réconfort.

Maurice RIGAUX.

R. P. SERTILLANGES, membre de l'Institut. — **La Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin** — Editions Montaigne, Aubier, Paris, 1942. 433 pages.

Parue en 1914, la Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin était épuisée. Les Editions Montaigne nous en offrent une réédition. Dans l'avertissement liminaire, le R. P. Sertillanges maintient, à l'encontre de certains courants actuels, qu'une philosophie morale autonome est possible, sans qu'il y ait à la subordonner à la théologie : Saint Thomas prétend bien connaître, en pur philosophe, la fin humaine et appuyer sur la seule philosophie la science morale. C'est le seul point où cette nouvelle édition ajoute à la première ; la structure générale de l'œuvre reste la même ; le texte lui-même n'a subi que quelques modifications de détail.

Avec la *Philosophie de saint Thomas d'Aquin*, dont il est le prolongement, l'ouvrage sur la *Philosophie morale de saint Thomas* est l'un des maîtres livres du R. P. Sertillanges et de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître le thomisme.

Claude BIED-CHARRETON.

J. JOUSSELLIN. — **Le Chef et son métier** — Editions des Loisirs, Paris, 1942. 112 pages. 10 fr.

Les « apprentis-chefs » depuis nombre d'années sont comblés : combien d'écrivains — et non des moindres — ont pris la peine de

révéler noir sur blanc les exigences du « métier de chef » et les « secrets » de sa réussite ! M. Jousselin ajoute à la liste un numéro intéressant, préfacé par le R. P. Rimaud et qui témoigne d'une sage expérience. Certes ces observations théoriques (un peu longues d'ailleurs) ont leur importance ; mais, comme d'autres, elles laissent rêveurs ceux qui savent les difficultés pratiques de la tâche. Plus pertinent, plus efficace sans doute apparaissait récemment le travail du général de la Porte du Theil, unissant les détails concrets aux données didactiques. Et puis, au fond, le meilleur livre en la matière, n'est-ce pas (pour celui qui a le don ou la capacité de commandement) le stage d'essai, avec ses révélations réconfortantes ou humiliantes ? L'un n'empêche pas l'autre ? D'accord. Pourtant, nous Français, méfions-nous du plaisir facile de lire : c'est sur le terrain des actes que nous saurons ce que nous valons.

Maurice RIGAUX.

Œuvres de saint Augustin — Première série ; opuscule VI — Dialogues philosophiques — **III De magistro. De libero arbitrio.** Texte, traduction, notes par F. J. Thonnard. Desclée de Brouwer. 550 pages.

Les lecteurs fervents de saint Augustin ont vivement apprécié l'édition des *Œuvres* qui se poursuit sous la direction du R. P. Cayré. Ce nouveau volume nous offre l'une des perles de l'œuvre augustinienne, le traité *du Maître,* qui, après des subtilités littéraires alors fort goûtées, aboutit aux pages splendides sur le *Christ* notre unique maître. Ce sont des textes infiniment précieux. Quant au *De libero arbitrio,* écho de ses conversations avec son ami Evodius, l'un de ses premiers moines, il fut achevé en 395 à Hippone. Il traite de l'*Origine du mal* contre les manichéens, et spécialement du mal moral, le péché. Il en étudie l'origine et le rôle dans l'œuvre de Dieu. Cet effort de l'intelligence pour *comprendre* la donnée de foi tentera sans doute des chrétiens cultivés, désireux non pas tant de disputes que de contemplation. Mais une telle lecture suppose une connaissance déjà très dominée de la foi.

Paul DONCŒUR.

LES ÉVÉNEMENTS

3 *août.* — Suicide de l'ancien ambassadeur de Turquie à Moscou, M. Ali Haïdar Aktay.

4 *août.* — Les troupes allemandes atteignent le fleuve Kouban.

L'absence de M. Churchill à une séance secrète de la Chambre des Communes fait supposer que le ministre s'est rendu à Moscou.

5 *août.* — Gandhi menace l'Angleterre d'une campagne de « désobéissance civile ».

M. Lachal, directeur de la Légion des Combattants, précise les rapports de la Légion avec les pouvoirs publics.

7 *août.* — Le congrès panindien demande aux Etats-Unis, à la Russie et à la Chine de soutenir les revendications indiennes.

Début d'une importante bataille navale nippo-américaine près des îles Salomon.

8 *août.* — Le congrès panindien réuni à Bombay invite l'Angleterre à abdiquer son autorité.

Le D. N. B. publie un ordre du jour secret de Staline, par lequel celui-ci s'oppose à tout nouveau recul de l'armée rouge.

9 *août.* — Le vice-roi des Indes fait arrêter Gandhi, le pandit Nehru, et de nombreux chefs nationalistes indiens. Emeutes à Bombay.

Les Allemands prennent Krasnodar, capitale du Kouban, et Maïkop, centre pétrolifère.

Arrestation à Paris de l'ancien ministre russe Tretiakov, accusé d'avoir, comme chef de la Guépéou en France, participé à l'enlèvement des généraux Koutiepov et de Miller.

11 *août.* — M. Laval accueille, à Compiègne, le premier train de prisonniers libérés au titre de « la relève ».

Combat aéro-naval en Méditerranée occidentale : le porte-avions anglais « Eagle » est torpillé.

12 *août.* — Début des entretiens Staline-Churchill à Moscou.

Attaques américaines contre les bases japonaises aux îles Aléoutes.

Extension des troubles dans plusieurs villes des Indes.

13 *août.* — Promulgation d'une loi du 27 juillet relative à l'enfance délinquante.

Un hydravion d'Air-France, parti de Marignane pour Alger, est mitraillé en Méditerranée.

Washington confirme que des fusiliers marins américains ont débarqué sur trois îles des Salomon.

15 *août.* — Pèlerinage des Scouts Routiers et d'autres groupements de jeunesse à Notre-Dame du Puy.

Venant de Moscou, M. Churchill atterrit au Caire, où il confère avec le maréchal Smuts, premier ministre de l'Union Sud-Africaine, et avec le général Wavell.

18 *août.* — M. Churchill rentre à Londres.

Le général Alexander remplace le général Auchinleck à la tête des forces britanniques du Moyen-Orient.

19 *août.* — Importante incursion anglaise dans la région de Dieppe.

M. Bichelonne est nommé secrétaire d'Etat à la production industrielle.

20 *août.* — Aux Indes, la Ligue musulmane demande au gouvernement britannique d'autoriser un plébiscite musulman.

Etienne Horthy, fils du régent de Hongrie, est tué sur le front de l'Est.

22 *août.* — A Lugo, discours du général Franco sur les problèmes de l'Espagne actuelle.

23 *août.* — Le Brésil déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Italie.

Le duc de Kent, plus jeune frère du roi d'Angleterre, trouve la mort dans un accident d'aviation.

24 *août.* — Reprise de la bataille aéro-navale aux îles Salomon.

25 *août.* — Le chancelier Hitler décide la libération des prisonniers de la région dieppoise.

26 *août.* — Une loi met fin à l'existence des bureaux de la Chambre et du Sénat.

Institution des Conseils départementaux.

30 *août.* — Sous la présidence du Maréchal, une cérémonie a lieu à Gergovie pour célébrer le 2e anniversaire de la Légion des Combattants.

Le gérant : Louis Laboureur. IMP. LABOUREUR ET CIE, ISSOUDUN (INDRE)